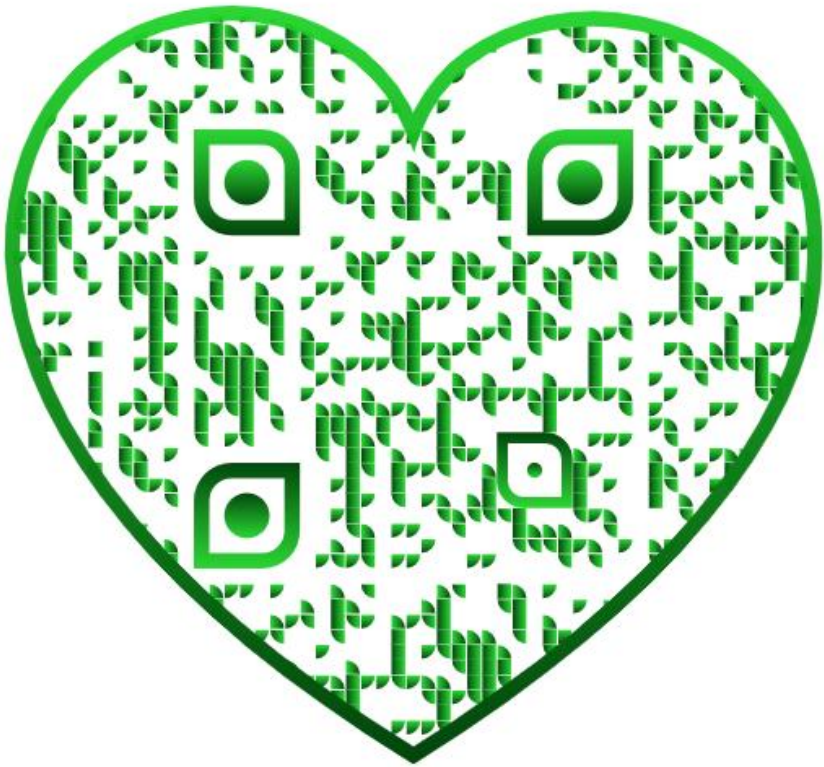
FEUER WERKE VERLAG

ROSE HARD

LA FEMME À LA FENÊTRE D'EN FACE



FEUER WERKE VERLAG
ROSE HARD
LA FEMME À LA FENÊTRE D'EN FACE

Le livre

Tu sais très bien ce que tu as vu à la fenêtre d'en face, n'est-ce pas ? Alors pourquoi personne ne te croit ?

Josefine West vit, depuis son divorce d'avec son mari violent, seule dans un appartement du centre-ville. Grâce à la thérapie, à son travail et à de bons amis, elle a enfin repris sa vie en main — du moins le croit-elle…

Jusqu'au jour où, à la fenêtre de l'immeuble ancien de l'autre côté de la rue, elle aperçoit le visage d'une femme inerte qui lui ressemble à s'y méprendre. Quelques jours plus tard, la femme réapparaît à la fenêtre, et cette fois, elle semble même appeler à l'aide. Josefine appelle la police, qui fouille alors l'immeuble et découvre un appartement vide. Personne ne semble la croire, mais Josefine sait ce qu'elle a vu. Et qui que ce soit qui se tenait là, le sait aussi…

L'autrice

J'ai passé mon enfance et mon adolescence sur la côte Est des États-Unis. Après avoir été confrontée là-bas à une affaire criminelle restée non résolue jusqu'à ce jour, je suis retournée dans mon pays natal, l'Allemagne, et j'ai commencé à écrire des thrillers. Mes premiers essais se sont vite transformés en une véritable passion, qui m'a finalement menée dans l'univers du thriller psychologique. Mes protagonistes sont souvent pris au piège entre réalité et folie – et c'est précisément là que je me sens le mieux lorsque j'écris.
Aujourd'hui, je vis dans une petite ville isolée du sud de l'Allemagne.

Avant de commencer ta lecture

Chaque histoire cache une ou deux ombres.

Celle-ci a d’abord été écrite en allemand et parle maintenant français — sa tension intacte, ses ombres préservées.

J’ai fait de mon mieux pour en garder le battement — le rythme, le silence, la peur entre les lignes.

Si une phrase te semble étrange, fais-le-moi savoir à feedback@rosehard.de — ton retour rend chaque histoire un peu plus forte.

Respire profondément — et entre dans l’histoire.

La femme à la fenêtre d’en face

Thriller psychologique

Rose Hard

Édition originale, février 2025

© FeuerWerke Verlag, tous droits réservés

Maracuja GmbH, Laerheider Weg 13, 47669 Wachtendonk, Germany

info@ feuerwerkeverlag .de

Conception de la couverture : Anne Gebhardt, annegebhardt.design
en utilisant © Adobe Stock – Artinun | zef art |steschum © Shutterstock – khuncho24 © Envato Elements – PixelSquid360

Révision linguistique : Ilona Jaeger, Berlin
Traduction : commandée par FeuerWerke Verlag
Révision rédactionnelle : Rose Hard

L'intrigue et tous les personnages sont fictifs. Toute ressemblance ou similitude avec d'autres personnes réelles serait fortuite et involontaire. Tous les textes et les images de ce livre sont protégés par le droit d'auteur et ne peuvent être utilisés par des tiers sans l'autorisation explicite de l'auteur, du détenteur des droits et de l'éditeur.

Table des matières

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Épilogue

Chapitre 1

La pluie fouette les vitres, son martèlement monotone souligne le silence oppressant de la maison. Je suis assise au salon, emmitouflée dans une couverture, et j'essaie de me plonger dans un livre. Mais les mots se brouillent, mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine. Une sourde inquiétude pèse sur moi comme un manteau de plomb.

Puis je l'entends — le bruit inconfondable de la clé dans la serrure. Michael est de retour.

Aussitôt, tout mon corps se tend.

J'entends ses pas lourds dans le couloir. Chacun d'eux semble rendre l'air plus dense, plus étouffant autour de moi. Je repose le livre et m'efforce de rester calme. Mais mon pouls s'emballe, et mes mains tremblent légèrement quand je me redresse.

Il entre dans le salon, ses vêtements ruissellent de pluie. L'eau goutte au sol, formant des taches sombres sur le parquet.

Je bondis, prête à aller chercher de quoi nettoyer, mais il ne me laisse pas passer.

Sa main jaillit quand j'arrive à sa hauteur. — Josephine, dit-il, et rien que le son de mon prénom dans sa bouche me fait frissonner. — Où vas-tu ?

Je perçois la forte odeur d'alcool dans son haleine et je me fige. — Je voulais juste… le matériel pour essuyer, balbutie-je.

Il baisse les yeux sur lui-même, comme s'il n'avait pas réalisé qu'il avait fait entrer toute cette eau dans la maison. Puis il relève la tête, et ses yeux bruns se plantent dans les miens, à l'affût de la moindre trahison. — Pourquoi tu es si nerveuse ?, demande-t-il d'une voix basse et menaçante, d'un calme trompeur.

— Pardon, je murmure, et mon regard file vers le sol, comme si j'y trouvais un havre sûr.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui pour devoir encore nettoyer le soir ?, demande-t-il d'une voix posée, presque douce, mais je sais que ce ton est un leurre.

— J'… j'ai fait le ménage et remis le jardin en ordre. Je m'interromps, les mots se coincent dans ma gorge. Je sais qu'il veut tout savoir de ma journée, le moindre détail. — J'ai lu…

— Regarde-moi quand tu me parles, ordonne-t-il, d'un ton qui ne

souffre aucune réplique.

Au moment même où je lève les yeux, il attrape une mèche échappée de mon chignon et l'enroule lentement autour de son doigt.

— Tu as lu, hein ? Alors le dîner est prêt.

De la main libre, j'essuie nerveusement l'extérieur de mon pantalon. — Il est au four.

Il tire plus fort sur la mèche. — Tu veux me servir un plat tout sec ?

— Tu es en retard, dis-je, la voix brisée.

Je ne veux pas le provoquer, mais je refuse aussi d'apparaître complètement soumise. Un exercice d'équilibriste qui m'est de plus en plus difficile.

— Je dois te rendre des comptes, maintenant ?

— Non, bien sûr…

— Commençons donc par toi. En tirant sur la mèche, il me rapproche, jusqu'à ce que je sente son souffle sur mon visage. — Tu as parlé à quelqu'un ?

— Juste à ma mère, au téléphone, je réponds vite, en espérant que cette vérité anodine l'apaise.

Mais ses yeux se plissent, et un sourire froid effleure ses lèvres. — Et vous avez parlé de quoi ?

J'avale avec difficulté. — De rien d'important. Juste des choses du quotidien.

Sa main libre saisit mon bras, ses doigts sont comme des étaux qui s'enfoncent dans ma chair. — Tu sais que je ne tolère pas le mensonge, Josephine, siffle-t-il.

— Je ne mens pas, je chuchote.

Les larmes me montent aux yeux, mais je n'ose pas les laisser couler. La moindre faiblesse visible ne ferait que l'exciter davantage.

Il me tire plus près. — Tu leur as parlé de moi, n'est-ce pas ? Tu les as dressés contre moi. Ses questions sont des accusations qui ne laissent aucune place à l'innocence.

— Non, Michael, je le jure. Je n'ai rien dit, je proteste à la hâte, les mots se bousculant les uns sur les autres.

Il me lâche, mais son regard reste froid et dur. — Tu te souviens de notre accord ?

— Oui, je réponds à voix basse.

L'accord — un pacte de silence et de soumission. Je sais que toute

entorse à cet accord aura des conséquences lourdes.

Il se penche, ses lèvres presque à mon oreille. — N'oublie jamais à qui tu appartiens, Josephine, murmure-t-il.

Désespérée, j'essaie de me défendre. Ce n'est pas juste. Rien de tout cela n'est juste ! Mais il me maintient. Sans pitié.

Les minutes passent. Il me fixe, et je ne peux pas bouger.

Très lentement, son visage se met à flouter devant mes yeux. Les couleurs pâlissent, les contours se fondent. La pièce autour de moi se dissout, devient une brume informe qui m'enveloppe. J'essaie de bouger, de m'échapper, mais le monde autour de moi se liquéfie comme de l'encre dans l'eau. Mes genoux lâchent, et je chute dans le vide.

Dans un sursaut, j'ouvre les yeux. Mon cœur cogne, et je suis au lit, enveloppée par le silence de la nuit. Les ombres sur les murs me sont familières, mais mon souffle reste court, comme si quelque chose d'énorme pesait sur ma poitrine.

Il me faut quelques secondes pour comprendre que ce n'était qu'un rêve — mais la sensation de sa colère glacée colle encore à moi comme un voile sombre.

Je cligne des yeux, j'essaie de m'orienter, mais la peur me retient captive. La frontière entre rêve et réalité est fine, floue.

Pendant un moment encore, je suis convaincue que Michael va réapparaître et qu'il n'y aura pas d'échappatoire. Ses doigts sur ma peau, la pression sur mon bras, ce regard froid — tout paraît encore si réel. Peu à peu, pourtant, l'évidence s'infiltre : je suis véritablement seule.

À mesure que les contours de ma chambre se précisent, ma respiration s'apaise, et pourtant la réalité demeure trop lointaine. Elle me semble inaccessible. Ce n'est pas la première fois que je touche presque la surface, sans parvenir à la percer. Car je suis toujours incapable de bouger ou de parler.

J'essaie la seule chose qui aide parfois contre la paralysie du sommeil. Mon auriculaire tressaille.

Tap… Tap… Tap…

Ce bruit répétitif est mon point d'ancrage dans la pénombre de la chambre.

Quoique non, je ne peux pas le contrôler, ni l'arrêter, ni le faire varier. Au fond, je ne l'entends même pas vraiment, je ne fais que le sentir.

Tap… Tap… Tap…

Avec une régularité exaspérante, mon petit doigt tapote le drap, tandis que le reste de mon corps me semble coulé dans le métal. Seul mon regard erre, fébrile.

Je m'attends presque à voir Michael. Penché au-dessus de moi, encadrant mon visage de ses deux mains. Si près qu'il occupe tout mon champ de vision. Son regard, calme et promettant la sécurité. Son souffle sur ma peau, tandis que nous attendons tous les deux que la paralysie du sommeil desserre son étreinte.

Que sommes-nous donc, nous autres humains, pour que notre propre esprit doive nous enchaîner afin que nous ne donnions pas des coups en rêvant ? Normalement, pendant le sommeil paradoxal (REM), le cerveau fait en sorte que le corps reste immobile, afin que nous ne vivions pas physiquement nos rêves. Une paralysie du sommeil survient lorsque cette atonie musculaire liée au REM persiste après le réveil. Parmi les déclencheurs figurent notamment : l'anxiété, la dépression, le trouble de stress post-traumatique, les troubles paniques.

Tout cela, pour moi, portait un nom : Michael.

La première année de notre mariage, il était mon roc, il me comprenait et me donnait le sentiment de n'être jamais seule. Fort, fiable, quelqu'un sur qui je pouvais compter. Je lui faisais une confiance aveugle.

Mais avec le temps, quelque chose a changé. Ça a commencé insidieusement, à peine perceptible. Sa façon de me regarder, des mots qui n'exprimaient plus seulement du réconfort, mais aussi du pouvoir. Sa présence, qui d'abord m'offrait de la sécurité, est devenue progressivement étouffante. Il a commencé à contrôler ma vie, d'abord par une douce direction, puis par une attente silencieuse et, finalement, par des menaces. Et quand cela ne lui a plus suffi, il a frappé.

Je n'ai pas compris tout de suite comment ce contrôle s'insinuait dans mes pensées, comment il m'enserrait, jusque dans mon sommeil. Les premières fois où je me suis réveillée la nuit incapable de bouger, Michael était à mes côtés. Il me murmurait des paroles apaisantes pendant que je paniquais. Sa voix était la seule chose à laquelle je pouvais me raccrocher, tandis que la paralysie me retenait prisonnière. Je croyais qu'il était mon sauveur, celui qui me guidait à travers l'obscurité.

Et puis un jour, j'ai compris que c'était sa présence qui faisait naître cette obscurité. Sa proximité est devenue la source de ma peur. Plus il

gagnait du terrain sur ma vie, plus souvent la paralysie du sommeil me visitait. Son souffle sur ma peau, autrefois promesse de sécurité, est devenu un rappel de mon impuissance, tandis que, parfaitement consciente, j'étais condamnée à l'immobilité.

Incapable. Tu es tellement incapable. Faible. Sans moi, tu n'es rien.

Grâce à Michael, j'ai appris que l'inconscient finit par croire ce qu'on lui répète assez souvent.

Même s'il ne fait plus partie de ma vie, il reste présent dans ma mémoire.

Un pouls affolé qui, peu à peu, se transforme en battements plus réguliers, tandis que je distingue les contours des meubles.

Le bureau avec ses piles de papiers soigneusement alignées, le fauteuil confortable dans l'angle et la grande armoire claire. Tout cela me paraît étranger dans la lueur blafarde du réverbère qui filtre à travers les rideaux à demi tirés.

J'essaie de bouger un autre doigt, juste une petite secousse, un infime signe que je peux reprendre le contrôle. D'abord, rien ne se passe, mais je ne lâche pas. Je me concentre davantage, je sens chaque fibre de mes muscles lutter contre des liens invisibles.

Dans ma tête, je passe en revue mes rituels quotidiens. Heures de coucher régulières, éviter la caféine et les écrans avant d'aller au lit, exercices de relaxation le soir. Tout cela pour empêcher que ça ne recommence. Mais là, en cet instant, tout cela me semble loin, très loin.

Les minutes s'étirent comme des heures, et je lutte contre la panique. Les ombres de ma chambre semblent prendre vie, mon esprit me joue des tours. Mais je sais que ce ne sont que des lambeaux de rêve qui se glissent dans la réalité. Enfin, je sens un léger picotement dans mes doigts. Un souffle de mouvement, puis davantage, jusqu'à ce que mon corps comprenne enfin qu'il est temps de me rendre la maîtrise de mes membres.

La paralysie se dissipe, et j'inspire profondément, soulagée de sentir la maîtrise revenir.

Je m'assieds, j'essuie la sueur sur mon front et je crois voir le visage de Michael s'estomper dans le tissu clair des rideaux.

Par sécurité, je regarde quand même sur la droite, mais la place à côté de moi — là où il dormait — est vide.

Je saisis le verre d'eau sur ma table de nuit et bois une longue

gorgée.

Ma gorge est encore aussi sèche que le jour où j'ai appelé Michael depuis la maison de ma meilleure amie pour lui dire que j'allais demander le divorce. Il avait passé toute la nuit suivante dans sa voiture, garée dans la rue, pour m'intercepter, et il n'est parti que lorsque Nici a jeté un cendrier sur le toit de sa voiture.

Pour me rappeler que ce chapitre de ma vie est clos, je repousse la couverture et me lève.

La pendule murale — une concession à la paralysie du sommeil, pour laquelle il est censé être utile de bannir du lit toute électronique, téléphone compris — indique 4 h 58. Pieds nus, je traverse jusqu'au bureau, le parquet raboté grince sous mes pas. J'aime ce bruit. Le bois est tellement plus chaleureux que le marbre glacé de notre — de la villa de Michael.

La chemise noire posée au milieu du bureau me tire un sourire. J'allume la lampe de bureau, j'ouvre la chemise, et une vague de soulagement m'envahit en voyant la signature. Josephine West, pas Hoffmann. Je suis redevenue moi-même. Dix-huit mois retombent de mes épaules. Dix-huit mois de rendez-vous chez l'avocat et de nuits en larmes, peuplées de cauchemars.

Mon Dieu, comme j'ai craint Michael dans les dernières semaines avant la séparation définitive. Le divorce à venir avait nourri son goût pour le whisky hors de prix. De l'homme autrefois maître de lui, promis à une brillante carrière, il était devenu un type hargneux, avide de pouvoir, qui sentait plus souvent l'alcool que l'after-shave.

Bien que fatiguée, je dégage le bureau pour faire de la place à mes notes. Ma généraliste m'a conseillé de consigner mes rêves ainsi que d'éventuels déclencheurs. Comme j'ai reçu hier les papiers du divorce, je n'ai au moins pas à me creuser longtemps pour ce dernier point.

Quand j'ai fini mon travail, il est 5 h 17. L'heure de retourner au lit. J'éteins la lampe et je retourne vers le lit à la lueur des réverbères. C'est un halo froid, mais j'aime les arêtes nettes qu'il découpe dans la pièce. Lorsqu'il tombe sur mon visage, je le sens comme une caresse pesante.

Du coin de l'œil, je capte un mouvement devant la fenêtre. Je m'immobilise. Les grands tilleuls qui bordent la petite rue à sens unique me font signe de leurs branches.

Sachant que je ne trouverai pas le repos tant que je ne me serai pas assurée que Michael ne se tient pas devant la maison, je m'approche de la vitre et je regarde dehors.

Juste en face, il y a les fenêtres de l'appartement du milieu d'un

immeuble collectif de la fin du XIXe siècle. Pierre massive, façade grise, moulures blanches.

On dirait presque qu'il me fixe de ses yeux morts. Je tourne la tête, mais la sensation demeure, bien qu'il n'y ait rien de visible en face.

Ma fichue imagination débordante !

L'appartement est vide depuis un moment. Je n'y vois que des ouvriers de temps à autre. Mais pas si tôt le matin. Je ne vois pas Michael non plus, encore moins sa voiture. Évidemment que non.

Je me mets à rire, je porte la main à ma bouche parce que ce n'est pas de circonstance. Puis je l'abaisse, en me rappelant que désormais j'ai le droit de rire quand bon me semble.

Il est vraiment temps que je retrouve le chemin d'une vie normale.

Comme si cette pensée les avait appelés, je les revois. Un infime mouvement du coin de l'œil. Les rideaux à la fenêtre d'en face. Ils frémissent légèrement.

Ils sont vieux et décolorés. C'est du moins ce que j'ai remarqué en plein jour. Mais je ne les ai jamais vus bouger !

Je plisse les yeux pour parvenir à voir au-delà de la lumière des réverbères. Droit dans la gueule sombre d'en face. Mon cœur s'accélère.

Je pourrais jurer…

De nouveau un mouvement. La silhouette d'une personne, à peine plus qu'une ombre, se dessine derrière la vitre.

Un froid me remonte l'échine. Encore ce mouvement — plus net, cette fois. Une forme, immobile derrière le verre.

Je sursaute, effrayée. Mon souffle se coupe. Les rideaux frémissent encore légèrement, comme s'ils couvaient le secret d'un observateur invisible.

La frayeur me tenaille. Je n'ose pas jeter un autre coup d'œil dehors.

Alors que je m'enfonce dans l'oreiller, j'entends, dehors, une portière claquer et des pneus crisser sur le bitume, avant que le véhicule ne quitte à vive allure la zone de circulation apaisée devant ma fenêtre.

Chapitre 2

Le mardi matin à neuf heures pile, je gare ma Honda Civic gris souris sur le parking du refuge, juste à côté de l'entrée. Avec la première lueur du jour, si terne soit-elle, les ombres de la nuit se dissipent de mon esprit. Je sais que, après une paralysie du sommeil, mon cerveau a besoin de quelques minutes pour se raccrocher à la réalité. Peut-être qu'il lui en a fallu un peu plus que d'habitude la nuit dernière.

D'ordinaire, je prends toujours la place au bout de la rue pour laisser celle-ci aux visiteurs, mais le don de nourriture — une bonne centaine de boîtes — de l'animalerie de la ville m'a fait entendre raison. En plus, il bruine, comme si souvent ces derniers temps. Je me penche vers la boîte à gants pour chercher le parapluie.

Un coup sourd sur le toit me fait sursauter sur mon siège. Je regarde autour de moi, affolée, sans rien voir. Jusqu'à ce que le coffre s'ouvre.

— Voilà notre convoi exceptionnel.

Leon !

— Espèce de dingue, tu m'as fichu une de ces peurs !

Un rire chaud. — Désolé, Josie, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. J'apporte déjà tout ça dedans ou tu veux leur faire les présentations une par une ?

Je souris. — Je devrais apporter les boîtes une à une jusqu'aux boxes ? Je prends l'une d'elles sur le siège passager et la lève bien haut. — Bonjour, Polly, voici Monsieur Poulet en sauce. Je suis sûre que vous allez bien vous entendre.

— Du speed dating version gastronomique… Je signe. Luna, d'ailleurs, connaît visiblement les jours de la semaine et sait que tu viens aujourd'hui. Dans son sourire se lit le même attachement aux animaux que le mien. — En tout cas, impossible de la déloger de sa place, collée au grillage. Ou alors elle guette avec impatience Monsieur Bœuf et Mademoiselle Cœur de dinde.

À l'évocation de la chienne au pelage chocolat et aux yeux dorés, mon cœur fait un bond. Cela fait dix ans que je suis bénévole au refuge, et jamais, jamais je n'ai eu d'animal préféré. Mais Luna m'a enroulée autour de sa patte.

Je me surprends à sourire et je me réjouis de le faire à nouveau plus souvent. Il s'en est fallu de peu pour que mon ex-mari me fasse perdre

durablement cette expression pourtant si simple. Comment sourire quand, au fond de soi, on redoute le retour de son mari, quand la main qui attrape un vêtement dans l'armoire craint d'avoir fait le mauvais choix, quand on se demande, paniquée, si on n'a pas mis trop de sel dans le repas…

La violence conjugale commence par des riens. Je ne l'ai compris que bien plus tard.

Résolue, je chasse cette pensée. C'est du passé. Le présent, ce sont quelques palettes de boîtes de pâtée, des animaux affamés et une chienne magnifique de tout juste quatre ans, méfiante envers les hommes.

Ah, et Leon, à la seule vue duquel j'ai envie de me retourner et de courir, aussi vite et aussi loin que possible. Parce qu'il me plaît. Vraiment beaucoup, même. Il me dépasse d'une demi-tête, athlétique sans être bodybuildé — plutôt le résultat d'un mode de vie actif que d'un entraînement intensif.

À trente-neuf ans, il fait étonnamment jeune, comme si le temps l'avait contourné. Son aura est difficile à décrire. Un mélange d'assurance et d'empathie. Seule la cicatrice de brûlure sur sa joue droite brise la perfection, tout en le rendant, d'une certaine façon, plus accessible.

Son large sourire me tire de mes pensées. — Je ne t'ai jamais vue sans voix. J'ai de la crasse sur la figure ou quoi ?

Oh ciel, est-ce que je l'ai dévisagé ? Bien sûr que oui. Et il l'a remarqué. Il n'est pas idiot. Pourtant, il n'en laisse rien paraître ; il attrape aussitôt trois palettes de nourriture pour chiens et se poste dans l'embrasure du portail du refuge pour qu'il ne se referme pas.

J'essaie de remettre à sa place l'afflux de sang anormal dans mes joues et je me décide enfin à sortir de la voiture pour me diriger vers le coffre et me charger moi aussi d'une palette.

— Tu pourrais aussi me laisser faire et déjà rentrer. On sait tous les deux qu'on t'attend de pied ferme.

— Luna ne m'attendra pas moins sous prétexte que je ne porte rien. Je me faufile devant lui. — Au fait, pourquoi tu es déjà là ? Tu ne devais pas venir plus tard ?

— Peut-être que quelque chose m'a poussé à partir plus tôt.

— Le trafic du matin ?

— Plutôt l'espoir de celui du soir.

Des joues peuvent-elles se dissoudre sous la chaleur ? Je suis

seulement contente qu'il marche derrière moi et ne puisse pas voir mon visage. Je me racle malgré tout la gorge avant de répondre. — Alors tu devrais peut-être partir dès l'après-midi.

Il me rattrape dans le large couloir. — Pardon. Tu sais que je passe trop de temps devant l'ordi. À force, on ne sait plus ce qu'on raconte. Il appuie du coude sur la poignée de la porte du garde-manger. — Milady, désormais ma langue trop bien pendue ne sera plus à Votre détriment, je le jure solennellement !

— N'avais-tu pas juré quelque chose de similaire la semaine dernière ?

— Là, il s'agissait plutôt d'arracher un vrai rendez-vous. Il se glisse derrière moi dans la pièce et dépose les palettes sur l'étagère. Redevenu sérieux, il ajoute : — J'aboie beaucoup et je ne mords pas. Ça, tu le sais, hein ?

J'acquiesce, même si je le regrette parfois.

— Le boulot, ça a été ?, éludé-je.

Leon hésite un instant, ce qui me rappelle qu'en tant que responsable de la sécurité informatique, il n'a pas le droit de donner de détails sur son travail. Mais avant que je retire ma question, il répond déjà.

— Ces derniers jours ont été assez intenses, commence-t-il. — Il y avait quelques défis à relever. Une entreprise pour laquelle je travaille avait plusieurs failles de sécurité qu'il fallait colmater en urgence.

J'incline légèrement la tête. Même si je ne comprends rien à l'informatique, j'aime l'écouter. Sa façon d'expliquer est fascinante. — Quel était exactement le problème ?

Leon sourit d'une manière qui montre qu'il sait très bien ce qui se passe en moi. — Eh bien, il s'agissait de plusieurs vulnérabilités dans leur réseau, exploitables par des attaquants potentiels, explique-t-il. — J'ai monté une équipe et nous avons mené un audit de sécurité complet. Ça a voulu dire de longues heures et des litres de café, mais ça en valait la peine.

Ça, je connais, les longues heures et le café. — Tu as réussi à tout régler ?

Leon hoche la tête, et cette fois, je crois déceler un peu de fierté dans son sourire. — Oui, nous avons identifié toutes les failles et pris des mesures pour les corriger. Nous avons renforcé les pare-feux, implémenté des chiffrages supplémentaires et mis à jour l'ensemble du système.

— On dirait que c'est très satisfaisant de résoudre ce genre de

problèmes.

— Ça l'est. Les yeux de Leon s'illuminent. — C'est une grande responsabilité. Rien de mieux que la sensation de protéger les données et les systèmes des gens et des entreprises. Le défi me tient toujours en alerte.

Son enthousiasme évident me fait sourire. — Je parie que tu vis une foule d'histoires intéressantes dans ton boulot.

— Oh, il y en a. Je te les raconte volontiers autour d'un café.

Et zut. Je viens de me tirer une balle dans le pied.

— Je…

— Ne dis pas encore non, Jo. Une rencontre en public, dans un café animé quelque part.

Ça paraît effectivement sûr. Pourtant, je me dérobe.

— J'aime bien être en ta compagnie, avoué-je, puisque plus de rouge sur mes joues ne se verrait de toute façon pas. Quand la commissure de ses lèvres se relève, j'ajoute vite : — Tu peux porter beaucoup de choses.

— Pour toi, je joue volontiers la bête de somme à toute heure. Il soupire et me dévisage brièvement. — Faisons un deal, Jo. Je rentre le reste ici et j'ai le droit de t'accompagner tout à l'heure avec Luna ?

L'envie de fuir avant de dire quelque chose que je ne pourrais pas rattraper devient irrésistible. Mais son bras me barre le passage.

J'avale ma salive. Leon est trop proche, son bras m'enferme trop. Instinctivement, je recule d'un pas, puis je m'arrête et relève le menton.

Plus jamais !

Je me force à le regarder. — Et si je dis non ?

— Alors ma matinée sera d'une grande tristesse.

— Hmm. Je fronce le front et fais mine de regarder autour de lui. — Fais gaffe en allant chercher le reste des palettes. Tu pourrais glisser sur la traînée de bave.

Il sourit et retire son bras. — D'accord, d'accord, de toute façon je dois mettre les deux nouveaux sur la page d'accueil du site.

Son parfum me monte aux narines. Il sent incroyablement bon. Sans y penser, j'inspire par le nez.

— Des nouveaux ?, demandé-je avec un léger retard à l'allumage.

Il hausse les épaules. — Deux chiens ont été trouvés ce matin près

du refuge. Attachés à un arbre. Qui fait ça ? Il ne gèle pas encore, mais les températures ne sont pas agréables. Au moins une couverture pour ne pas les laisser assis sur le sol froid aurait pu être là. Mais non, il s'agissait juste de s'en débarrasser. Sa voix a monté d'un cran, mais il s'en rend compte tout de suite. — Désolé, ça me met hors de moi. Les propriétaires auraient pu attendre aujourd'hui pour confier les animaux de façon normale, en sécurité. Quoi qu'il en soit, Jenny a appelé pour me demander de créer un appel à témoins pour les réseaux sociaux. Et puisqu'y étais, j'ai aussi mis à jour les fiches des animaux sur le site web. En partie, du moins.

— Donc tu n'es pas venu si tôt pour moi, alors ? Les mots m'échappent avant que je puisse les retenir. La chaleur reflue encore une fois dans mes joues, même si je sens une petite pointe de déception.

— Disons que je préférais mettre à jour les pages des animaux à l'adoption ce matin plutôt que cet après-midi.

Inquiétant de sentir mon cœur faire un petit bond à ces mots.

— Mais sérieusement, j'aimerais vraiment vous accompagner, toi et Luna, tout à l'heure, reprend Leon. — Préviens-moi quand tu pars.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, dis-je avec un léger regret. — Tu sais comment Luna réagit aux hommes.

Une ombre de déception passe sur ses traits. — Ah oui, c'est vrai. Pauvre petite. Il cherche de nouveau mon regard. — J'aimerais qu'elle soit la seule. Mais elle ne l'est pas, n'est-ce pas ?

— Il y a ici pas mal d'animaux qui n'ont pas vécu de belles choses…

— Josie… Il tend la main.

— Non.

Aussitôt sa main retombe, et Leon m'offre ce sourire si particulier qui prouve que je ne peux rien lui cacher.

— Heureusement, il y a toujours de l'espoir, dit-il. — Va voir Luna, je m'occupe de la nourriture.

***

Peu après, j'ouvre la porte de l'accueil et l'odeur de café fraîchement préparé mêlée au désinfectant m'accueille. Aux murs, des dessins d'enfants côtoient les photos des animaux adoptés. Un canapé dans un coin invite à s'asseoir ; sur la table basse à côté se trouve une sélection

de magazines animaliers. La grande table au centre est entourée de chaises confortables. Derrière le comptoir, où se trouve aussi la machine à café, un tableau blanc affiche les tâches quotidiennes et les événements particuliers.

Après m'être servi un café, je vérifie le programme du jour en sirotant mon gobelet isotherme. Ensuite, je passe la lourde porte vitrée menant aux boxes des chiens, où des aboiements joyeux me saluent.

Je m'agenouille près du box de Luna et la caresse à travers les barreaux. — Hé, ma Grande, prête pour une promenade ?, demandé-je en souriant, et j'obtiens en réponse une queue qui s'agite de joie.

Je saisis la laisse accrochée à un crochet près de la porte et j'entre dans le chenil. Là, je remarque avec surprise que le collier qui était d'ordinaire fixé à la laisse n'est pas le même que d'habitude. Au lieu du collier en textile noir à boucle dorée, un collier en cuir rose est attaché à la laisse. Des strass scintillent sur les bords, et une broderie blanche au milieu porte les mots « Good Girl ».

— Bon sang, qui t'a infligé ça ?

Sur son pelage brun, la couleur jure affreusement, mais bon, on ne va pas chipoter sur du matériel donné. Luna renifle, curieuse, mais se laisse passer le nouvel accessoire sans broncher. Elle n'a pas l'air ravie pour autant.

— Désolée, ma belle, mais il va falloir faire avec.

Comme si Luna partageait mon avis, elle continue de remuer la queue. Avec une telle ferveur que tout son arrière-train frétille, ce qui me fait rire.

— Assis, je dis tout de même, car je sais d'expérience que sinon la chienne tirerait vers la sortie. Un comportement qui ne ferait pas bonne impression auprès d'éventuels nouveaux propriétaires.

Tant mieux, aurait dit Paula. Plus ça prend de temps avant qu'elle soit placée, plus longtemps on peut passer du temps avec elle.

Involontairement, je lève les yeux au ciel. Ce n'est pas très gentil de souhaiter ça à Luna, répliqué-je à la projection de ma sœur jumelle âgée de dix ans. — Elle est là depuis bien trop longtemps et mérite un vrai foyer.

Ce n'est que lorsque Luna incline la tête que je réalise que j'ai au moins prononcé cette dernière phrase à voix haute. Je me penche vite pour la grattouiller derrière l'oreille. Jette un coup d'œil autour de moi, l'air de rien, mais, heureusement, personne n'a remarqué ma petite incursion dans l'étrangeté.

— Pas vrai, Luna ?, dis-je quand même par sécurité.

Luna se lèche les babines en haletant. Les conversations, très peu pour elle. Les promenades, en revanche, elle en redemande.

En passant devant les autres box, je sens une pointe de culpabilité. — Vous y aurez droit bientôt, je promets aux différents pensionnaires, avant de me faufiler prestement par la porte vers l'extérieur.

La partie extérieure donne sur une vaste prairie qui offre aux chiens beaucoup d'espace pour se défouler. Une haute clôture assure la sécurité, tandis que des arbres procurent de l'ombre. Là-bas, Luna pourra encore jouer un peu plus tard. Pour l'instant, il faut bouger, c'est essentiel pour une chienne de chasse aux longues pattes. D'autant plus que j'espère que le vent frais de ce début de printemps chassera de ma tête les derniers lambeaux de mon cauchemar.

Alors que j'ai déjà gagné un bout de chemin vers la forêt, j'entends, au loin, la porte du refuge s'ouvrir de nouveau. Je ne me retourne pas — pourquoi faire. La sensation étrange d'être épiée s'installe pourtant comme un murmure diffus au fond de mon crâne. Elle ne me lâche pas, et je finis par tourner la tête.

La rue derrière moi est vide ; seule la porte du refuge se referme lentement, comme si quelqu'un venait tout juste de la lâcher.

Derrière moi, un léger craquement. Je pivote vers les arbres, mais là non plus, rien.

Luna tire sur la laisse, et ce mouvement me sort de ma torpeur. Hésitante, je reprends ma marche, mais un reste de malaise persiste lorsque je pénètre dans le bois.

Même si l'éducation de Luna requiert toute mon attention, la sensation que quelque chose cloche ne me quitte pas.

Pour m'en débarrasser, je pense à Leon. Combien de temps puis-je encore le laisser poireauter à distance avant qu'il comprenne qu'il pourrait avoir sans peine tout un tas de femmes bien meilleures que moi ?

Je me suis juré après Michael de ne plus jamais parler de moi en mal, mais je reste lucide. Un type qui réussit et qui, en plus, est beau gosse, ça attire. S'il était seulement entré dans ma vie quelques mois plus tard. Encore quelques séances au groupe de parole, encore un peu de recul par rapport à Michael et ses…

Je sursaute hors de mes pensées quand ça crisse dans les fourrés et qu'un chevreuil bondit sur le chemin devant moi. Un violent à-coup sur la laisse.

— Luna ! Le cuir m'est arraché des mains et la chienne brune

disparaît dans le taillis.

— Luna ! Ici !

Pestant, je m'élance à la poursuite des deux quadrupèdes. Hurler derrière un chien de chasse qui, il y a quatre mois, ne savait même pas ce que « assis » voulait dire, c'est peine perdue dans un moment pareil.

Des branches me fouettent le visage et des ronces de l'an passé manquent de me faire trébucher, avant que je réalise qu'il est tout aussi vain de courir après un chien de chasse que de le rappeler à l'ordre.

Alors que je m'apprête à regagner le sentier en époussetant les feuilles sur ma veste, je remarque que les bruits ambiants semblent comme filtrés. Le stridule des insectes, le froissement des feuilles, tout paraît soudain étouffé. Et une tension étrange, difficile à cerner, me noue l'estomac.

Ce sentiment, je le connais trop bien — la panique qui se réveille en moi est un vieil ennemi, qui revient toujours quand je m'y attends le moins.

Alors que je lutte encore pour reprendre la main, un bruit perce ma conscience : des pas lourds qui s'approchent sur le chemin de gravier.

Une odeur d'après-rasage me chatouille les narines — la même fragrance que Michael portait toujours.

Mais ce n'est pas possible. Je sais qu'il n'est pas ici. Ou bien ?

Le doute me ronge, et la pression dans ma poitrine devient insupportable. C'est comme si la peur m'écrasait de l'intérieur.

J'essaie de me calmer, de me dire que ce n'est rien. Et puis je l'entends — une respiration lourde. Comme si quelqu'un, ou quelque chose, se tenait juste derrière moi.

Je veux crier, appeler, faire quelque chose, mais aucun son ne franchit mes lèvres.

D'une lenteur torturante, je tourne la tête. Je ne vois personne. Je fais un pas en arrière dans les broussailles. Puis un autre.

Mon souffle est court, tous mes sens en alerte. La sensation de menace est si forte qu'elle m'écrase presque.

Les pas se rapprochent, la respiration devient plus bruyante, plus lourde, comme si l'obscurité elle-même s'enroulait autour de moi.

Des perles de sueur me viennent au front, et mes jambes s'engourdissent. Chaque inspiration est laborieuse, comme si je respirais contre un mur invisible. Le laurier-cerise derrière lequel je me tapie m'offre à peine un abri.

Chaque muscle de mon corps est bandé, prêt à fuir. Le craquement d'une branche sous mon pied résonne à mes oreilles. Les pas se figent. Le monde autour de moi semble s'arrêter net.

Je m'enserre moi-même, ferme les yeux, comme si je pouvais ainsi échapper à la menace. Mon cœur cogne contre mes côtes, mon pouls bat à mes tempes.

Puis — silence. Plus de souffle, plus de pas, rien. Prudemment, j'ouvre les yeux et laisse retomber mon bras. Mes doigts tremblent.

La clarté du jour paraît désormais presque indécente de normalité, en contraste tranchant avec la peur qui m'emprisonnait à l'instant.

Soudain, quelque chose me heurte le flanc, et je me retourne en poussant un cri.

Luna recule en jappant au même instant.

À bout de souffle, je halète. — Bon sang, tu m'as fichu une de ces trouilles !

Incarnation vivante du remords, la chienne allonge l'avant-train et gémit doucement, l'arrière levé.

— Oh, ça va, arrête, je marmonne en tendant la main pour grattouiller longuement Luna derrière l'oreille. Je ne lésine pas sur les compliments et j'assure à la chienne comme elle est sage d'être revenue toute seule.

Je me demande s'il y avait vraiment quelqu'un, ou si ce n'était que l'écho de ma propre peur.

Le doute me ronge tandis que j'enroule par précaution la laisse de Luna deux fois autour de ma main, avant que nous sortions côte à côte du sous-bois.

L'oppression et les souvenirs d'anciennes crises de panique nous suivent comme un compagnon invisible.

De retour sur le chemin, j'aperçois au loin une silhouette en ciré jaune. Leon ! M'aurait-il finalement suivie ?

Pourquoi as-tu encore fait tout un drame pour rien.

La voix dans ma tête ressemble dangereusement à celle de ma mère.

Tu as dix ans, je réplique tout aussi silencieusement. *Tu n'es pas censée sonner comme maman,* toujours un peu réprobatrice et distante.

Sa chaleur d'autrefois a été enterrée avec sa fille aînée.

Pour le reste du trajet, Luna ne me quitte pas d'une semelle. Sa

langue pend toutefois sur le côté et son pas rebondissant est un peu moins léger que d'habitude. Elle a clairement eu sa dose d'exercice et j'en ai assez des rencontres bizarres, alors je file droit vers le refuge. Bien décidée à prévenir les autres bénévoles qu'une silhouette louche rôde près du refuge.

Malgré tout, j'ai du mal à ramener Luna dans son box. Pour avoir au moins l'impression de ne pas la privilégier ni de l'abandonner simplement, je nettoie rapidement les cinq autres box de ce couloir. J'en profite pour constater que Leon s'est bel et bien occupé de la nourriture. Non seulement du rangement, mais les gamelles sont remplies.

Mais la gamelle de Luna était vide, pourtant ?

Je retourne vers la chienne, étendue sur sa couverture et remuant la queue. Sur l'étagère aux jouets, j'aperçois une boîte de pâtée avec un Post-it collé dessus.

Je me suis dit que tu préfèrerais le faire toi-même, lis-je.

Une chaleur me gagne, emportant les restes d'adrénaline aussi bien que la honte d'être retombée dans d'anciens schémas, à me cacher sans qu'il y ait vraiment de raison.

Je redresse les épaules. Ce qui est fait est fait. S'énerver n'y changera rien. Il faut regarder devant soi.

Je souffle par le nez. Non, les maximes dont ma thérapeute raffole glissent aujourd'hui sur moi comme la pluie sur l'imperméable jaune criard accroché à un crochet près de la porte du box. Depuis quand… ?

Tu n'es pas toute seule ici, je me sermonne. *Ça doit être à Leon.*

Cette idée me ramène à mon intention d'avertir les autres au sujet de la rencontre inquiétante dehors.

Était-elle vraiment inquiétante ?

Peut-être que j'ai simplement surréagi ?

Alex entre dans le couloir avec Timmy en laisse. Le pauvre a dû aller se faire vacciner aujourd'hui. Timmy, le yorkshire, pas Alex.

— Savez-vous à qui elle est ?, je demande en désignant le vêtement. Ma voix sonne plus tendue qu'elle ne le devrait.

Alex fronce les sourcils. — Aucune idée. Je ne l'ai encore jamais vue ici.

— D'accord…

Ne te monte pas la tête. Cette veste n'est qu'un objet. Quelqu'un est sorti

avec l'un des chiens, portait la veste et l'a oubliée ici.

Luca me revient. L'un des bénévoles. Dix-sept ans et toujours un casque sur les oreilles. Il était sans doute parti se promener avec Paddy. Le vieux mâle aime bien filer vers la forêt. Si Luca lui a couru après, ça explique aussi la respiration lourde.

La silhouette dans le bois, c'était sûrement Luca, pas Leon, et certainement pas Michael ni quelqu'un d'autre dont je devrais avoir peur.

Malgré cette explication que je me bricole, un léger malaise subsiste.

Je le secoue. Une crise de panique par jour, c'est largement assez. Et puis il est l'heure de rentrer. J'ai encore trois cours à préparer pour l'école du soir en ligne de ce soir. Sécher, impossible. Après tout, c'est moi l'intervenante.

Chapitre 3

Je referme la porte d'entrée derrière moi et je m'y adosse un instant. Cette journée m'a plus entamée que je ne veux bien l'admettre. J'inspire à fond et secoue la tête pour chasser les idées noires.

Comme ça ne suffit pas, je vais au salon et me laisse tomber sur le canapé. Un regard à l'ancienne horloge comtoise m'apprend qu'il est à peine quinze heures passées. Encore bien trois heures avant que Nici ne file à sa garde de nuit à l'hôpital. Sans trop réfléchir, j'attrape mon téléphone et je compose le numéro de ma meilleure amie.

La tonalité retentit, et je mords nerveusement ma lèvre inférieure. Elle décroche vite.

— Hey, Josie-Jo ! Ta journée s'est passée comment ? Nici a, comme toujours, la voix enjouée.

— Plutôt bien, dis-je, en sachant très bien que c'est faux. — Et toi ?

— Oh, rien de fou. J'ai enfin monté les bibliothèques dont je t'avais parlé. Elles tiennent, elles sont jolies, et je ne me suis même pas blessée.

Ce qui relève du miracle : je ne connais personne d'aussi gauche qu'elle pour le bricolage. Et pourtant, en tant qu'infirmière de nuit, elle doit sans cesse piquer de minuscules veines. On pourrait croire qu'elle sait manier des outils. Mais non, tout ce qui ne ressemble pas de près à un instrument de soin, il vaut mieux le mettre à l'abri de Nici.

Je ris doucement. — Oui, ça a tout du miracle, en effet.

On parle un moment de tout et de rien, et ça fait du bien de tenir une conversation normale. Mais j'ai du mal à garder ce ton léger. La scène dans la forêt, l'imper jaune, cette sensation d'étau — tout ça me pèse encore sur la nuque.

Nici le remarque aussi. — Bon, crache le morceau. Comment tu vas vraiment ? Comme souvent, on dirait qu'elle sent que j'ai besoin de vider mon sac, et elle m'en laisse la place.

Je laisse retomber la tête contre le dossier du canapé et je ferme les yeux. — J'étais avec Luna en balade dans les bois, comme d'hab, commencé-je, hésitante, avant de tout lui raconter.

Elle m'écoute sans m'interrompre. — Et ça t'a vraiment mise dans cet état ?, demande-t-elle ensuite.

— Je sais, ça a l'air ridicule. Je ris nerveusement. — Mais l'espace d'une seconde, j'étais sûre qu'il allait se passer un truc grave. Je me sentais observée, suivie.

— Ce n'est pas ridicule, Josie-Jo, dit Nici avec douceur. — Ça montre juste à quel point tout ça est encore ancré en toi. Mais c'était sûrement Luca, rien d'autre.

— Je sais. Je fixe le plafond. — Mais la sensation était si réelle. Comme si tout remontait à la surface. Je pensais avoir tourné la page, en vrai.

— Et tu l'as fait. Rappelle-toi comme tu étais intimidée quand tu as enfin quitté Michael. Et regarde-toi aujourd'hui. Tu as retrouvé de l'assurance, Josie.

J'inspire profondément et je relâche l'air d'un long soupir. — Ça m'a quand même coûté presque deux ans de groupe de parole. Même aujourd'hui, je dois me répéter sans cesse que plus jamais je ne laisserai personne me traiter injustement ni m'intimider.

— Ne minimise pas ce que tu as accompli, Josie-Jo. Ce n'étaient que dix-huit mois. Et ce que tu as vécu aujourd'hui peut vraiment te faire dérailler, tu sais.

— Oui, sans doute. Je soupire et je sens la tension retomber peu à peu. — Mais l'espace d'un instant, j'ai vraiment eu peur. Comme si tout m'échappait à nouveau.

Cette fois, c'est elle qui hésite une fraction de seconde. — Josie, tu en as bavé. Ton esprit te joue des tours, mais ça ne veut pas dire que tu es faible. Tu as surmonté ça plus d'une fois. Et tu sais que tu n'es pas seule, me rappelle-t-elle. — Tu peux toujours me parler, tu le sais.

J'acquiesce, même si Nici ne peut pas le voir. — Merci. J'apprécie vraiment, tu n'as pas idée.

— Et si je passais demain ? On pourrait aller marcher ou juste boire un café ensemble.

— Bonne idée, je réponds. — Merci, Nici.

— Toujours là. Ne te prends pas la tête, Josie. Il n'y a rien qu'une part de bonne grosse forêt noire ne puisse arranger. Demain je te gave de sucre jusqu'à ce que tes hormones du bonheur s'emballent.

Je ne peux pas m'empêcher de rire, parce que je sais qu'elle le fera pour de vrai. — S'il te plaît, n'achète pas un gâteau entier.

— On verra. Je l'entends presque sourire. — Allez, je passe demain. Ne t'en fais plus pour ce soir, d'accord ? Essaie de te détendre.

— Je vais essayer. Mais avant, m'attend le cours en ligne Traitement

des données II.

— Ok, et avec le gâteau, j'apporte du chocolat, promet Nici en riant.

Peu après, je mets fin à l'appel et je pose le téléphone. Je me sens effectivement un peu plus légère. Comme toujours, parler avec Nici m'a fait du bien.

Je soupire. Il est temps de me préparer à travailler.

À 20 h 30 pile, je termine le cours en ligne Traitement des données II.

Ce n'est pas mon sujet préféré, mais au moins, ça s'enseigne facilement à distance. La pluie qui cliquette contre les vitres me rappelle à quel point je dois être reconnaissante pour ce job. Les études en sciences de l'information étaient passionnantes, certes, mais pas forcément l'idéal pour une carrière. Du moins pas pour moi, qui aime bouger et vivre des choses.

J'ai tenu trois ans à la bibliothèque municipale, jusqu'à ce que le silence me pèse trop et que Michael me décroche un poste de formatrice à l'école du soir. Ma foi, notre mariage aura eu au moins ça de positif. Parce que je suis correctement payée, j'ai des horaires flexibles en dehors des cours du soir, et je peux enfin consacrer au refuge animalier le temps qu'il mérite.

Je me lève, je bâille à m'en décrocher la mâchoire et je file vers la cuisine. Quelque part dans le frigo m'attendent des macaronis au fromage et un panaché.

Dans l'entrée, je me surprends à jeter un coup d'œil vers la fenêtre de l'appartement d'en face. Rien ne bouge de l'autre côté.

Ridiculement soulagée, je passe devant la baie vitrée et je nourris le micro-ondes avec les pâtes. Toute la journée, je peux me raconter que j'ai une hygiène de vie saine, mais après de longues sessions, comme aujourd'hui, la faim me tombe dessus, et j'engloutis une portion au moins deux fois trop grande.

Je somnole à peine plus tard et, même si j'aimerais regarder mon polar préféré avec le commissaire Carsten Wolf, je choisis d'aller au lit. Bénie soit l'invention des services de rattrapage des chaînes.

Mais malgré le coma alimentaire et les questions harassantes de mes élèves plus tôt, je n'arrive pas à m'endormir de longtemps. Mon regard repart sans cesse vers la fenêtre, jusqu'à ce que je me tourne résolument sur le côté, offrant mon dos à la source de mon agitation.

Le sommeil finit par me cueillir. Sauf qu'au lieu d'un peu de répit, il apporte des rêves confus et des souvenirs qu'on préférerait oublier.

Côte à côte avec Paula, j'atteins la clairière au bord du lac. L'eau s'étend devant nous, noire et immobile.

Paula s'arrête, se tourne vers moi, un large sourire aux lèvres. — On a réussi !, s'écrie-t-elle, triomphante. — Personne n'a remarqué qu'on s'était éclipsées !

Elle enlève sa robe par-dessus la tête et court dans l'eau.

J'hésite, puis je la suis, prête pour l'aventure à laquelle la nuit nous invite.

L'eau m'enserre maintenant le ventre et la poitrine, et mes muscles se tendent pendant que je lutte contre le froid.

Paula nage déjà un peu devant moi et se retourne. — Ça ira mieux si tu bouges !, crie-t-elle.

— Je sais bien, je réplique, et je plonge une fois pour montrer à ma sœur comme je suis courageuse.

Paula salue ça d'un petit rire en continuant de nager. Mais soudain, le rire s'éteint.

À la place de Paula, je ne vois plus que des vagues agitées, là où ma sœur se trouvait une seconde plus tôt.

Sans réfléchir, je plonge dans l'eau noire. Je tâtonne, le cœur affolé, à la recherche de Paula.

Pas de lumière, aucun repère, pas d'air. Il faut que je remonte ! Mais où est le bas, où est le haut ? Où est Paula ?

Le poids de l'eau se pose sur moi comme une charge invisible. Mon cœur martèle ma poitrine, m'ordonne de reprendre souffle.

Tous les sons deviennent sourds, étranges, inquiétants. Et même s'il n'y a que ténèbres, cette obscurité se resserre autour de moi, se mue en un néant sans limites.

Le besoin de respirer devient insupportable. Mes poumons brûlent, il faut que je respire. Il faut, il faut !

J'ouvre la bouche, j'inspire à plein poumons et je hurle.

Je me suis redressée d'un coup. Je regarde autour de moi, haletante.

L'obscurité me tient encore, mais elle n'a plus de prise sur moi. Le soulagement de ne pas être figée par une paralysie du sommeil s'étend peu à peu en moi, aussitôt balayé par une autre vague — cette tristesse familière qui me serre chaque fois que je pense à Paula.

Mon cœur se contracte douloureusement quand l'image d'alors se

projette dans ma tête. Paula qui disparaît dans l'eau noire, ses mains qui cherchent les miennes, tandis que le courant l'emporte. C'est comme si c'était arrivé hier, alors que près de trente ans ont passé. Trente ans, et elle me manque toujours à en crever, parfois à en perdre pied.

— Tu me manques, je chuchote dans la pièce silencieuse.

Un instant, je crois entendre une voix d'enfant me souffler doucement que je lui manque aussi. C'est un réconfort trompeur, un écho du passé qui ne s'éteint jamais tout à fait.

Sachant que je ne trouverai de toute façon plus le sommeil, je me lève et je vais à la fenêtre. Poser le regard dehors m'apaise souvent. Au-dehors, tout paraît paisible, comme si rien de mauvais n'était jamais arrivé. Mais je sais bien. Le monde peut être trompeur, cacher ses dangers à merveille.

J'ouvre la fenêtre et j'inspire l'air frais du matin ; une caresse de vent effleure mon visage, comme ce jour-là, ce fameux après-midi de printemps où Paula et moi étions au bord du lac. Il faisait encore frais, mais nous marchions pieds nus le long de la rive, nous mettions à l'eau de petits bateaux en papier et nous parions, en riant, sur celui qui flotterait le plus longtemps. C'était un de ces moments où le temps semblait se figer et où tout était parfait.

Une brûlure me monte derrière les paupières, un autre souvenir affleure. Nous avions huit ans et, juste après l'arrivée de l'hiver, nous avions trouvé un oiseau blessé. Paula était déterminée à le sauver. Je me rappelle comme elle lui chantait doucement, après que nous avions trouvé refuge dans la cabane du lac. Serrées l'une contre l'autre sous une immense serviette de bain, l'oiseau entre nos mains, entre nous. Ce sentiment de sécurité qui m'avait envahie, quand je l'ai entourée de mon bras, reste vivant en moi, intact.

Et puis il y a cette journée de pluie au grenier, quand nous essayions de vieux habits et que nous basculions dans un autre monde. Paula avec ce vieux chapeau, jurant qu'elle était une exploratrice, et moi qui la suivais en riant. C'était un jeu, mais ça sonnait vrai, comme si nous étions vraiment en grande expédition, loin de tout. Juste elle et moi. Pour toujours.

Je finis par laisser couler les larmes accumulées sous mes paupières. Elles glissent en silence, mais la douleur, elle, demeure, au fond de moi. Rappel constant de ce que j'ai perdu. Paula me manque, chaque jour, chaque heure, et parfois ce manque m'engloutit.

J'inspire profondément, j'essuie mes larmes, tandis que dehors les oiseaux saluent le nouveau jour.

C'est là que je remarque un mouvement dans l'immeuble ancien d'en face. Un rideau frémit, au rez-de-chaussée. Mme D'Alessi, si je me souviens bien. Elle m'a aidée une fois à rentrer un fauteuil que j'avais commandé sur Internet.

La sensation d'être épiée me picote la peau, comme si des doigts glacés glissaient sur ma nuque.

Ça ne vient pas du bas, pas du rez-de-chaussée, mais de l'appartement pile en face. Mon regard s'y accroche, se fige sur les fenêtres. Quelque chose a changé.

Je cligne des yeux, j'incline un peu la tête et j'essaie de percer l'obscurité de la pièce. Une ombre se détache de la nuit, à peine perceptible — ou bien je l'imagine ? Une silhouette, presque trop fuyante pour être réelle, et pourtant…

Mon souffle se coupe quand je distingue quelque chose qui ressemble à une silhouette humaine.

Je plisse les yeux, mon cœur bat à contretemps. J'ai l'impression qu'à force de concentration, je pourrais percer la pénombre, rendre les contours plus nets. Mais plus je fixe, plus ça se brouille. Les ombres semblent danser, la lumière recule.

J'essaie d'avoir un meilleur angle, je me penche, mais ça ne m'apporte aucune certitude. Aucun visage, aucun corps, juste cette impression diffuse que quelqu'un est là-bas. Quelqu'un qui sait très bien que je suis ici.

Chaque muscle de mon corps se tend, réflexe instinctif face à une menace invisible. L'air autour de moi paraît plus lourd, il appuie sur ma poitrine, comme si la pièce elle-même était vivante et liguée contre moi. J'ose à peine respirer, de peur que le simple souffle de mon existence n'attire l'attention de ce quelque chose sur moi.

Une pensée me traverse — la voisine ? Elle m'a vue fixer sa fenêtre et s'amuse à me faire peur ?

Le souvenir de Paula, qui m'étreignait encore l'instant d'avant, cède la place à la honte de m'être ridiculisée devant la voisine. Sans que je sache même dire ce qui me gêne. Après tout, je n'ai rien fait de mal.

Je referme pourtant la fenêtre à la hâte, mais l'impression d'être observée, elle, ne me lâche pas.

Il n'y a personne !

Je me répète cette phrase sans arrêt. Devant mon thé, au porte-manteau, dans la rue en bas et dans le tram.

***

Il n'y a qu'un peu plus de deux cents mètres entre l'arrêt et l'immeuble de quatre étages de la chaussée de l'Ouest, où a lieu la réunion hebdomadaire de notre groupe de parole. Et pourtant, je suis trempée. Trempée jusqu'aux os. Le vent me fouette littéralement la pluie au visage, si bien que ni le parapluie ni la veste de mi-saison ne servent à grand-chose. Maudit vent. Je regrette un instant de ne pas avoir pris la voiture, mais se garer dans ce coin-là tient toujours de l'expédition.

D'ailleurs, j'évite de conduire en ville dès que je le peux. Le malaise qui m'envahit est à chaque fois presque palpable. C'est comme si le volant conservait l'écho de la voix de Michael. À chaque fois que je tourne la clé, l'ancienne oppression revient — l'impression d'être sous surveillance constante, de mal faire le moindre geste. Les commentaires de Michael, ses regards impatients, sa manière douce mais tranchante de corriger ma conduite — tout ça s'est gravé au fer rouge dans ma mémoire.

Je vois presque ses mains posées sur le tableau de bord, je sens la tension dans l'air quand je ne passe pas la vitesse suivante assez vite.

— Tu roules encore trop lentement, Josie.

Ses mots résonnent parfois encore dans ma tête, même s'il n'est plus là depuis longtemps.

C'est pour ça que je prends si souvent le bus. Pas seulement par confort, mais pour la liberté que j'y trouve. Personne pour me tenir le volant, personne pour transformer le moindre faux pas en preuve de mon incompétence. Dans le bus, je peux juste m'asseoir, regarder défiler les rues et respirer, sans le poids de jugements muets d'un autre âge.

Alors aujourd'hui encore, je sprinte sous la pluie jusqu'à m'abriter enfin sous le porche.

Sur une plaque à côté, on peut lire « Association d'aide aux familles et à la jeunesse ». L'association qui héberge aussi le groupe « Violence conjugale ».

Ce qui est vraiment intéressant avec la plaque de verre, ornée de cabochons en laiton et scellée dans la maçonnerie, c'est sa surface lisse comme un miroir. Elle permet au visiteur attentif de jeter un coup d'œil derrière lui. Je le fais à chaque fois avant d'entrer, même aujourd'hui sous ce temps pourri.

La rue derrière moi, où ne passent que les deux rails du tram et qui est fermée à tous les véhicules sauf les bus, est calme. Je jette quand

même un coup d'œil par-dessus mon épaule en secouant mon parapluie.

Michael ne m'a suivie qu'une seule fois, persuadé que je le trompais. Alors que je lui suis toujours restée fidèle. Que je me sois éclipsée pour consulter un avocat en divorce, il ne devait pas le savoir, et j'ai dû annuler le rendez-vous par téléphone. Depuis, j'ai cette manie de ne jamais franchir une porte sans regarder une dernière fois la rue.

Ce n'est qu'une fois dans le hall de l'immeuble ancien au sol en lino vert que je me calme. Mes semelles mouillées crissent en montant, jusqu'à une porte ouverte qui m'indique le chemin de la salle de thérapie. Hannah a, comme toujours, apporté des roulés à la pizza. Je le sens avant même d'entrer.

— Salut, Josie, me salue-t-elle.

C'est une femme adorable, la cinquantaine bien entamée. Pendant vingt-huit ans, elle a été mariée à un salaud qui la frappait. Depuis environ deux ans, elle a divorcé, et pas un jour ne passe sans qu'elle ne le regrette, même si elle sait qu'elle a eu raison de le quitter.

C'est pour elle que je ne manque jamais une séance ici. J'aime énormément Hannah, mais je ne veux jamais, au grand jamais, finir comme elle. Michael ne fera plus jamais partie de ma vie, pas même dans mes pensées.

— Coucou, Hannah. Ça te dit de passer au refuge tout à l'heure ?

Elle sourit, gênée, et secoue la tête. Ses cheveux bruns lisses frémissent sous le mouvement. — Tu sais bien, mon allergie aux poils de chat.

Je soupire. — Ah oui, c'est vrai.

J'espère toujours la motiver pour une activité ensemble, mais aussi solitaire soit-elle depuis la séparation, elle reste tout aussi réservée quand il s'agit d'amitiés.

À part nous, Alice et Cora sont déjà là. Alice est une femme menue du début de la quarantaine, dont le visage aimable contredit sans cesse l'expression traquée de ses yeux. Elle est institutrice, a un frère de cinq ans son aîné, qui régnait sans partage à la maison. Ses parents fermaient souvent les yeux sur ses accès de violence et laissaient Alice seule avec la peur et la douleur que ses mots et ses coups déclenchaient en elle. Même aujourd'hui, des décennies plus tard, elle n'a pas tout à fait appris à s'affranchir de son ombre. Ici, dans le groupe d'entraide, elle cherche un moyen de briser définitivement le pouvoir que son frère exerce sur elle et de se retrouver elle-même.

Nora, la trentaine bien avancée, est presque encore plus silencieuse

qu'Hannah et a une fille de sept ans, Lisa, le centre de sa vie. Nora a vécu dix ans mariée à un homme qui la manipulait émotionnellement et psychologiquement. Pendant des années, il lui a seriné qu'elle était incapable de vivre seule et qu'elle était une mauvaise mère, incapable de s'occuper de sa fille. Lorsqu'elle a fini par réussir à le quitter, une bataille féroce pour la garde a commencé.

Je ne saurais dire pourquoi, mais Nora est celle avec qui j'ai le moins d'atomes crochus. Peut-être parce que nos expériences se ressemblent tellement qu'elle me renvoie sans cesse à mes propres erreurs.

Frank, le seul homme de notre groupe qui compte habituellement dix personnes, est là aussi aujourd'hui.

— Dis donc, Hannah, ça sent encore drôlement bon. Mia, la responsable du groupe, entre dans la pièce. Elle est bénévole de l'association et thérapeute en entretien de formation. Jeune, engagée, toujours pleine d'élan. Même le geste avec lequel elle accroche sa veste déborde d'énergie. — Josie, ravie de te voir.

Elle me frôle l'avant-bras d'une caresse et va d'un pas léger vers les fenêtres pour tirer les rideaux.

Malgré le temps gris, la pièce s'éclaire agréablement. Derrière nous, la bouilloire commence à chuinter.

— Quelqu'un veut encore du thé ?, demande Hannah.

Mia, Alice et moi répondons oui. Tandis que notre cheffe de groupe ouvre les radiateurs, j'installe quelques chaises prises contre le mur en cercle. Tant qu'à faire un groupe d'entraide, autant faire ça bien.

Dix minutes plus tard, nous sommes tous assis ensemble et nous nous réchauffons les mains à notre thé.

— Très bien, petite assemblée aujourd'hui, constate Mia, tandis que les vieux radiateurs se décident à peine à se mettre en route. — Qui veut commencer ?

Ni Hannah ni Frank ne se proposent. Blond d'une trentaine d'années, lunettes, vêtements soignés, il n'est parmi nous que depuis un peu plus de deux mois et, après Hannah et Nora, c'est celui qui reste le plus sur la réserve.

Je le comprends bien. C'est déjà très difficile de parler des coups de son mari ; admettre qu'on est maltraité par sa femme doit l'être plus encore. Je sais qu'il est toujours avec elle, et qu'elle croit qu'il est chez le kiné tous les mercredis matin.

Alice, assise à côté d'Hannah, paraît tendue, cramponnée à sa tasse de thé. Elle supporte mal les silences, alors c'est souvent la première à

parler.

— J'ai croisé mon frère il y a deux jours, commence-t-elle doucement, la voix légèrement tremblante. — C'était par hasard, dans la rue, et il a voulu m'inviter à boire un café. Mais… Elle déglutit, fixe ses mains. — Il m'a traitée comme avant, comme si j'étais redevenue l'enfant qu'il pouvait mener à la baguette. Je me suis tout de suite sentie petite et impuissante. Tout ce que je voulais lui répondre m'est resté en travers de la gorge. Ses yeux se remplissent de larmes, mais elle se force à continuer. — C'était comme si on rembobinait le temps et que je redevenais la fillette sans défense qui devait encaisser ses coups et ses mots.

Mia pose une main sur le bras d'Alice et hoche la tête avec compréhension. — Ça a dû être très difficile, dit-elle doucement.

Cora, restée silencieuse jusque-là, semble se décider. — Moi aussi, cette semaine, j'ai vécu quelque chose qui me hante, commence-t-elle. Sa voix est ferme mais basse. — Je suis passée au tribunal avec mon ex-mari. C'était pour la garde de notre fille. Il a menti, prétendu que j'étais une mauvaise mère. Ses yeux se plissent au souvenir. — Au tribunal, elle avale sa salive, — au tribunal, j'étais assise là, et c'était comme s'il avait de nouveau la main sur ma vie. Chaque phrase qu'il prononçait me faisait douter de moi. Et quand le jugement est tombé, je n'ai même pas été surprise qu'il soit en sa faveur.

Un léger murmure de compassion parcourt la salle. Cora baisse les yeux, comme pour chercher du réconfort par terre, mais son regard reste vide.

L'élan de Mia cède un instant à la gravité des récits ; elle inspire profondément. — Merci d'avoir partagé ça, dit-elle d'une voix douce. — Vous avez toutes traversé tant de choses, mais vous êtes là, et ça montre que vous êtes fortes.

Je sens une boule se former dans ma gorge, tandis que les paroles des autres femmes résonnent en moi. Les histoires de contrôle et d'impuissance, de ce combat permanent pour ne pas se perdre. À cet instant, je me sens plus liée à elles que jamais et je suis, en plus, reconnaissante que mon mariage avec Michael soit resté sans enfant.

Chacun ici a une part essentielle dans le fait que j'en sois arrivée là.

— Moi aussi, j'ai quelque chose à partager avec vous, dis-je donc en expirant. — Les documents sont arrivés. C'est officiel, je suis divorcée. Définitivement.

Hannah applaudit et même Frank esquisse un sourire. De quoi me décharger du sentiment de culpabilité d'annoncer quelque chose de positif après l'histoire de Nora.

— Il l'a accepté sans broncher ou il a fait des histoires ?, demande-t-il à voix basse.

C'est la première fois qu'il prend la parole de lui-même, et un instant, il me surprend au point que j'en oublie de répondre.

Je parviens finalement à hausser les épaules.

— Depuis l'ordonnance de protection, il n'a plus donné signe de vie.

Je ne mentionne pas les appels en numéro masqué ou inconnu que je reçois parfois, même si je sais que c'est ici l'endroit pour en parler. Mais je ne veux pas déstabiliser encore plus Frank qu'il ne l'est déjà. Et, plus important, je ne suis pas prête à accorder à Michael un tel pouvoir sur moi. Si j'admets publiquement, même dans un cercle aussi restreint, que ces appels m'inquiètent parfois, il a gagné. Et ça, hors de question. Plus jamais !

Frank hoche la tête, et je devine à quel point mes réponses comptent pour lui. Ses yeux sont plus enfoncés que d'habitude. J'y lis une douleur que je connais, même si la sienne semble bien plus vive. Chaque fois que je le regarde plus longtemps, j'adresse en silence une prière pour qu'un jour il trouve le courage de quitter sa femme.

Frank reprend la parole, en effet. — Ça te fait peur ? Le fait que tout soit terminé, mais peut-être pas tout à fait ?

Je secoue la tête, sans même réfléchir. — Non, c'est comme une libération. J'avais peur avant. Pas même d'abord de Michael, aussi bizarre que ça paraisse. Mais son comportement envers moi, les intimidations, les violences, tout ça avait, d'une manière tordue, quelque chose de familier. À sa façon, je m'y étais habituée. En revanche, la décision de me séparer, ça, ça m'a vraiment fait peur.

Frank hoche de nouveau la tête. Je vois dans ses yeux qu'il sait exactement de quoi je parle. — Et cette peur a disparu maintenant ?

Une fraction de seconde, j'hésite. — Pas complètement, admets-je ensuite, car je ne veux pas lui mentir. — Il y a encore ces moments où elle me rattrape. Un bruit fort inattendu me fait sursauter, un groupe de jeunes qui vient vers moi me fait changer de trottoir. Une silhouette sur le sentier forestier m'a fait, hier, m'enfoncer de quelques pas dans les sous-bois juste pour éviter une rencontre. L'expression pleine d'espoir sur son visage m'incite à ne pas mentionner ma crise de panique. À la place, j'atténue. — Et oui, parfois j'ai encore l'impression qu'il m'observe.

Il acquiesce très lentement, puis glisse la main dans la poche de son jean et sort un portefeuille en cuir noir, tout avachi. Presque hypnotisés, tous les présents le regardent l'ouvrir et fixer une photo indistincte derrière la fenêtre transparente. Il me la tend.

— Diana, dit-il simplement. — J'ai adoré cette photo. Aujourd'hui, je ne peux plus la regarder. Mais j'ai peur de la sortir du porte-monnaie. Elle le remarquerait et alors…

Interdite, je fixe la brune dans les bras de Frank. Elle est magnifique, son assurance se lit sur son visage, mais son sourire paraît aimable.

— Elle a l'air d'être quelqu'un dont on peut terriblement se méprendre, commenté-je, un peu gauche.

Il renifle doucement. — Oui, c'est exactement ça.

— Merci de me l'avoir montrée.

Il se contente d'acquiescer et retombe dans un silence pensif.

Mia reprend. — Je crois que je parle au nom de nous tous et aussi de ceux qui ne sont pas là en disant que nous sommes très fiers de toi, Josie.

Ce sont ses mots qui me poussent à taire le fait que des broutilles peuvent me désarçonner. Comme la voisine à la fenêtre qui m'a surprise en train de fixer. Rien qu'en y repensant, la chaleur me monte aux joues.

Ça éveille en moi le besoin d'ajouter encore quelque chose de positif.

— Leon m'a invitée au ciné et j'ai dit oui, leur annonce-je donc.

Mia relève la tête, ravie. — C'est génial, Josie.

— Comment tu fais ?, demande Hannah, avec une pointe de mélancolie dans la voix. — Tu fais mariner ce brave type si longtemps, et il reste patient.

— Je ne l'ai pas fait mariner. À peine dit, je me rends compte que mon réflexe de me justifier est encore bien présent. Alors j'inspire et j'expire volontairement deux fois. — Je ne connais Leon que depuis deux mois, j'essaie d'expliquer mon chaos intérieur. — Il est gentil, calme, posé. Je me sens bien près de lui. Mais c'était aussi ce que je ressentais au début avec Michael. Je soulève un peu les bras. — Et on sait tous comment ça s'est terminé. Avec Leon, je ne voulais pas… je ne veux pas brûler les étapes.

— Chacun ici peut comprendre ça, m'apaise Mia sans nécessité.

Hannah baisse les yeux, contrite. — Ce n'était pas ce que je voulais dire.

Je lui donne un petit coup amical dans les côtes. — Je sais. Moi aussi, je m'étonne qu'il soit si patient.

— C'est en tout cas bon signe, dit Mia. — Si tu veux et si ça ne te

gêne pas, je te suis de loin jusqu'au café. Juste comme contact d'urgence, en quelque sorte.

Je suis déjà prête à acquiescer, puis j'écoute ce qui se passe en moi. Est-ce que je veux ça ? Un filet de sécurité pour des contacts sociaux ? Intérieurement, je lève les yeux au ciel.

Tu as moins de problèmes avec les contacts sociaux, ricane la petite voix en moi. *Tu le désires, avoue-le.*

— Et c'est précisément ça qui me fait peur.

Le battement de paupières des autres trahit que j'ai prononcé la dernière phrase à voix haute. Mince.

— Qu'est-ce qui te fait peur ?, veut savoir Mia.

D'un coup, je ne soutiens plus son regard. — Je l'aime bien. Peut-être plus que je ne devrais, admets-je à mi-voix.

Enfin, Hannah relève les yeux du sol. — Je vois très bien ce que tu veux dire, dit-elle, un peu gênée. Puis elle esquisse un sourire en coin. — Mais Leon est sûrement un chic type, d'après ce que tu dis de lui.

Un sourire me tire les commissures. — Il l'est.

Au moment même où je le dis, je comprends que je veux voir Leon sans filet. Que je dois le voir sans filet.

— Ton offre est très gentille, dis-je donc à Mia. — Mais j'y vais seule. Comment veux-tu que je réapprenne à me faire confiance sinon ? Michael a pu influencer mon passé, mais je refuse de lui laisser du pouvoir sur mon avenir.

— C'est trop tôt. Les mots à peine audibles de Frank jettent une sacrée douche froide sur mon élan. Il relève la tête et me regarde presque avec reproche. — Réfléchis. Tu viens tout juste d'être divorcée, tu tiens à peine debout toute seule. Tu veux vraiment refaire la même erreur ?

Un instant, je ne sais pas quoi répondre. — Comment savoir si c'est une erreur si je n'ose même pas essayer ?, je finis par dire tout haut ce qui me traverse l'esprit.

— Je ne dis pas que tu ne dois pas le faire. Juste pas si tôt. Il est peut-être patient uniquement pour t'embobiner, et après, il disparaît.

Il met des mots sur mes peurs les plus secrètes. D'un autre côté, est-ce que ce serait vraiment si grave ?

— Au moins, je saurais à quoi m'en tenir, murmuré-je plus pour moi que pour les autres. — Et je pourrais tourner la page sans y avoir investi trop de moi.

— C'est une démarche courageuse, et je trouve super que tu te lances, m'appuie Mia. — Et si ça tourne mal, on sera là. Pas vrai ?

Hannah hoche la tête pour m'encourager.

Frank, lui, secoue la tête. — Je ne t'aurais pas crue comme ça.

Mon sourcil grimpe presque jusqu'au front. — Comme ça ?

— Frank, n'oublie pas nos principes. On ne juge personne.

— Alors on regarde quelqu'un foncer tête baissée dans le mur ? Ce n'est pas de l'aide, ça, c'est de la non-assistance à personne en danger !

— Qui dit que j'ai besoin d'aide ?

— Sinon, tu serais là ?

Mia se penche sur sa chaise. — Frank, ça suffit.

Je vois ses lèvres se pincer. Finalement, il me regarde avec un mélange de défi et de remords. — Désolé. C'est juste pas un bon jour.

Je prends une grande inspiration et ravale la colère qui monte. Je sais trop bien ce qu'il veut dire. La violence conjugale est une ombre qui ne se dissipe jamais, même si le partenaire est à des kilomètres. Et surtout, cette pression constante a une force telle qu'elle peut transformer même la personne la plus posée en bête à vif.

— Tu veux en parler ?, demandé-je à la place de Mia.

Elle acquiesce pour l'encourager, et Hannah tend à Frank un roulé à la pizza de son assiette.

Il refuse. L'aide comme le snack. — Pas aujourd'hui.

— Quand tu seras prêt, dit Hannah.

Il marmonne quelque chose d'inintelligible et se lève. — La prochaine fois peut-être. Je dois y aller. Prenez soin de vous.

Il s'en va sans attendre de réponse, et nous le suivons tous les cinq du regard, un peu déconcertés.

— Qu'est-ce qu'il a, au juste ?, lâché-je.

Hannah ricane. — Il est peut-être jaloux.

— Oh, n'importe quoi.

Mia hausse les épaules. — Je pense que c'est dur pour lui de voir tes progrès, alors qu'il commence juste ce chemin. Ça passera sûrement. Vous avez encore quelque chose sur le cœur ?

Comme moi, Hannah secoue la tête. L'espace d'un instant, je me demande si elle se rend compte qu'elle se referme autant que Frank. Mais bon, tout comme personne n'est jugé dans le groupe, personne

n’est forcé. Alors je ramène mes pensées vers Leon. Le sentiment de chaleur, pourtant, a disparu. Remplacé par une légère gêne. Je fais la grimace.

Merci, Frank.

Chapitre 4

TOUT le trajet du retour, j'essaie de ne pas m'énerver contre Frank. Je me répète sans cesse que ce sont ses propres problèmes qui le travaillent, et pourtant, je n'arrive pas à ranger ses paroles aux oubliettes. De quoi se mêle-t-il, au juste ? Leon est réglo !

Pendant huit semaines, j'ai décliné chacune de ses tentatives de m'inviter à un rencard, et pour exactement les raisons que Frank a avancées. La crainte de me jeter trop vite dans une nouvelle relation qui pourrait me faire du mal. La peur de faire des erreurs. La trouille d'aimer Leon juste parce que la solitude, malgré toutes les galères avec Michael, m'est inhabituelle. Mais tout ça, je n'en veux plus. Je vais regarder devant moi ! Frank ou pas Frank !

Cette décision me pousse aussi à quitter le parking devant chez moi pour aller à l'immeuble d'à côté. Parfois, le mieux, c'est de clarifier les choses. Demain, Leon ; aujourd'hui, la voisine que j'ai éhontément observée la nuit dernière. Je vais dissiper ce malentendu !

Heureusement, la pluie a cessé. Comme pour m'encourager, le soleil pointe à travers les tours de nuages qui se disloquent. Les deux escaliers de pierre qui montent vers les boîtes aux lettres et les sonnettes sont encore mouillés et couverts de traces de carreleurs, de peintres et d'électriciens.

Un peu désemparée, je me tiens devant les huit sonnettes. Je ne connais qu'un nom : D'Alessi. C'est la gentille dame âgée du rez-de-chaussée. Son nom est tout en bas. En partant du principe que les plaques ne sont pas placées totalement au hasard, le troisième nom en partant du bas devrait correspondre à l'appartement juste en face du mien.

Je plisse les yeux vers le petit panneau en plastique. Il n'y a rien d'inscrit. Pas plus que sur celui au-dessus. Les six autres sont renseignés.

Je sonne quand même. Les appartements ont été rénovés. La femme a sûrement emménagé récemment et n'a pas encore eu le temps de mettre son nom sur la sonnette.

Un craquement retentit, comme si quelqu'un venait de décrocher l'interphone.

— Allô ? Salut, ici Josie West. J'habite en face. Je… euh… enfin, je crois que vous m'avez vue cette nuit. Je voulais juste me présenter

vite fait et m'excuser d'avoir reluqué votre appartement avec tant d'effronterie. Je me suis d'abord dit que vous étiez peut-être un cambrioleur, parce que les pièces sont restées si longtemps inoccupées.

Aucune réponse ne sort des six fentes étroites de la plaque en acier inox brossé. Pas étonnant avec mon explication bégayée.

— Allô ?, je demande quand même.

Rien.

— Allô ?

Toujours rien…

Je crois entendre un autre déclic. Plus léger cette fois, comme si on avait raccroché.

Bien joué, Josie. Pour empirer les choses en voulant les améliorer, tu es vraiment douée.

Avant même que je m'en rende compte, j'ai sonné chez Mme D'Alessi.

Elle décroche aussitôt. — Oui ?

— Bonjour, Mme D'Alessi, ici Josephine West, la voisine…

— Josephine ! Ah, comme c'est gentil. Attendez, j'arrive tout de suite.

— Il ne faut pas vous déranger…

Trop tard. Elle a raccroché et j'entends une porte s'ouvrir dans l'immeuble.

La voilà déjà qui trottine vers moi, la semi-Italienne à la retraite. — Qu'est-ce qu'il y a ? Elle me sourit de toutes ses dents, comme toujours quand elle parle à quelqu'un. Parfois, je me dis que la Faucheuse pourrait se planter devant elle en faisant la gueule, elle lui offrirait quand même café et gâteau avec ce sourire-là.

— Désolée de vous déranger. Je voulais juste vous demander qui a emménagé au troisième étage ?

Elle cille. — Au troisième ? L'appartement est vide.

Je secoue la tête. — Non, j'ai vu quelqu'un hier. Il y a forcément quelqu'un qui a emménagé.

— Non, non, ma chérie. Ce devait être les artisans. L'appartement est en rénovation pour être loué ensuite comme logement de vacances ou quelque chose du genre. Celui d'à côté aussi. Elle s'interrompt et penche la tête. — Minute, pas comme logement de vacances. Comme ARB ? Comment ça s'appelle aujourd'hui déjà ?

— Airbnb ?

— Oui, voilà, ça. Qu'est-ce que c'est que ça, au juste ?

— Oh, un truc sur Internet.

Mme D'Alessi fait la moue. — Oh. Mais qu'on ne me fasse pas de cochonneries là-haut. Je ne veux pas de ça ici, moi.

— Non, non. Ce n'est pas ce genre de chose. L'appartement est-il déjà terminé ?

Elle secoue la tête. — Les peintres y travaillent encore. De vrais gentils gars. Je leur offre souvent un café et ils me tiennent compagnie ensuite.

— Il y a aussi une femme parmi eux ?

— Non, pourquoi ?

Gênée, je me réfugie dans un haussement d'épaules. L'air me paraît soudain plus lourd. — Comme ça, dis-je. — Merci, Mme D'Alessi.

Songeuse, je me détourne.

Comme en rêve, je redescends les marches, traverse la rue et retourne chez moi. Dans la cage d'escalier, je m'arrête et regarde vers l'immeuble d'en face. Le doigt tendu, je compte les fenêtres. À présent, je ne suis même plus sûre de l'ouverture précise où j'ai vu la femme, parmi toutes ces innombrables fenêtres. Est-ce que je l'ai seulement vue ? C'était au beau milieu de la nuit. J'étais fatiguée …

Parmi les effets secondaires de la paralysie du sommeil figurent des hallucinations visuelles, auditives ou tactiles vives. Qui pourrait mieux le savoir que moi ? Mais elles survenaient surtout à l'endormissement, parfois aussi au réveil.

Mais plusieurs minutes après ? Les séquelles peuvent-elles être si fortes ?

Combien de fois as-tu la sensation que quelqu'un est dans la pièce quand tu te réveilles prise dans les griffes de la paralysie du sommeil, me réponds-je à moi-même.

C'est autre chose, contredit le côté rationnel de mon cerveau. *Après ce que Michael a fait …*

Ne rejette pas ça sur Michael.

Les pensées s'entrechoquent pendant que je monte le dernier étage, que j'ôte mes chaussures humides à moitié et que je tends la main vers la poignée.

Quelque chose de froid effleure mon poignet, un léger cliquetis retentit. Je retire la main, effrayée, et fixe la poignée. Une chaîne en

or se balance en heurtant doucement le bois.

Ma main gauche file à mon cou, là où la fine chaîne retombe sur ma clavicule. Ma droite tremble quand elle retire le bijou filigrané de la poignée.

Ce sont les mêmes minuscules maillons mobiles, c'est la même longueur. Un pendentif y pend. Presque le même que sur la mienne. Il y a un « P » sur la mienne. Un « J » sur celle que je tiens. La nausée remonte dans ma gorge, un bip d'alerte crépite à mes oreilles.

Paula a porté cette chaîne.

C'était un cadeau pour notre entrée à l'école, de la part de notre oncle. Un petit collier avec l'initiale de chacune. On avait encore le papier cadeau dans les mains quand la décision est tombée : on échangerait. Je porterais la chaîne de Paula, elle la mienne.

Je me précipite dans l'appartement et claque la porte derrière moi. Le cœur affolé, je me laisse glisser le long du battant jusqu'au sol. Une blague. C'est forcément une blague idiote.

Oh, Paula !

À l'encontre de toutes mes résolutions, des larmes me montent aux yeux. Mes mains se crispent autour du métal. Paula est partie. Elle est si loin. Et moi, je veux lui parler de Frank et de ses remarques débiles. De Leon et de notre rendez-vous. De toute cette merde, tout simplement.

Il me faut longtemps pour tarir mes larmes et calmer ma respiration hachée. Mes doigts tremblent encore.

— C'est quoi, ce bordel ?, demandé-je à mon meuble à chaussures en face de moi, dont les poignées de laiton ouvragées me toisent comme une bouche hilare.

Je me promets d'appeler mon oncle. Peut-être a-t-il fait refaire le bijou et cru me faire plaisir. Ce ne serait pas la première fois qu'il met la famille dans l'embarras avec un cadeau bizarre.

Je me hisse tant bien que mal jusqu'au téléphone. Un vieux combiné vert fixe que je ne peux pas me résoudre à jeter, par pure nostalgie.

Je cherche le numéro de mon oncle Éric sur la liste qui pend à côté. Nous n'avons plus beaucoup de contact, mais une fois l'an, on se voit à une fête de famille, et pour mon anniversaire, il appelle pour quelques mots de salutations consciencieux, mais au ton plutôt raide. Ça sonne pendant des minutes, mais il ne décroche pas.

Je décide tout de même de le tenir pour responsable du cadeau, ne serait-ce que parce que c'est la seule explication qui ne me fasse pas

peur.

Résolue, je vais à la cuisine, jette un coup d'œil à mon calendrier et constate qu'à part la préparation du cours de ce soir, rien d'autre n'est prévu. C'est vrai, cuisiner serait important.

Pour me changer les idées en plein tumulte, je choisis quelque chose de long à préparer. Lasagnes. Les légumes du frigo doivent de toute façon être utilisés, et j'aime presque autant les lasagnes que les spaghetti carbonara. Je me donne une tape mentale sur l'épaule. *Voilà, Josie, pense au quotidien. Ne te laisse pas submerger.* Je coupe des oignons, des champignons, je finis par allumer la radio et j'arrive vraiment à lâcher prise au point de commencer, à fredonner doucement.

Juste le temps qu'il faut pour que le téléphone du couloir sonne. Le mouvement du couteau s'interrompt, et pendant quelques secondes, je fixe le couloir, en espérant que quelqu'un d'autre décroche. — C'est Éric. C'est sûr, c'est Éric, dis-je pour moi-même.

Les vœux qu'on dit à voix haute se réalisent. Un jour, un esprit brillant a dit ça. Lequel, je ne sais plus, et à cet instant, ça m'est bien égal.

Je pose lentement le couteau, m'essuie les mains sur le torchon et vais dans le couloir.

C'est Éric, j'en conjure le combiné vert, avant de tendre la main et de décrocher.

— West.

— Josephine, ne raccroche pas.

Je ne le fais pas. Je ne peux pas. Car chaque muscle de mon corps se contracte et se fige.

Dans mes oreilles, le grondement est tel que je comprends à peine les mots que j'arrache avec peine. — Tu n'as pas le droit de m'appeler, Michael.

— Si, j'en aurais le droit, si tu revenais sur cette ordonnance.

Le calme factuel de sa voix me fait trembler la main. Et pas seulement la main, comme je m'en rends compte petit à petit. Le bras s'y met, puis les jambes. C'était ce calme dans sa voix qui apparaissait toujours juste avant qu'il frappe.

— Je vais en parler à mon avocate, je croasse.

— Donne-moi cinq minutes !

Je veux raccrocher. Je devrais raccrocher. Je n'y arrive pas. Il exige, j'obéis.

— Alors, écoute. Je sais que je n'ai pas toujours été le meilleur mari, mais cette guerre des roses est inutile.

— Pas toujours le meilleur mari ?, m'exclamé-je. — Tu as …

— Je sais très bien ce que j'ai fait, me coupe-t-il.

Pense plus vite, Josephine, ou tu es trop bête, pour formuler une phrase correctement ?

— Parlons-en.

— Non !

— Tu as toujours voulu parler !, s'emporte-t-il. — Merde, je sais bien que j'ai fait des erreurs. Mais je peux m'améliorer !

Ça te plaît, hein ? Sinon, secoue la tête, Josie. Allez, bouge-toi pour moi, Sunshine. Juste un peu. Non ? Alors tu le veux …

— Adresse-toi à mon avocate !

J'ai beau le vouloir, ma voix manque totalement de fermeté. Ma gorge est si serrée que j'ai du mal à reprendre mon souffle. Je sens ses mains sur moi aussi nettement que s'il était devant moi.

— Cette super-mégère croit que je suis l'Antéchrist ! Fais pas ta chochotte, Josie ! On a toujours bien fonctionné, toi et moi. OK, ces deux dernières années, j'y suis allé trop fort, c'est précisément ça que je veux te …

Un bip strident retentit depuis la cuisine. En même temps, l'odeur du brûlé me prend au nez.

— Ne m'appelle plus jamais, je lâche dans un souffle.

J'abaisse la fourchette du cadran, laisse tomber le combiné et je cours à la cuisine.

Chapitre 5

MÊME une lasagne brûlée peut avoir du goût. Mais certainement pas quand l'ex vous trotte dans la tête. Ce n'est pas la première fois qu'il appelle. Mais la première fois qu'il dit quelque chose. Les dernières fois, la ligne était restée muette.

Qu'est-ce qu'il s'imagine, cet idiot ? Que je vais refaire la même erreur deux fois de suite ?

Je n'ai jamais été rancunière, je n'ai jamais souhaité du mal à qui que ce soit. Mais donner une chance à Michael ? Alors qu'une ordonnance du juge ne suffit même pas à l'empêcher de m'appeler ? Certainement pas !

L'après-midi, je m'enfouis dans le travail. Le thème du soir, une fois de plus, c'est la gestion des données. Pile ce qu'il me faut. Sec, foisonnant, et on peut s'accrocher délicieusement aux détails. Ne manque plus qu'un groupe d'étude survolté et je me croirais revenue à la fac. Sauf qu'à cette époque, j'aimais encore Michael et j'étais persuadée que c'était le bon.

Ne pas se laisser distraire !

Je suis soulagée quand l'horloge file enfin vers 19 heures et que je peux ouvrir la visioconférence.

Exceptionnellement, tous les participants sont là. Bien que je sois d'ordinaire une prof patiente et indulgente, je les assomme ce soir de détails sans répit. L'essentiel : pas de blancs, pas de distraction, pas de souvenirs.

Dommage que je doive les libérer à 21 heures. La plupart travaillent et sont éreintés.

Moi aussi, mais je ne veux pas penser au sommeil. Je sais ce qui se passe quand je ferme les yeux, et je n'ai envie ni des cauchemars ni de la torture du réveil quand, une fois de plus, je ne retrouve pas le chemin de la réalité.

Alors j'éteins l'ordinateur et j'allume la télé. Il y a un polar, languissant et gris, il ne m'accroche pas une seconde. Mais il dure plus de deux heures, de quoi me tenir occupée un moment encore.

Vingt minutes après la première page de pub, mon regard glisse vers la fenêtre. Je n'ai pas encore dormi. Si la femme est encore là maintenant, alors elle est réelle.

Je me lève. Mieux vaut penser à la voisine qu'à Michael. J'avance donc jusqu'à la fenêtre de la chambre.

Dans la rue, il ne se passe plus rien, pourtant je laisse mon regard se poser encore un instant sur l'asphalte immobile avant de rassembler mon courage et de lever les yeux. Et si je me trom…

Elle est là ! Je cligne des yeux, je les plisse, mais l'image ne change pas.

En face, précisément dans l'appartement où personne ne devrait se trouver, elle est à la fenêtre.

Sa silhouette paraît immobile, presque fantomatique. Elle fixe la rue en contrebas, comme si elle faisait partie d'un décor morne.

J'entends battre mon propre cœur dans mes oreilles. Je suis fatiguée, mais certainement pas au point d'halluciner.

Ma pudeur me dit de détourner le regard, mais je n'y arrive pas. Il y a quelque chose qui cloche. Sa façon de rester là, si immobile, si inerte. Les ombres sous ses yeux se devinent même à cette distance, de profondes entailles dans un visage pâle. On dirait que la vie a aspiré toute couleur d'elle — étrange miroir de ce que j'ai ressenti dans mes pires moments.

Elle a l'air perdue, si infiniment loin du monde dehors, qui continue, comme s'il n'y avait ni douleur, ni impuissance.

Avant que je m'en rende compte, je lève la main et fais un signe.

D'abord, elle ne réagit pas. Puis, comme un écho déformé de mon geste, elle tourne brusquement la tête et me fixe. Son regard accroche le mien et je laisse retomber la main. Un étrange picotement se propage en moi, tandis qu'elle continue de fixer. Non pas moi, mais à travers moi, comme si ma présence n'était enregistrée que comme une pensée fugace.

Pourquoi reste-t-elle là, sans bouger, sans réagir à mes tentatives d'attirer son attention ? Et pourquoi me ressemble-t-elle autant ? Les mêmes cheveux blonds, la même taille, la silhouette fine… Je me force à détourner les yeux, et à cet instant me traverse le souvenir d'un article que j'ai lu récemment. Un cambriolage dans le voisinage, où les cambrioleurs avaient d'abord repéré les appartements. Ma respiration se coupe.

Et si elle ne faisait pas que rester là ? Mais repérait dans quels appartements de notre immeuble elle pourrait entrer ? Et si elle regardait à travers moi parce que…

Je n'en sais rien.

Mais au fond de moi, une intuition me dit que quelque chose est profondément faux. Mon pouls s'emballe, je me détourne de la fenêtre d'un mouvement sec et je trébuche dans le couloir. Sans l'avoir vraiment prévu, j'ai soudain le téléphone en main et je compose le numéro de la police. Cela peut sembler excessif, mais l'idée qu'il se passe ici quelque chose d'horrible ne me lâche pas.

— Numéro d'urgence police. Ne raccrochez pas.

Avant que le doute ne s'installe, on décroche à l'autre bout.

— Urgence police, quel est votre problème ?

— Euh, bonsoir, je m'appelle Josephine West. J'appelle pour ma voisine. Je crois qu'elle a besoin d'aide.

— Quelle est votre adresse ?

Un peu déstabilisée par son apparent désintérêt pour mon annonce, j'hésite une seconde avant de répondre à la question.

— De quel type d'urgence s'agit-il alors ?

— C'est…

Difficile à expliquer ?, me lance ma petite voix, cynique. Je la balaie, agacée, et je reprends d'un ton décidé. — Voici le problème : il y a une femme à la fenêtre de l'immeuble d'en face. C'est le numéro 33. L'appartement devrait être vide, mais je vois cette femme à plusieurs reprises. Elle ne réagit pas à mes tentatives de prendre contact, et elle a l'air d'être… en état psychique critique.

Je me félicite intérieurement de ce choix de mots. Ça sonne tout de même mieux que dire : il y a quelqu'un, envoyez l'artillerie !

— La fenêtre est-elle ouverte ?

Avec un léger retard, je comprends ce qu'il cherche à savoir. — Euh, non. Elle est fermée. Il ne semble pas non plus qu'elle… enfin, veuille sauter. Mais, comme je l'ai dit, l'appartement est censé être inoccupé.

— Où êtes-vous ? Pouvez-vous entrer en contact avec la personne concernée ?

— Non, je suis chez moi et je l'ai vue par la fenêtre.

— La personne est-elle blessée ?

— Pas d'après ce que j'ai pu voir.

— Ah. Le fonctionnaire semble hésiter entre signaler un cambriolage ou une personne suicidaire à ses collègues ; il marque une courte pause, puis dit : — Restez en ligne, nous envoyons une patrouille. Prévenez-moi immédiatement si vous avez le sentiment que quelque chose change.

— Oui, mais j'ai un vieux téléphone fixe. Je vais devoir poser le combiné à côté.

— Vous n'avez pas de portable ?

— Si.

— Alors, donnez-moi votre numéro, s'il vous plaît. Nous vous rappelons dans une minute.

Je n'hésite pas une seconde et je lui dicte mon numéro. Ensuite, l'inconnu me demande de raccrocher.

Aussitôt le combiné reposé, mon portable sonne déjà. Mais où ?

Je cours à la cuisine. Entre la vaisselle pas encore faite et les ingrédients de lasagnes pas encore rangés, je finis par le trouver et je décroche, à bout de souffle.

— Allô ?

— Madame West, êtes-vous à la fenêtre ?

— Pas encore. Un instant… Ça y est.

— Vous pouvez voir la femme ?

— Euh, non, plus maintenant.

— Très bien. Les collègues sont en route.

Ensuite, le silence revient.

Hypnotisée, je passe des fenêtres obscures à la rue silencieuse, puis je reviens. Pendant de longues minutes, rien ne bouge. Ma joue se réchauffe, mes doigts picotent, mais je reste à l'écoute dans le combiné en fixant ce décor nocturne qui, soudain, m'est étranger.

Finalement, une voiture de patrouille descend la rue, plongeant les gorges d'immeubles tour à tour dans la lumière et l'ombre. Aucun bruit ne retentit ; j'ai presque l'impression que la voiture glisse au-dessus de l'asphalte, tant il est inhabituel de voir ces véhicules bleus sans la sirène.

Le véhicule s'arrête devant chez moi et deux agents en descendent. Une femme à la queue-de-cheval brune et un jeune homme aux cheveux très courts. Ils cherchent du regard autour d'eux.

L'homme finit par indiquer le numéro de l'immeuble où se trouve mon appartement ; elle, se tourne alors dans la direction opposée et regarde vers le bloc d'habitation où, tout à l'heure, la femme se tenait à la fenêtre.

Les agents descendent un peu la rue et examinent la façade, puis ils reviennent et se dirigent vers ma porte d'entrée.

— Madame West ?

La voix inattendue à mon oreille me fait sursauter.

— Oui ?

— Les collègues sont chez vous. Vous pouvez raccrocher maintenant.

— Oui, merci d'être venus.

— C'est notre travail. Bonne soirée.

Il raccroche et je me dirige vers la porte, car quelques instants plus tard, comme prévu, la sonnette retentit. Je laisse l'interphone être l'interphone et je dévale directement les deux étages jusqu'à la porte d'entrée.

— Bonsoir, vous êtes Madame West ?, me salue la femme.

Je ne m'y connais pas en insignes de police, mais elle a quelques étoiles de plus sur l'épaule, et son assurance laisse aussi penser que c'est elle qui commande.

— Oui, merci d'être venus.

Elle hoche la tête avant de demander : — De quel appartement s'agit-il exactement ?

Je les accompagne sur le trottoir et resserre mon gilet en maille sur mes épaules, car cette nuit de février est glaciale. Je montre la fenêtre au troisième étage. — La quatrième fenêtre en partant de la gauche.

Nous descendons ensemble un bout de la rue. Je me sens minuscule entre les policiers et je me demande si c'est à cause de mes pantoufles ou de leurs mines graves.

— Là-bas. Je ne sais pas si on peut la voir d'ici, même si elle est à la fenêtre. À l'instant, elle n'y était plus.

— Et qu'avez-vous vu ?, demande le policier.

— Une femme. À peu près mon âge. Elle avait très mauvaise mine. Comme si elle était malade. Je l'ai déjà vue hier, mais je n'y ai pas prêté attention. Jusqu'à ce que ma voisine me dise que l'appartement était vide.

— Savez-vous où nous devons sonner ?

— Oui, venez.

Je suis soulagée qu'ils soient certes assez expéditifs, mais au moins serviables. Inconsciemment, je me demande s'ils réagiraient autrement s'ils connaissaient mes antécédents et surtout mes problèmes de sommeil.

Nous arrivons à l'entrée et je désigne la sonnette sans nom.

— C'est cet appartement.

La femme hoche de nouveau la tête et sonne. Une première fois, puis, au bout d'environ une minute, plusieurs fois d'affilée.

L'homme se tourne vers moi. De façon tout à fait inappropriée, je constate qu'il est superbe avec ses cheveux très courts à la militaire, sa silhouette athlétique et son uniforme.

J'en aurais presque raté ce qu'il dit. — Savez-vous à qui appartient l'appartement du rez-de-chaussée ?

— Oui, Madame D'Alessi, pourquoi ?

Il s'adresse à sa collègue. — Il y a une télé allumée là-bas.

Elle hoche encore la tête, comme si c'était son passe-temps favori, et sonne chez D'Alessi.

Un grésillement dans l'interphone. — Oui ?, dit une voix méfiante.

— Bonsoir, Madame D'Alessi ? Ici la commissaire Sauer de la police d'astreinte. Pourriez-vous nous ouvrir la porte ?

Madame D'Alessi, chaleureuse mais tout à fait décidée, renifle. — De quoi s'agit-il donc ?

— Nous avons reçu un appel signalant que quelqu'un pourrait avoir besoin d'aide dans l'un des appartements.

J'essaie de demander en silence au policier si je dois me présenter, et il hoche la tête en réponse.

Alors je m'avance et dis : — Bonjour, Madame D'Alessi, Josephine West à l'appareil. C'est moi qui ai appelé la police parce que j'ai vu quelqu'un à la fenêtre de l'appartement vide.

— Ah, Josephine… bon, très bien. Le buzzer de la porte retentit et les policiers entrent.

La commissaire Sauer se retourne encore vers moi. — Veuillez patienter ici, Madame West. Dans la mesure du possible, nous vous informerons de la suite des constatations.

Surprise, je recule d'un demi-pas. Qu'on ne vienne plus me dire que la police ne fait pas d'efforts.

Transie mais curieuse, je traverse la rue et m'assieds sur les marches devant chez moi. Dans l'appartement au-dessus de celui qui est vide, une lumière s'allume. Sans doute les voisins ont-ils entendu du bruit dans l'escalier et veulent-ils voir ce qui se passe.

Longtemps, il ne se passe rien d'autre, si ce n'est que le froid traverse le tissu de mon pantalon bien trop fin.

L'adrénaline me reprend quand, au loin, un petit fourgon de pompiers remonte la rue. Deux hommes sont à l'intérieur. Ils s'arrêtent derrière la voiture de police, descendent et disparaissent eux aussi dans l'immeuble.

Mes fesses gèlent, mes bras tremblent et je rêve de thé et d'un bain brûlant. Mais dès qu'une lumière s'allume en haut, dans l'appartement vide, toute autre pensée s'évanouit.

Cinq minutes passent, puis dix, avant que la lumière ne s'éteigne de nouveau.

Peu après, les quatre intervenants sortent de l'immeuble, et j'entends des voix basses sans pouvoir distinguer les mots. Je me lève, fais quelques pas hésitants, puis je m'arrête encore. Indécise sur la conduite à tenir, j'attends.

Les pompiers remontent dans leur véhicule. L'un attrape la radio, mais ils ne repartent pas. Les policiers, eux, viennent vers moi. Ils ont l'air aussi impassibles qu'auparavant.

Je fais un pas de plus vers eux. — Alors ?

— Madame West, il n'y avait personne dans l'appartement.

Je fixe la commissaire. — Comment ?

— L'appartement est vide, dit-elle. À son ton, elle semble contrariée, même si elle parvient à garder un visage neutre. — C'est un chantier là-bas.

— Je sais ! Mais la femme était là !

Son collègue prend le relais. — Êtes-vous certaine, sans l'ombre d'un doute, que nous avons ouvert la bonne porte ?

Le mot *ouverte* ne sonne pas aussi anodin qu'il le devrait.

— Bon sang, vous n'avez pas dû l'enfoncer, quand même ?

— Non. Nous avons eu de la chance, elle était simplement tirée. Donc nous avons pu entrer sans dégâts et la refermer. Mais il aurait fallu l'ouvrir de force si ç'avait été autrement. La fermeté dans la voix de l'agente m'oblige à me justifier.

— Je ne me l'explique vraiment pas. Ce n'est pas la première fois que je vois cette femme là-bas. Êtes-vous sûre qu'elle n'a pas pu se cacher ?

— Là-dedans, il n'y a nulle part où se cacher.

Le jeune homme semble avoir pitié de moi, car il intervient encore. — Madame West, serait-il possible que nous vous accompagnions chez vous et que vous nous montriez la fenêtre depuis

là-bas ?

J'acquiesce avec empressement. Tout vaut mieux que la peur, de plus en plus concrète, d'avoir déclenché une intervention inutile de la police.

Pendant que nous gravissons l'escalier jusqu'au troisième, je me rappelle d'un coup que la cuisine ressemble à un champ de bataille, que je n'ai pas passé l'aspirateur dans le couloir depuis deux semaines, et je prie pour ne pas avoir encore étendu ma lingerie sur le radiateur de la chambre pour qu'elle soit bien chaude après la douche.

Quand nous arrivons en haut, je suis à bout de souffle. Les policiers, eux, pas du tout.

J'ouvre la porte, m'abstiens de me justifier pour le désordre, et passe devant dans le petit couloir le long de la baie de fenêtres, qui relie ma cuisine, ma salle de bains ainsi que ma chambre et mon bureau. Il n'y a pas de lingerie sur le radiateur. J'expire, soulagée.

— Là, vous voyez ? Elle se tenait juste là. Je montre la fenêtre d'un vieil immeuble en face, en biais.

Tous deux baissent les yeux. — C'est bien le bon appartement, marmonne le beau gosse.

— Hm, fait la commissaire Sauer.

— Vous avez dit comment, déjà, que la femme était ?

— Blonde, à peu près mon âge.

Ils échangent un regard. Long. Très long.

— Écoutez, je sais bien que je suis blonde moi aussi. Mais c'est une fenêtre, pas un miroir, non ? Elle était là !

— Je peux ?, dit le policier en désignant l'interrupteur à côté de la porte de ma chambre.

— Je vous en prie, dis-je, même si je ne vois pas très bien ce qu'il cherche à montrer.

La lumière s'éteint. Les lampadaires de la rue suffisent toutefois à éclairer l'endroit.

Il se place devant la fenêtre et regarde en face, puis échange un autre regard avec sa collègue. — Voudriez-vous vous tenir exactement ici, Madame West ?

Je prends sa place et ravale ma colère. Je crois deviner ce qu'il va me montrer.

Il désigne par-dessus mon épaule la vitre où se dessine à peine mon reflet. — Est-ce cette femme-là que vous avez vue ?

— Non ! dis-je un peu trop fort. — Je sais faire la différence entre un reflet et une personne réelle. Elle était là ! Et elle ne me ressemblait pas. Elle avait des cernes, elle était livide.

— Prenez-vous des médicaments ?, demande Madame Sauer en arrière-plan.

— Bon sang, non ! Je dois me forcer à respirer. — Je ne sais pas pourquoi vous n'avez rien trouvé là-bas, mais cette femme était là !

Madame Sauer a au moins la décence de m'adresser un sourire las. — Je vous crois quand vous dites que vous en êtes convaincue. Nous devons simplement envisager toutes les possibilités, Madame West.

— Les choses se sont passées exactement comme je le dis !

— Nous ne pouvons toutefois rien faire de plus ici, dit le beau gosse, que je trouve nettement moins sympathique depuis qu'il m'a présenté mon reflet. — Vous avez bien fait d'appeler, malgré tout. Quelqu'un aurait très bien pu être en détresse. Si jamais vous revoyez cette femme à cette fenêtre, essayez d'en prendre une photo.

Je cille, et avant de me souvenir que je ne suis pas du genre insolente, je lâche : — Et c'est conforme au RGPD ?

Il sourit en coin. — Non. Mais s'il s'agit vraiment d'une personne en détresse, le parquet fermera sûrement les yeux.

Je ne dis plus rien et regarde encore la maison d'en face. La fenêtre d'en face se tait.

— Bonne nuit, Madame West.

— Bonne nuit, murmuré-je.

Le bruit de la porte de l'appartement qui se referme m'apprend que je suis seule.

Tandis que je regarde en silence le fourgon des pompiers et la voiture de patrouille s'éloigner au loin, je me répète encore et encore que je sais ce que j'ai vu. Mais apparemment, j'ai cruellement besoin de quelqu'un pour le confirmer aussi.

Chapitre 6

MA nuit se déroule aussi agitée que la soirée. Je devrais dormir, mais comment pourrais-je ? Mes pensées reviennent sans cesse à la fenêtre. Je me suis pourtant interdit de regarder en face. J'ai peur. Peur de revoir la femme. Sachant que la police n'a rien trouvé là-bas, la seule explication logique serait que j'aie une case en moins. Pas une petite, qui ne se remarque presque pas, non, un vrai trou par lequel tout s'échappe.

Quand, vers quatre heures, l'épuisement finit par me basculer dans une demi-transe, je rêve de ma sœur.

Paula, qui engloutit des crêpes avec moi.

Paula, qui monte au manège avec moi, pendant qu'une femme blonde nous observe, impassible, au milieu de la foule.

Paula, assise à côté de moi sur le banc d'école, qui lance en pouffant des boulettes de papier sur Dominik, pendant que l'institutrice blonde nous dévisage avec reproche.

Paula, qui a failli me casser le nez dans le bus en essayant de me piquer mon bonnet à pompon, pendant qu'une conductrice blonde nous surveille d'un œil noir dans le rétroviseur intérieur.

Paula, qui…

La sonnerie du réveil m'arrache aux variations sur le thème de ma sœur jumelle. En gémissant, je tâtonne le réveil à l'ancienne, déniché dans une succession, et je bloque le petit marteau métallique qui cogne les cloches jusqu'à faire tomber les loirs des arbres.

Et à 6 h 00. Je me tire la couette sur la tête en râlant et je m'accorde encore quelques minutes. Je ne suis clairement pas faite pour me lever avec les alouettes. Quand je sens pourtant le sommeil me reprendre, je me hisse du matelas. J'ai promis à la directrice du refuge de prendre le service de nourrissage du matin, parce qu'elle a rendez-vous chez l'expert-comptable.

Les paupières à moitié closes, je me traîne sous la douche, je me lave le reste des cauchemars de la peau, ainsi que ces pensées obscures à propos de l'inconnue. Là, dans la première lumière du jour, l'esprit plus clair, des explications me viennent sur le fait que la police ne l'a pas trouvée dans l'appartement. L'appartement pourrait être à elle, et elle serait venue inspecter le chantier. Ou bien elle est sans-abri et passe ces nuits encore très froides dans des logements vides.

Un peu plus réveillée et bien plus calme, je sors de la douche, je m'essuie et m'enroule dans le grand drap de bain. En allant vers la chambre, mon regard accroche la fenêtre du couloir.

Je m'arrête net.

— Qu'est-ce que…

La vitre — exactement celle à travers laquelle j'ai aperçu l'inconnue cette nuit — présente une fêlure.

Je m'approche. La vitre de 20 cm sur 20 cm tient encore, mais une fissure en diagonale, sans doute provoquée par un impact rond et plus profond au centre, court d'un coin à l'autre. J'ouvre prudemment la fenêtre et je regarde le trottoir en bas. Il y a quelque chose. Quelque chose qui ressemble à un oiseau mort. Impossible de distinguer lequel, dans l'obscurité.

Un peu rassurée, quoique peinée, je referme la fenêtre et j'ajoute un appel à M. Waller, le gardien de l'immeuble, à ma liste des choses à faire du jour.

Au petit déjeuner, café et pain de mie à la confiture. Ça a un goût de carton. L'oiseau ne veut pas me sortir de la tête.

Quand je redescends plus tard, habillée pour le refuge, j'emporte un carton pour y déposer la pauvre bête accidentée.

Dehors, il fait encore nuit, mais une chose ne fait aucun doute. Le trottoir sous ma fenêtre abîmée est vide. Je balaye les alentours du regard, mais pas l'ombre d'un oiseau. Et rien non plus qui y ressemble de près ou de loin.

— Ce n'est pas possible.

Furieuse, je rouvre la porte d'entrée et je grimpe l'escalier quatre à quatre. En chaussures de ville, je traverse l'appartement d'un bout à l'autre. La fenêtre est toujours fêlée. Mais l'oiseau que je croyais avoir vu n'est plus visible d'ici non plus.

Le battement de l'horloge murale m'apprend qu'il me reste exactement deux minutes pour attraper le bus. Jurant entre mes dents, je fais demi-tour. Je ferme derrière moi en hâte et je dévale l'escalier puis la rue. Au loin, je vois déjà le bus de ligne tourner dans notre rue. Ça va être juste.

Mon sac à dos me tape désagréablement dans le dos, mais j'y arrive. J'atteins l'arrêt au même moment que le grand véhicule. Les portes s'ouvrent en soufflant, je monte en soufflant.

Le conducteur, un type d'âge mûr qui, malgré le printemps, porte des lunettes de soleil à l'envers sur son crâne chauve, me lance un

sourire. — À une seconde près, hein ?

Je n'ai pas assez de souffle pour répondre, je lui rends un sourire de travers et je me laisse tomber sur un siège près de la porte arrière.

Une fois mon cœur calmé, la fatigue me tombe dessus, et si je ne faisais pas si attention à ma sécurité, je m'endormirais sûrement pendant la quasi demi-heure de trajet jusqu'au refuge.

Le vent frais qui me cueille en descendant me revigore à peine. Mais il y a encore bien 1 km à pied jusqu'au refuge, ça devrait me réveiller.

Pour éviter de continuer à ruminer Paula, des policières soupçonneuses et des femmes blondes, je sors mon téléphone de la poche et je compose le numéro de Nici.

Ma meilleure amie est infirmière de nuit — la nuit, la journée est plus belle, comme elle aime dire —, mais elle adore ensuite prendre un long petit déjeuner. Je suis donc sûre qu'elle est encore réveillée.

— Hey, hey, qui voilà qui se manifeste, chantonne une voix à l'autre bout du fil.

Je me demande malgré moi ce qu'ils mettent dans le café à l'hôpital pour qu'elle soit encore aussi en forme après une garde de nuit.

— Tout ce que tu as pris, j'en veux aussi, je réplique en essayant de ne pas sonner aussi crevée que je me sens.

— Jus d'orange et café. Passe me voir, je suis à la cafétéria de l'hôpital.

— J'aimerais bien, mais je suis en route pour le refuge. Je pousse un gros soupir. — Même si j'ai hâte de voir Luna, un café sonne bien mieux que le nettoyage des boxes, j'avoue ensuite. — Mais ça peut aussi être dû à l'intervention de police de cette nuit.

— Et voilà que tu m'intéresses de nouveau. Ils t'ont enfin arrêtée pour excès de beauté, ou tu t'es garée de travers par inadvertance ?

— Tu laisses exprès Michael de côté ?

Silence au bout du fil. Un tel silence que je regrette ma pique.

— Ce connard était chez toi, par hasard ?! Il y a de la glace dans sa voix d'ordinaire si joyeuse. Et ça me rappelle, une fois de plus, pourquoi c'est ma meilleure amie.

— Je t'aurais appelée tout de suite, je te le promets. Il a seulement téléphoné.

Elle souffle fort. — Je lui aurais arraché les couilles s'il s'était pointé ne serait-ce qu'à portée de vue ! Comment tu vas ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

Je renifle d'un air qui sonne franchement assuré, je note avec satisfaction. — La routine, sauf que cette fois il a osé parler au lieu de raccrocher direct. *Il faut qu'on parle, accorde-moi cinq minutes* et bla-bla. Mais ça, mon avocate peut s'en charger. La police, je l'ai appelée pour autre chose. Pendant que je longe le petit chemin de gravier vers le refuge, je résume vite fait ce qui s'est passé ces derniers jours. — Ce n'est pas la première fois que je la vois, et pourtant j'ai l'impression qu'ils ne m'ont pas crue, je conclus.

— Pourquoi ils ne te croiraient pas ? Ce n'est pas comme si tu étais une vieille mémé avec des lunettes de cinq cent mille dioptries ! Tu es sûre qu'ils ont vraiment vérifié ?

— Sûre. Mais je pense que la femme s'est planquée en voyant la voiture de police. Officiellement, elle n'avait pas le droit d'être dans l'appartement. Peut-être qu'elle est sans domicile ou un truc du genre.

— Assez flippant, en tout cas. Ce ne serait pas la première squatteuse non plus.

— Je ne l'ai pas trouvée flippante, à vrai dire, je prétends. — Elle m'a plutôt fait de la peine. Et si elle avait besoin d'aide ?

J'entends presque Nici lever les yeux au ciel. — Elle était blessée ? Elle a appelé à l'aide ? Non. C'est toi qui l'as dit. Ne te fais pas des films, Jo. Va savoir ce qu'il y a derrière. Tu as assez de soucis sans t'ajouter une voisine fantomatique qui joue à cache-cache.

— Si tu avais adopté ce « occupe-toi de tes oignons » plus tôt, je serais probablement encore mariée à Michael.

Elle rit. Ça sonne un peu sourd, elle a sans doute encore un demi-sandwich au saumon dans la bouche. — Mmm oui. Heureusement que ce n'était pas le cas. Mais assez parlé de Michael, parlons des hommes intéressants. Des nouvelles de Leon ?

Mes joues chauffent, mais je souris. — Intéressant, il l'est, ça c'est sûr. Devine qui le retrouve cet après-midi au Café de la vieille ville.

— Nooon !

J'éclate de rire. — Ce n'est pas deviner, ça.

— Sérieux ? Tu as enfin cédé. Hourra ! J'ai eu peur que tu finisses au couvent.

— Femmes, vin et chansons. Il n'y en a qu'un des trois qui me correspond. Donc, exit le couvent.

Nouveau rire. — Gare à toi si tu ne me racontes pas chaque détail croustillant ! Ce sont tes amis du groupe qui t'ont poussée à dire enfin oui ? Là, je serais vexée, parce que tu les aurais plus écoutés que moi.

— Ils n'étaient pas si enthousiastes, en fait, j'avoue.

— Comment ça ? Je croyais qu'ils étaient toujours si serviables et tout feu tout flamme.

— Eh bien, ils l'étaient, au début. Mais Frank a dit que j'étais trop imprudente. Que je ne pouvais pas être sûre que Leon n'était pas comme Michael. Rien qu'à le dire, l'oppression me resserre l'estomac à nouveau.

— Frank ? Ah oui, Frank. Mon Dieu, ce type est jaloux. Franchement, on dirait qu'il est raide dingue de toi, non ?

— Il est marié !

— Oui, avec une sorcière, sinon il ne serait pas dans votre groupe.

— Hm… ce n'est pas comme si je ne savais pas, de première main, qu'un mariage n'empêche pas d'aller voir ailleurs. Ma voix sonne amère, et ça ne me plaît pas. Sujet clos ! — Mais même si Frank ressentait un truc dans ce sens, il ne chercherait pas à me dissuader d'un rencard. Ai-je vraiment qualifié la rencontre de rencard ? Mon cœur, en tout cas, fait un petit bond. — Je pense qu'il s'inquiète, c'est tout.

— Mais bien sûr, et Michael ne voulait que raccompagner son assistante, pas vrai ? Josie, tu es une perle rare. Évidemment qu'il est jaloux. Elle rit encore. — Mais c'est très bien. Si Leon se révèle *trop beau pour être vrai*, tu as déjà un remplaçant. Oh mon Dieu, on dirait que je suis une célibataire en manque. Tiens, c'est vrai, je suis célibataire. Elle glousse. — Je devrais baisser d'un ton, le gars à la table d'à côté devient curieux.

Je ne peux m'empêcher de sourire. — Il est assez bien pour mettre fin à ton état de manque ?

Sur ce terrain, Nici est différente de moi. Elle aime flirter et ne dit pas non à une relation légère de temps à autre. Moi, rien qu'à l'idée d'un plan d'un soir, j'ai l'estomac en vrac. La seule idée de laisser un inconnu m'approcher d'aussi près…

— Il est mignon. Mais on dirait qu'il a seize ans et qu'il a séché son cours de maths. Donc, non. Je vais quand même fermer ma grande bouche. Tu me rappelles ce soir ? Je veux tous les détails croustillants !

— Tu les auras, même si le seul truc croustillant sera sans doute la tache de café sur la nappe que je vais faire, tellement je serai nerveuse.

— Attends de voir, Josie-Jo, attends de voir !

Le refuge apparaît en vue, alors je la quitte avant qu'elle ne monte ma tête avec des scénarios que je ne suis pas sûre de pouvoir accepter.

***

Même après m'être changée cinq fois avant de partir pour le Café de la vieille ville, je vérifie mon reflet discrètement dans chaque vitrine. Seigneur, je ne me souviens plus de la dernière fois où j'ai été aussi nerveuse. Le jean taille haute tombe bien. Le manteau et les bottines en simili avec petit talon me donnent l'air bien plus sûre de moi que je ne le suis. Ça fait un mélange solide de décontracté et sexy. Je veux l'impressionner, certes, mais sans lui donner de faux espoirs. Ou si ? Oh bon sang, qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je suis à deux doigts de rappeler Nici, mais sa décontraction et ses vannes risquent de me stresser encore plus. Et puis il ne me reste que sept minutes pour arriver à l'heure. Une conversation avec Nici dure au moins deux fois plus. Et encore, quand elle fait court. Sans compter qu'à cette heure-ci, elle dort sans doute comme une souche.

Avant de déboucher sur la place du marché, je m'arrête devant un magasin de chaussures et je vérifie une dernière fois mon maquillage. Discret, mais chic. Des tons chauds pour la saison froide et un air avenant. Mon reflet me redonne un peu de courage. Leon ne m'a encore jamais vue en tenue de sortie. Toujours en jean troué, queue de cheval et mitaines au cas où Luna tirerait sur la laisse. Yep, s'il ne m'a pas trouvée totalement repoussante jusque-là, j'ai toutes mes chances.

— Tu vas y arriver, Josie-Jo, me dis-je en utilisant le surnom que Nici emploie si souvent pour moi. D'une certaine façon, il sonne plus intrépide que Josie.

Avec en tête l'image d'une exploratrice de jungle façon Lara Croft, j'entre sur la place du marché. Entre un glacier et une boulangerie de quartier se trouve le Café de la vieille ville, aux auvents rouges rentrés, sur lesquels le nom du café s'affiche en lettres dorées et tarabiscotées. Les fenêtres en arc descendent jusqu'au sol et offrent une vue parfaite sur le décor élégant et sur les tables juste devant les vitres.

Leon est déjà là. Il est assis à une table et parle avec une femme. Elle est blonde, grande, porte un jean noir. Il paraît tendu. On dirait qu'il lui fait comprendre qu'il attend encore quelqu'un. Avant qu'il ne me voie, je me dirige résolument vers l'entrée. L'espionnage, ce n'est pas mon truc, et puis, parler avec le sexe opposé n'a rien d'interdit. Dans le vestibule, je lisse ma blouse noire et beige et remets mon sac sur

l'épaule.

Un léger coup me fait trébucher en avant.

— Hé ! Je me retourne, mais la femme, à peu près de ma taille, brune, jean noir moulant, est déjà dehors.

Je balaie ma contrariété et force mes pensées à revenir vers Leon.

Bon, d'accord, Josie-Jo. En route pour une nouvelle vie.

J'entre dans la salle. La table où Leon était assis tout à l'heure est vide. Déconcertée, je tourne la tête et constate qu'il a changé de place, ce qui me déstabilise de nouveau un instant.

Au moment même où je me fige, Leon se lève et m'adresse son sourire renversant. Est-ce qu'il sait quel pouvoir il a ? Toujours est-il qu'il me fait battre le cœur à tout rompre, mais, sans réfléchir, je me remets en mouvement.

À peine l'ai-je rejoint qu'il ouvre les bras, et je n'hésite pas une seconde. Son parfum m'enveloppe, me remplit de chaleur.

À contrecœur, je me détache de lui, en espérant qu'il ne remarque pas à quel point j'apprécie son étreinte, sans savoir pourquoi je veux le lui cacher.

— Tu es superbe ! dit-il en me lâchant. Ses mains restent posées sur mes épaules. Elles sont chaudes et lourdes, mais pas pesantes.

J'avale la question brûlante de savoir pourquoi il a changé de place et qui était la blonde. Je savoure trop son contact, à la fois inquiétant et réconfortant.

Il m'aide à enlever mon manteau, que je trouve d'un côté charmant, mais qui me rappelle Michael de l'autre. Résolue, je repousse toute pensée à mon ex et m'assieds face à Leon.

— Tu attends depuis longtemps ?

— Je viens juste d'arriver.

Je ne sais pas dire s'il dit vrai, et pour l'instant ça m'est égal, tant qu'il garde ce sourire chaud sur les lèvres.

Il fait signe à la serveuse et s'assied en face de moi. — Tu es venue sans encombre ?

Je hoche la tête. — Les bus pour le centre-ville sont très pratiques.

Aussitôt dit, je me demande pourquoi j'ai sorti ça. Ça sonne raide, presque guindé, et je prends soudain conscience que je n'ai encore jamais été seule avec Leon en dehors du refuge.

— Bien. C'est… bien. Mais pourquoi tu ne prends pas la voiture ?

J'essaie de m'en tirer avec un haussement d'épaules. — J'aime bien le bus, affirmé-je. — On n'a pas à s'énerver avec la circulation, on peut soit regarder par la fenêtre et observer les gens, soit lire.

Il éclate de rire d'un coup et se cache le visage dans les mains. — Oh là là, désolé pour ce début de conversation pourri. Ça fait vraiment longtemps que je n'ai pas eu de rendez-vous.

— Ah bon ? Je sonne tellement surprise que j'aurais préféré me coller la main sur la bouche. — Moi… non plus. À vrai dire, mon dernier rencard remonte à bien dix ans, avoué-je.

— Pas des années faciles, hein ?

Je sens mes épaules se crisper.

Leon s'en rend visiblement compte aussi, car il lève les mains en apaisement. — Pardon, je ne voulais pas être indiscret.

Je secoue vite la tête. — Ce n'est pas le cas. Je n'avais juste pas réalisé que ça se voyait autant. Le *encore* reste suspendu entre nous, non dit.

— Probablement que non. Je suis juste bon pour faire des déductions, et tu as souvent insisté sur le fait que tu avais besoin de temps. Il était donc facile de supposer que tu n'avais pas eu une période simple. De nouveau ce sourire. Il prend mes mains. — Je t'en suis d'autant plus reconnaissant de me donner cette chance.

Même si la chaleur me monte aux joues, je ne retire pas mes mains, j'apprécie même la chaleur de sa peau. — Eh bien, que dire, tu as fait preuve d'une vraie patience. Et je ne veux pas continuer à fuir tout le temps, lâché-je malgré moi.

Apparemment à contrecœur, il me lâche quand la serveuse arrive. Il m'invite à commander, et je demande un cappuccino et une part de gâteau au fromage blanc.

Lui, un café et un petit pain garni. — J'ai encore oublié de déjeuner, avoue-t-il quand la serveuse nous a laissés. — Donc tu as fugué devant quelque chose ? Je ne veux pas faire de faux pas, alors désolé si je demande. Tu veux bien m'expliquer ce qui s'est passé ?

J'hésite. Je ne veux pas laisser Michael s'immiscer entre nous. D'un autre côté, je sais que Leon devrait au moins savoir l'essentiel si je veux qu'il puisse y avoir plus entre nous.

— Disons que j'ai eu quatre bonnes années avec mon ex-mari, et deux beaucoup moins glorieuses, éludé-je.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

Tu n'as qu'à secouer la tête si tu ne veux pas, Josie. La bouche de

Michael à mon oreille, son poids sur moi, tandis que mon corps est figé.

— Josie ? La voix de Leon me ramène au présent.

— Ça a commencé assez gentiment, admets-je à voix basse, incapable de le regarder. — Un peu de critiques, quelques reproches. D'une certaine manière, je ne m'en suis même pas vraiment rendu compte. J'expire, mi-rire amer, mi-soupir. — Apparemment, mon inconscient, si. Petit à petit, j'ai cru à ses paroles. Du malaise est née l'insécurité, de l'insécurité sont nées des erreurs, et les erreurs étaient quelque chose que Michael ne tolérait pas. Je hausse de nouveau les épaules, sans savoir quoi faire d'autre. — C'est devenu… laid.

— Il t'a frappée ?

Je hoche imperceptiblement la tête. — Entre autres, soufflé-je à peine, en osant un bref regard vers lui.

Son visage s'assombrit fugitivement. Il a l'air étonnamment dangereux. Je crois que je ne l'ai encore jamais vu fâché. Du moins pas à ce point.

Il serre une main en poing et prend une grande inspiration.

En moi, l'envie de fuir grandit. — Je ne veux vraiment pas en parler.

Il a l'air déçu. — Je comprends. Désolé d'avoir été si curieux, mais j'ai besoin de connaître un système avant de pouvoir travailler avec. Il relève la tête et sourit, pris en flagrant délit. — Ça sonnait psychopathe, non ?

J'ose un minuscule sourire. — On ne m'a encore jamais qualifiée de système. J'en ai entendu de pires. Bien pires. — Je ne sais donc pas trop comment l'interpréter.

— Que je suis un bourreau de travail, que je me débrouille mieux avec les ordinateurs qu'avec les gens et que tu me rends moins nerveux si je peux te considérer un peu sous un angle technique.

— Tu es nerveux ? *Bravo, Josie, toujours aussi éloquente.* Si ce rendez-vous n'entre pas dans le top dix des pires rencards de l'histoire, je fais une semaine de salade. — Enfin, je veux dire, tu n'as aucune raison de l'être. Tu es beau, tu es brillant et… Je m'interromps, secoue la tête. — Mon Dieu, je suis vraiment nulle à ça.

Il affiche un large sourire. — Continue, je m'en sortais plutôt bien.

— Alors je ne suis pas trop nulle pour distribuer des compliments gauchement.

— Pas autant que moi pour poser des questions gênantes. Il devient un peu plus sérieux. — J'ai été un célibataire convaincu pendant des années. Du moins jusqu'à ce que je te rencontre.

— Tu l'es toujours, célibataire, lâché-je. Dès que je réalise comment ça sonne, j'ai envie de disparaître sous terre.

— Aïe, Madame West. Vous ne faites pas dans la dentelle.

— Désolée, ce n'était pas l'idée. J'aimerais être la raison de la fin de cet état. Je fais la grimace. — Enfin, essayer… si tu en as encore envie.

— Je n'attends pas trois mois un rendez-vous pour dire non à une telle proposition ! La vraie question, c'est plutôt si tu accordes encore une chance à la gent masculine après une expérience aussi pourrie ?

— Je suis là, non ? Fichu, ça ne peut pas continuer comme ça ! Je me redresse, me tiens un peu plus droite. — S'il te plaît, oublions les dix dernières minutes et recommençons à zéro. Je n'attends pas sa réponse, de peur de perdre courage. — Alors, bonjour, Leon, j'étais très impatiente de notre rendez-vous et je suis contente de te voir. Ta journée s'est passée comment ?, débite-je d'une traite.

Il semble plus que disposé à tenter ce nouveau départ avec moi, car il incline la tête, amusé. — Salut, Josie, merci de demander. Ma journée a été excellente, parce que depuis mon réveil, je me réjouis à l'idée de te voir.

Son sourire, quand il voit comme je rougis, m'aide un peu à dépasser cette faiblesse.

— Moi aussi je suis contente. Surtout parce qu'enfin on ne parle pas des maladies infectieuses des nouveaux arrivants au refuge et des prénoms de caniches. Je m'installe volontairement plus détendue. — Et toi ? Raconte-moi un peu. Comment as-tu grandi ? Tu as toujours vécu ici, en ville ?

— Seulement depuis deux ans.

Le silence retombe et je souris. — Et alors ?

Il cille. — Et alors quoi ?

— Ben, c'était comment avant ? Qu'est-ce que tu faisais plus jeune, comment es-tu devenu informaticien ?

— Consultant en sécurité informatique, corrige-t-il.

— C'est différent ?, tenté-je.

— Oui et non. J'ai effectivement étudié l'informatique.

— C'était ton rêve depuis toujours ?

— Hm.

Ça ne sonne pas très convaincant et je me demande malgré moi pourquoi il a l'air si passionné d'un côté et, de l'autre, pas

spécialement ravi par mes questions. Ce n'est que lorsque je détourne volontairement mes questions de son passé et que nous reparlons du refuge, de nos autres loisirs et du travail qu'il se détend.

Alors qu'il me raconte avec enthousiasme sa traversée des Alpes à vélo, il s'interrompt net et son visage s'assombrit de nouveau. — Dis donc. Ton ex. Il ne serait pas, par hasard, mince, blond, avec des yeux bleus ?

— Non, Michael est brun. Pourquoi ?

Ma nuque picote, mais je refuse de me retourner, j'en ai assez des regards par-dessus l'épaule. D'autant que je sais que Michael n'est pas blond, donc il ne se trouve pas dans le café.

— D'accord, pardon, je ne voulais pas t'inquiéter. Mais il y a un type en chemise rayée, assis en diagonale par rapport à nous, qui ne cesse de nous regarder.

Ça me fait quand même me retourner. Mon regard erre une seconde, puis je vois de qui Leon parle.

— Frank ! m'échappe-t-il, plus fort que prévu.

Il ne me regarde pas. Il fait comme s'il ne m'avait pas entendue, alors que le café n'est pas assez grand pour que mon appel outré lui échappe. Mais il tripote quelque chose sous la table.

Quand je me lève, il jette précipitamment un billet à côté de son assiette avec une part de gâteau entamée et se dirige vers la sortie.

— Excuse-moi, Leon, dis-je en m'efforçant de masquer mon agacement. — Il faut que je règle un truc rapidement.

Je traverse le café à la hâte, le cœur cognant dans ma poitrine.

— Frank ! crie-je, mais il prend la fuite.

Je me lance à sa poursuite, sauf que lorsque j'arrive à la sortie, il traverse déjà la place du marché à grandes enjambées.

Il ne me reste qu'à le regarder, sidérée, depuis le porte-manteau.

— Ton ex s'est teint les cheveux, ou tu as aussi droit à un harceleur ? lance la voix de Leon, me tirant de ma stupeur.

— J'espère que non, dis-je, tandis qu'une boule me noue l'estomac.

Chapitre 7

— Et alors, c'était comment ?

Nici ne s'embarrasse même pas d'un bonjour quand je l'appelle le soir, ce qui me fait rire.

— Au début, je pensais que ça ne pouvait pas être pire … et c'est devenu pire, dis-je.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Tu t'es tachée ? Tu as recraché ton café sur la table ? Tu l'as arrosé avec ?

— Rien de tout ça.

D'un coup, elle devient sérieuse. —Il t'a bousculée, Josie-Jo ? Si c'est le cas, je lui arrache personnellement les …

— Oh mon Dieu, ne me mets pas des images pareilles en tête. D'ailleurs, Leon a été très charmant. C'est moi qui ai failli tout gâcher.

— Parce que tu t'intéressais à ses coui…

— Mais nooon !

Avant qu'elle ne se lance dans d'autres suppositions, je lui raconte le démarrage cahoteux et l'arrivée de Frank.

— C'est un franchissement clair des limites de la part de Frank. L'exclamation de Nici balaie mes pensées moroses. Comme prévu, elle est aussi outrée que moi. —Tu ne peux pas laisser passer ça.

— Je ne laisserai pas, je te le promets. Mais Frank n'est pas comme Michael. Il a sans doute été juste trop prudent.

— Josie …

— Oui, je sais, je vais lui en parler. Promis. Mais si tu préfères continuer à parler de Frank …

— Oh, tu sais très bien comment m'avoir. Allez, raconte. Qu'est-ce qui s'est passé après que Frank s'est tiré ? Est-ce que Leon s'est laissé refroidir ?

— Non, pas du tout. Ça me surprend encore. —Après, il y avait certes une drôle de tension entre Leon et moi, mais il était plus inquiet pour moi qu'énervé.

— Tant mieux pour lui.

— Hmm. Ce souvenir m'arrache un petit soupir satisfait, et je me laisse tomber en arrière contre le dossier du canapé. —Il m'a demandé

ce qui n'allait pas, mais je n'avais pas envie d'entrer dans les détails, même si j'ai trouvé très beau qu'il soit prêt à m'écouter. À la place, j'ai demandé à Leon de me parler de son travail.

Nici pousse un gémissement.

— Quoi ? je demande en pouffant. —Il aime en parler, et c'est fascinant, de l'écouter.

— Tu l'écouterais même s'il te lisait l'annuaire. Maintenant, passe aux choses intéressantes.

Bonne remarque. Elle n'a pas tout à fait tort. Mais côté détails croustillants, je vais la décevoir.

— On a bien discuté, on a marché et on a parlé. Et non, ce n'était pas aussi plan-plan que ça en a l'air là.

Ce que je ne dis pas à Nici, c'est que Leon m'a raconté presque tout de sa vie actuelle. Où il vit, comment il vit, comme ses voisins sont gentils. Mais dès que je l'ai interrogé sur son passé, il a contourné ma curiosité. Le plus souvent très subtilement, une fois très clairement. Une pointe d'amertume dans le verre de cette journée autrement parfaite. Pourtant, je lui avais confié un peu de mes propres expériences, dans l'espoir qu'en échange il me dirait aussi un peu de sa vie avant son emménagement ici.

Sans résultat. Sa compréhension et sa compassion pour ma situation ont toutefois contrebalancé tout cela.

— C'était agréable de parler avec quelqu'un qui écoute vraiment et qui me comprend, lâché-je d'un ton rêveur.

— Hé ! J'entends le sourire dans la voix de Nici et je sais qu'elle est heureuse pour moi.

— Quelqu'un d'autre que toi, ajouté-je en souriant.

— Donc tu vas le revoir ?

— Oui. Ciné ce week-end. Et j'ai hâte.

— Je te le souhaite tellement, Josie-Jo. Toute malice a disparu de la voix de Nici et ça me réchauffe le cœur.

— Je sais. Je te dois tellement, Nici.

— Pff, n'importe quoi. Comme toujours, elle balaie tout remerciement. —Contente-toi de me nourrir en détails sur ton geek de l'informatique, et on sera quittes.

On discute encore un moment, puis je dois raccrocher et préparer ma présentation pour le lendemain soir. Heureusement, j'ai congé

aujourd'hui et je peux rêvasser tranquillement à Leon.

Mais plus le soir tombe sur mon appartement, plus souvent je jette un coup d'œil vers la fenêtre. Je suis pourtant encore dans le salon, je ne peux même pas voir la maison d'en face d'ici.

La femme blonde, a-t-elle vraiment besoin d'aide ou se paie-t-elle seulement ma tête avec une blague de mauvais goût ? Habite-t-elle peut-être même l'immeuble d'en face et se faufile-t-elle la nuit dans l'appartement vide ? Mais dans quel but ? Par ennui ? Par goût du risque ? Parce qu'elle le peut ?

J'hésite en me levant de ma chaise de bureau, les lattes grincent sous mes pieds quand je vais à la cuisine me chercher un verre d'eau. Mes mains tremblent légèrement quand je porte le verre à mes lèvres. C'en est grotesque !

Résolue, je vais à la fenêtre. Dans un soupir, mes doigts effleurent le tissu des rideaux avant que je ne les écarte. Et en effet, sous le bon angle, la vitre fait miroir sombre, qui renvoie faiblement mon image grâce à la lueur du lampadaire. Je fixe le dehors, à l'affût d'un signe, d'une ombre, d'un regard furtif. Mon cœur s'emballe alors que mes yeux fouillent la rue, déserte et calme.

Quand je reporte mon regard sur la fenêtre, je le vois. Un léger mouvement, déformé par le verre. Ma propre silhouette ou bien celle de l'inconnue ? Mon souffle se coupe, et je sens mes pulsations bourdonner dans mes oreilles. Je me force à regarder de plus près, j'essaie de faire la mise au point, puis je souffle de soulagement. Ce n'est que mon propre reflet qui me fixe.

Je me détourne pourtant précipitamment de la fenêtre, l'esprit en cavale. L'idée que la femme que j'ai vue lors des dernières fois était peut-être en réalité seulement mon propre reflet me travaille. Le doute me ronge, et je me demande si mon esprit ne me jouerait pas vraiment des tours. Mes mains sont froides, et une boule s'est formée dans ma gorge, impossible à avaler.

Avec un drôle de pressentiment, je me prépare pour la nuit, je remonte la couette jusqu'au menton et je ferme les yeux. Mais le sommeil ne vient pas si facilement. Des images vacillent derrière mes paupières. La femme à la fenêtre, mon propre visage qui se reflète dans les vitres, Paula, Frank.

C'est l'image de Leon, sa façon de me regarder, avec ce sourire bien à lui, qui finit par m'apaiser jusqu'à ce que je sombre enfin dans un sommeil agité.

***

Je me réveille avec la sensation honnie et familière de paralysie du sommeil. Mes yeux sont grands ouverts, et je vois les formes de ma chambre autour de moi, mais je ne peux pas bouger. Je sais que la paralysie s'atténuera si je me détends, alors je reste calme, je me concentre sur ma respiration.

Lentement, tout doucement, mes doigts commencent à bouger, puis mes bras. Finalement, je me redresse, mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine.

Les mains tremblantes, j'essuie les derniers restes de sommeil de mes yeux. Je suis soulagée de pouvoir de nouveau bouger, mais la confusion persiste.

Qu'est-ce qui était réel et qu'est-ce qui n'était qu'un mirage ?

Dans le rêve, Michael était de retour, et cette fois elle était là aussi — la femme blonde.

Dans le rêve, j'étais dans notre ancien appartement. Michael se tenait dans l'entrée, sa silhouette se découpait sur la faible lumière du couloir. Il ne disait rien, mais sa présence en disait long. Il a toujours excellé à me contrôler rien que par sa proximité.

Je sens l'ancienne peur remonter en moi, quand la femme au visage pâle et aux yeux vides apparaît.

Elle émerge de l'ombre derrière Michael, le visage sans vie, les yeux vides et froids. Elle est si près de lui qu'on dirait presque qu'elle fait partie de lui, qu'ils ne font qu'un. Ses cheveux blonds lui tombent sur le visage, et bien qu'elle me regarde, je sens que son regard me traverse, comme si je n'existais pas.

Je veux courir, me cacher, mais mes pieds semblent cloués au sol.

Michael est tout près, menaçant, ses mots sont venimeux, railleurs, tandis que la femme se contente de regarder, comme si elle attendait que quelque chose arrive. Son visage reste impassible, mais ses yeux — ils semblent tout savoir, tout voir.

Puis Michael esquisse ce sourire glacé qui m'a toujours noué la gorge.

La femme à ses côtés l'imite, mais son sourire à elle est vide, sans la moindre émotion.

Ensemble, ils font un pas vers moi, et c'est précisément à cet instant que je me réveille.

Maintenant que je suis réveillée, j'ai du mal à croire à quel point ça

m'a paru réel. Une question demeure : pourquoi est-ce que je rêve d'eux ? Pourquoi ensemble ?

Tandis que le rêve est encore vivant devant mon œil intérieur, je me demande qui est cette femme. Et pourquoi était-elle avec Michael ? Qu'est-ce qu'elle me veut ?

La question ne me lâche pas alors que je démarre ma journée. Mais je sais qu'il me faut des réponses. Que ce soit en en parlant ou en affrontant mes propres peurs.

Avec cette résolution en tête, je franchis en début d'après-midi les portes du bâtiment de la chaussée de l'Ouest. Comme toujours, je jette auparavant un coup d'œil à la plaque de verre scellée dans la maçonnerie, pour m'assurer que personne ne me suit.

Le snack de l'autre côté de la rue a sorti les premières tables, je le remarque en passant. Je le comprends bien. Après la grisaille des derniers jours, le soleil se risque aujourd'hui à percer, et même s'il fait encore assez frais, il suffit de voir le bleu du ciel au lieu du gris pour réveiller l'envie de printemps.

Moi, pourtant, j'ai une petite boule au ventre en pensant à la conversation avec Frank que je veux avoir ici et aujourd'hui. Je ne suis pas très douée pour ce genre de choses. Je préfère éviter les confrontations, mais je dois me prouver que je peux me défendre.

Dans la salle familière de notre groupe d'entraide, les chaises sont déjà disposées en cercle. La lumière feutrée des vieux plafonniers encastrés projette des ombres douces sur les murs, et l'odeur du café fraîchement passé se mêle cette fois à un léger parfum d'encaustique. Apparemment, Hannah n'a pas trouvé le temps de faire des gâteaux. Dommage.

En regardant autour de moi, je remarque pourtant que Hannah n'est pas encore là. Pas plus que Frank.

Je laisse mon regard parcourir la pièce. La plupart des autres visages me sont familiers.

Rebecca est là, une femme menue d'une trentaine d'années, avec de longs cheveux sombres qu'elle attache le plus souvent en une queue de cheval bien nette. Ses yeux bruns paraissent souvent fatigués, mais quand elle sourit, ils s'illuminent d'une façon particulière. Elle est restée de nombreuses années dans une relation d'emprise émotionnelle. Son partenaire contrôlait presque chaque aspect de sa vie, de ses amis jusqu'à ses vêtements. Après une longue période d'incertitude et de doutes, elle a fini par trouver le courage de rompre et de venir au groupe. Elle travaille comme employée de bureau et essaie de reprendre sa vie en main.

Sarah aussi, une femme plus solide, la fin de la cinquantaine, subit des violences domestiques de la part de son compagnon. Tout comme Emma, Fiona, Linda et toutes les autres. Parfois, cela me stupéfie encore de voir à quel point nos vécus sont différents et pourtant, au fond, si semblables.

Pour nous toutes, cette pièce est un havre sûr, un endroit où nous pouvons nous ouvrir sans craindre d'être jugées. À cause de Frank, ce sentiment de sécurité a été ébranlé, mais je suis décidée à me le réapproprier. J'espère donc qu'il va encore se montrer aujourd'hui.

Au moins, Hannah se pointe à la dernière minute, une grande boîte de Chocolate-Chip-Cookies dans les bras. Tandis qu'Hannah distribue ses offrandes, Mia entre aussi dans la pièce.

Je me lève d'un mouvement rapide et je vais vers elle.

— Puis-je vous parler un instant ? demandé-je, ma voix sonnant plus posée que je ne me sens.

— Bien sûr, Josie. Qu'y a-t-il ?

— Savez-vous où est Frank ? Il n'est pas là aujourd'hui. J'essaie de masquer mon inquiétude, mais rien n'échappe à Mia.

— Non, je n'ai rien entendu de sa part, répond-elle, le front plissé. — Pourquoi demandez-vous ?

J'hésite un instant, mais la colère d'avoir été épiée par lui me remonte à la gorge. — Quand j'ai vu Leon, il y a eu … un incident au café.

Le sourire de Mia s'éteint. — Un incident ? Qu'entendez-vous par là ?

— Frank était là aussi. Il était assis à l'autre bout de la salle et me surveillait.

Mia fronce les sourcils. — Qu'a-t-il fait exactement ?

— Rien, en vérité. Je mordille ma lèvre inférieure. — Il est resté assis à me fixer. Jusqu'à ce que je le repère.

— Et vous êtes sûre que c'était Frank ? Mia semble inquiète, mais sa voix reste calme.

Je me rappelle à quel point Frank a besoin de ce groupe, et je ne veux pas l'accabler davantage. Malgré tout, j'acquiesce. — Oui, j'en suis sûre. C'était lui.

— Peut-être voulait-il simplement savoir comment vous alliez. Cela n'a pas nécessairement quelque chose de menaçant.

— C'est possible. Mais j'ai été claire : je voulais voir Leon seule.

Mia soupire. — Il n'a peut-être pas mesuré à quel point il était important pour vous, de franchir cette étape seule. Vous devriez le lui dire.

J'acquiesce, consciente de l'importance d'aborder ces sujets. Nous avons toutes nos démons. Frank plus que quiconque.

Sans doute avait-il juste trop honte d'avoir été pris en flagrant délit de traque, et il s'est tiré pour ça.

Mia me dévisage, fouillant mon regard, mais elle n'insiste pas. — Je vous laisse décider de la manière dont vous voulez procéder. Si vous vous faites du souci ou si vous souhaitez discuter de quelque chose, dites-le-moi, d'accord ?

— Merci, Mia, dis-je en regagnant ma place.

La séance commence, et tandis que les autres commencent à parler, j'essaie de mettre de l'ordre dans mes idées. Pourquoi Frank était-il au café ? Et pourquoi n'est-il pas ici maintenant ?

Les voix des autres me parviennent étouffées, et je dois me forcer à écouter. Leurs histoires sont importantes, elles méritent d'être entendues, tout comme la mienne.

Après que Lea et Nora ont partagé leurs expériences avec nous, je me décide à parler, moi aussi, de ce que j'ai vécu. Je sais qu'au moins Hannah est curieuse de savoir comment s'est passé le rendez-vous avec Leon.

Pour ne pas la décevoir, j'en dis quelques mots. — Mais il y a autre chose qui me travaille, repris-je aussitôt, avant qu'elle ou Mia ne puissent réagir.

— Parlez-nous-en, Josie, m'encourage Mia d'une voix douce.

Nerveuse, je balaye le cercle du regard. — Il y a quelques nuits, j'ai vu une femme à la fenêtre, dans l'appartement en face de chez moi. Je l'ai vue à plusieurs reprises. Mais l'appartement est vide. Chaque fois que je me dis qu'elle n'était qu'un produit de mon imagination, elle réapparaît.

Un léger murmure parcourt le groupe.

Mia se penche en avant. — C'est très inquiétant, Josie. Avez-vous prévenu la police ?

J'acquiesce. — Oui, ils ont vérifié, mais n'ont rien trouvé. Aucune trace, rien. Le policier a toutefois dit que cela pourrait être un reflet.

Mia fronce les sourcils. — C'est étrange. Cette femme vous ressemble tant que ça ?

J'hésite. — Elle est blonde et fait à peu près ma taille. Mais ce qui

m'inquiète, c'est qu'elle soit peut-être sans-abri. Je veux dire, il se pourrait qu'elle ait un abri quelque part tout près et qu'elle se réfugie la nuit dans la chaleur d'un appartement vide. Elle a peut-être besoin d'aide.

— C'est une bonne réflexion, Josie. Peut-être a-t-elle vraiment besoin d'aide. Mia m'examine attentivement, avant de demander doucement : — Le fait qu'elle vous ressemble autant est frappant. N'aviez-vous pas une sœur jumelle ?

Je ne vois pas ce que Paula vient faire là et pourquoi Mia oriente la discussion dans ce sens. Malgré tout, mes pensées repartent en arrière. Mon cœur se serre douloureusement. L'évocation de Paula fait remonter une vague de souvenirs et d'émotions en moi.

— Oui, Paula était ma sœur jumelle, murmuré-je enfin. — Mais elle s'est noyée sous mes yeux, nous avions dix ans.

Un silence gêné se répand dans la salle.

Seule Mia m'observe avec attention. — Comment vivez-vous cela, Josie ? Cette expérience a dû vous peser terriblement.

— Nous étions inséparables, dis-je d'une voix brisée. — La perte de Paula a laissé un vide dans ma vie qui refuse de se combler. Je la vois dans mes rêves, j'entends sa voix. Bien sûr, je sais qu'elle n'est pas vraiment là. C'est juste … parfois, ça paraît si réel.

Mia hoche la tête avec compréhension. — Peut-être que votre subconscient vous joue des tours, Josie. Se peut-il que vous voyiez Paula dans cette femme parce qu'elle vous manque tant ?

Je secoue violemment la tête. Ce n'est que maintenant que je me souviens que Mia sait pour Paula. Au tout début, j'ai parlé de ma sœur avec elle en entretien individuel. Comme mon double n'a rien à voir avec Michael – si ce n'est qu'elle est à l'origine de ma culpabilité, qui a permis à Michael de saper facilement l'estime que j'ai de moi – Paula n'a jamais été abordée pendant les séances de groupe. Pourquoi Mia l'amène-t-elle aujourd'hui ?

— Non, Mia. dis-je en soufflant. — Mon subconscient ne me joue pas de tours. Cette femme est réelle. Je l'ai vue, plus d'une fois.

Mia lève la main pour apaiser. — Nous sommes là pour vous aider, Josie. Vous n'êtes pas seule. Peut-être pourrons-nous découvrir ensemble ce que signifient ces apparitions.

J'avale avec peine, les larmes me brûlent derrière les paupières, mais je refuse de les laisser déborder. — Paula n'a pas sa place ici.

— Il est important que vous parliez de ce qui vous préoccupe, Josie. Ici, dans le groupe, vous êtes en sécurité, et nous sommes tous là pour

vous soutenir.

Je connais les explications de Mia, mais aujourd'hui elles sonnent comme des échappatoires. La mention de Paula a remué quelque chose en moi. Je me mets à trembler, tandis que la culpabilité que je pensais avoir surmontée reprend le dessus.

— Je ne peux pas … j'ai besoin d'air, balbutié-je en me levant brusquement. — Excusez-moi, il faut que je sorte.

Sans tenir compte des réactions, je me précipite hors de la pièce.

Je dévale les escaliers. À travers la porte-fenêtre. Sur le trottoir. L'important, c'est de sortir.

J'inspire profondément l'air froid du printemps. Il me rappelle l'eau glacée du lac, et seul un effort mental ciblé m'empêche de céder à la panique.

Putain ! Putain de merde.

Le juron a un goût étonnamment âpre. D'ordinaire, même dans mes pensées, je m'exprime avec un minimum d'élégance, mais aujourd'hui, je n'en ai pas envie. Mes mains tremblent encore et j'aimerais — pas pour la première fois ce mois-ci — que ma vie soit un peu plus monotone. Que Paula soit encore là.

Mais elle ne l'est pas, siffle la raison.

Ces mots me blessent plus que l'air froid, mais ils enrayent l'emprise du lac. Malgré tout, une seule idée m'obsède : fuir vers un endroit sûr.

Rentrer, canapé, couverture sur la tête. C'est tout ce qui compte encore aujourd'hui. J'appellerai même le refuge et j'annulerai ma promenade avec Luna.

Les genoux flageolants, je titube en direction de la voiture. Heureusement, j'ai laissé tomber le bus aujourd'hui, presque comme si j'avais deviné que j'aurais besoin d'une échappatoire. D'un geste maladroit, je fouille mon sac à main à la recherche des clés et me laisse tomber sur le siège conducteur. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ose respirer profondément.

Quand je lève brièvement les yeux pour vérifier dans le rétroviseur que la voie est libre, un bruit mat sur le toit de la voiture me fait sursauter.

Une tête glisse dans mon champ de vision, côté passager. Frank !

Je peine à dissimuler le tremblement de mes doigts tandis que j'abaisse la vitre latérale d'un centimètre.

— Pardon, je ne voulais pas vous faire peur. Sa voix est basse. Défensive. Comme toujours. Je n'en suis pas moins mal à l'aise.

Autour de moi, j'aperçois quelques passants ; c'est la seule raison pour laquelle je coupe de nouveau le moteur. Frank est mince, mais grand. De le voir me dominer ainsi ne me plaît pas, alors je sors et je le regarde par-dessus le toit de la voiture.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demandé-je, sans cacher que j'ai encore en travers de la gorge ce qui s'est passé au café.

— Je sais que vous m'en voulez. Et je le comprends, mais … peut-on parler un instant ? À l'intérieur ?

— Vous voulez que je remonte là-haut seule avec vous ?

Me prend-il pour une idiote, ou est-il encore plus cinglé que je ne le pensais ?

— Je ne voulais pas vous importuner. Je ne vous ferai certainement rien. Je suis l'un des vôtres. Peut-être que Mia est encore là.

J'hésite. De nouveau, il y a cette expression dans son regard. De la culpabilité, de la peur, mais aussi un souffle d'autre chose que je n'arrive pas à cerner.

Je désigne le boulanger d'en face, qui a installé quelques places assises dans son espace de vente. Un couple de retraités et une vendeuse y sont à l'ouvrage.

— Vous avez quinze minutes.

Hésitant, il jette un regard vers les grandes fenêtres. — On ne peut pas simplement aller dans notre salle de réunion ? Si ma femme …

— Vous voulez me parler maintenant ou pas ?

Il laisse tomber les épaules et acquiesce avec résignation. Puis il traverse la rue en hâte, comme un homme traqué, et ma pitié pour lui remonte une fois encore à la surface.

Un peu plus calme, je le suis. Mais je fais en sorte que nous prenions une table à portée de vue du petit couple de retraités.

Je commande un café au lait. Lui, rien.

— Qu'est-ce que vous voulez me dire ?

— Que je suis désolé. Je n'étais pas tout à fait moi-même quand je t´ai déconseillé de voir Leon. Il me regarde comme si je devais percevoir un sens plus profond derrière ses mots.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que j'ai eu tort d'agir ainsi.

— Vous nous avez suivis !

— J'ai bu un café par hasard dans le même restaurant, je …

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur de ce qui peut arriver si vous vous laissez embarquer avec lui.

— Ça ne vous regarde absolument pas !

Il baisse les yeux. J'entends ses jointures craquer tant il pétrit ses mains sur ses cuisses. — Je sais. Il relève la tête, voit mes sourcils froncés d'agacement et ajoute : — C'est dangereux pour vous de sortir avec lui, Josie.

— Vous ne le connaissez même pas !

— Et si, je le connaissais ?

Un reniflement m'échappe. — C'est ridicule. Vous le connaissez ? Regardez-moi, Frank. Vous le connaissez ?

— Non !, s'écrie-t-il, ce qui fait lever la tête, outrée, à la retraitée voisine. — Pas personnellement, d'accord. Mais je sais qu'il est dangereux pour vous.

— C'est insensé ! Je m'apprête à me lever, mais il lève la main dans un geste d'apaisement. Sa manche remonte d'un cran, l'espace d'un court instant, et révèle une rangée d'hématomes sur son avant-bras. On dirait que quelqu'un l'a frappé avec un petit objet lourd et que seuls ses avant-bras ont encore servi d'ultime bouclier.

Je me rassois. — Mon Dieu, Frank. Vous devez enfin vous occuper de vos propres problèmes.

Il esquisse un sourire douloureux, et, pour la première fois, je me dis qu'il pourrait être un bel homme s'il était heureux. — Ce n'est pas si simple.

— Ce n'est jamais simple. Elle vous frappe souvent ?

Il souffle du nez et se renfonce dans sa chaise.

— Quoi ? C'est une question culottée ? Elle n'est même pas la moitié aussi culottée que votre visite au …

— D'accord, ça va ! Il lève de nouveau les mains, mais cette fois de manière à ce que l'on ne voie plus rien de ses blessures.

Je prends une grande inspiration. — Il existe des voies pour sortir d'une telle situation, Frank. Vous avez bien réussi à venir jusqu'à nous. Mia nous a donné ce flyer avec …

— Ma femme, elle est … très spéciale.

— Michael l'était aussi. Et je vous jure que le chemin jusqu'à la porte, pour le quitter, a été le chemin le plus difficile que j'aie jamais parcouru. Mais ça en valait la peine.

Il sourit doucement, avec douleur. — J'aimerais avoir votre courage.

— Moi aussi, j'ai commencé petit. Moi aussi, je ne voulais pas au début partager mon histoire avec les autres. Commencez à parler, Frank. C'est un premier pas. Et surtout : ne vous mêlez pas de la guérison des autres.

Un éclat dur remplace la douleur. — Ce Leon n'est pas une guérison !

Cette fois, je me lève pour de bon. — Salut, Frank.

— Josie !

Je paie le café, qui n'a même pas été servi, et je m'en vais.

Au moment où je veux sortir de ma place, je crois apercevoir, au coin de la rue, Frank qui me regarde s'éloigner en silence.

Je me tourne sur mon siège. C'est bien Frank, mais à présent en compagnie d'une grande brune. Ça doit être Diana. Du moins je le suppose à la manière dont il semble rapetisser à vue d'œil pendant qu'elle lui parle.

Comme un chien battu, il finit par monter dans un break arrêté en plein milieu de la chaussée, les warnings allumés. Elle fait le tour du véhicule, monte elle aussi et claque la portière.

Bien fait pour lui, pensé-je, et j'en ai aussitôt honte. Personne ne mérite d'avoir peur de son propre partenaire.

Quand je veux remettre la main sur le volant, mes doigts accrochent la manette du clignotant. L'essuie-glace se met en marche, et un crissement infect me hérisse la nuque. Au dernier moment, je vois l'enveloppe jaune qui glisse sur le pare-brise, puis tombe du côté conducteur sur le sol.

— C'est quoi ce …

Je passe au point mort, je remets le frein à main et descends. Une enveloppe format DIN A5 gît à côté du pneu avant sur le sol et me fixe innocemment. Je la ramasse, je me répète que ce sera un PV, tout en sachant que ça n'en est pas un.

Incapable, de faire un seul pas tant que je ne sais pas de quoi il s'agit, j'ouvre l'enveloppe. Sa taille et son toucher me révèlent, avant même que je le voie, que je tiens une photo entre les mains.

Une photo de Leon et moi. Lors d'une promenade en ville. Nous sourions tous les deux. Le cliché a presque l'air professionnel. La qualité est excellente. La lumière carrément romantique. Sauf que, ce jour-là, nous étions seuls dans la forêt. C'est ce que je croyais, en tout cas.

***

Quand je tourne dans ma rue, mon choc s'est mué en colère. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans ce monde ? Qu'est-ce qui cloche dans mon monde ? Est-ce qu'il est écrit sur mon front : «Me voici, qui veut se foutre de moi ?»

Le frein à main grince quand je le serre bien plus rudement que d'habitude. Le bruit résonne dans tout le parking souterrain. Alors même que je sors, je saisis le téléphone dans mon sac. Après l'appel de Michael hier, je doute peu de l'auteur de ce cadeau de très mauvais goût.

Ah oui, parking souterrain, pas de réseau, me dis-je en voyant le message « Appels d'urgence uniquement » s'afficher sur mon écran.

Dès qu'une barre de réseau apparaît, je compose son numéro. La peur me tord les entrailles. Mais je la secoue. Mes phobies attendront. *Fais-toi respecter,* me répété-je, me souvenant du mantra de Mia,

tout en gravissant l'escalier vers l'appartement.

On décroche seulement lorsque je me tiens dans mon petit vestibule, comme si Michael avait su à partir de quand le voisinage indiscret ne pouvait plus écouter.

— Josie ?

— Vous pensez vraiment pouvoir m'intimider avec un procédé aussi minable ? Ma voix est bien trop basse pour donner à mes mots la force voulue. Pourtant, je suis fière de les avoir prononcés sans hésiter.

— Intimider ? Je peux vous rappeler plus tard, je …

— Non, vous ne pouvez pas ! C'est l'un des rares moments où j'ose le couper. Aussitôt, la nausée explose dans mon ventre, mais malgré tout je ne peux pas m'arrêter. — Ne m'appelez plus, ne vous approchez pas de moi et arrêtez de me harceler ! Si ça se reproduit, j'en parle à mon avocate, et vous perdrez votre travail !

— Quoi ?! Reprenez votre souffle, madame ! Je n'ai …

Un instant, je suis à court de mots, à court de munitions. — Arrêtez simplement, Michael, dis-je d'une voix terne.

— Arrêter quoi ?!, hurle-t-il soudain. Je sursaute. — Vous êtes partie avec tout ! La moitié de mon fric, ma bonne réputation, mon canapé ! Et vous faites tout un cirque à cause de mon coup de fil ? Je vous veux de nouveau. C'est un putain de crime ?!

— Non, mais ce que vous avez fait dans notre mariage en est un. Le fait que vous ne lâchiez pas l'affaire, que vous ne reconnaissiez pas que c'est fini, et que vous me suiviez, en est un aussi. Même si vous refusez manifestement de le comprendre.

— Je vous suivrai autant que je veux si ça aide ! Vous avez toujours été longue à la détente, mais tôt ou tard, vous comprendrez bien tout ce que vous avez laissé tomber !

Je secoue la tête, un mélange de colère, de mélancolie et d'une pointe de crainte au ventre. — C'est vous qui ne comprenez pas ce que vous avez abandonné, ce que vous avez détruit. Votre comportement ne fait que me confirmer que j'ai bien fait. Vous aurez des nouvelles de mon avocate.

Sans lui laisser l'occasion d'une nouvelle tentative d'intimidation, je raccroche.

Je t'aurais bien dit qu'il n'était pas le bon, résonne dans ma tête.

— Je sais, Paula, soupiré-je. — Je sais.

Chapitre 8

LA photo ne me laisse aucun répit, l'appel à Michael encore moins. Ce culoté de … connard !

J'attrape de plus en plus le réflexe de jurer, mais ça fait aussi un bien fou, je m'en rends compte. Par moments, ça aide même contre la peur, qui vient par vagues, cède la place à la colère, pour mieux laisser revenir la peur. Après fières vingt minutes à faire les cent pas dans le couloir, je fonce dans la salle de bain et je sors les fringues du refuge. Récurer les boxes, empiler les caisses de croquettes ou enfin démonter les grands arbres à chat de l'enclos extérieur pour les remplacer par les nouveaux. Je veux faire n'importe quoi de tout ça pour éviter que mon chaos intérieur ne bascule à nouveau en panique. C'est pour ça que je prends la voiture. C'est bien plus simple, d'y respirer dans un sac que dans un bus bondé de passants.

N'y pense pas, Josie !

Je suis un peu nerveuse à l'idée de conduire. Mais en me concentrant sur la circulation en ville, ça m'aide à me détourner de Michael et de son arrogance.

Ce n'est que sur les rues tranquilles autour du refuge que la colère remonte en moi. Dans ma tête, une prédicatrice écumante harangue sur les droits des femmes tandis que, dépassant la limitation de vitesse de 5 kilomètres, je fonce vers le refuge. Elle harangue encore tandis que je claque la portière, me rue vers l'entrée et file vers la salle de ménage. Mais elle se tait quand je passe devant le bureau et que j'aperçois Leon. Il semble ne pas me remarquer.

Au lieu de fixer l'écran comme d'habitude, il regarde une plaque de plexiglas posée devant lui sur la table. Un bruit de raclage en émane. Il tient un trousseau de clés. Ses jointures sont blanches, tant il le serre, tandis qu'il griffe la plaque en couinant.

— Leon ?

Il lâche les clés comme si elles l'avaient brûlé, et lève vers moi un regard pris en faute. Quand il me reconnaît, il sourit. — Oh, salut, Josie.

Je m'approche et tente de jeter un œil à la plaque sans en avoir l'air. Comme par hasard, il y pose la main, mais je vois tout de même qu'elle n'est couverte que d'entailles profondes, comme s'il avait essayé d'y creuser un trou.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?, demande-t-il.

Je suis tellement happée par la situation étrange que je ne trouve pas mes mots pendant un instant.

— Décrasser les boxes et m'imaginer déverser la crasse sur des types têtus et arrogants, voilà ce que je vais faire, dis-je alors, la première chose qui me passe par la tête. Puis je me fige. Visiblement, la procureure dans ma tête n'en avait pas fini avec sa plaidoirie. — Je … euh, je ne parle pas de toi.

— Ça sonne quand même comme si les êtres vivants gavés à la testostérone avaient meilleur temps de rester sur une voie de garage, rétorque-t-il en souriant.

— J'aimerais autant ne pas retrouver une autre photo de nous sous mon essuie-glace, lâché-je. Il faut que j'en parle. À quelqu'un. À lui. À … pfff, je n'en sais rien.

Il fronce les sourcils. — Je suis plutôt bon pour faire des liens, mais là, ton cerveau a sauté une étape.

J'aurais préféré m'arracher la langue.

Bravo, Josie, pour une fois que ça se passe bien, tu lui sers les symptômes de ta vie pourrie sur un plateau d'argent.

Son regard perçant m'oblige pourtant à préciser ma déclaration. Je n'arrive pas à le regarder dans les yeux en parlant.

— Quelqu'un nous a pris en photo. En nous promenant après notre rencard.

— Quelqu'un t'a coincé une photo de nous deux sous l'essuie-glace ? Dans quel but ?

— Je n'en sais rien, soufflé-je.

— Montre-la-moi.

Il sonne si résolu, si sombre, que ça étouffe toute tentative de protestation dans l'œuf. La colère a cédé la place à la lucidité et j'aimerais que ce soit autrement, car je sais que sous la lucidité sommeille toujours la peur.

Ensemble, nous retournons au parking, où je pêche l'enveloppe dans le vide-poche côté passager et la tends à Leon avec hésitation, qui me la prend des mains avec détermination.

J'entends le froissement de l'enveloppe, mais mon regard balaie les environs immédiats, au cas où un autre paparazzi autoproclamé traînerait dans le coin. Et aussi pour ne pas voir Leon commencer à douter de toute cette histoire avec moi.

— C'est l'écriture de ton ex ?, gronde-t-il.

— Je ne sais pas, chuchoté-je.

— Josie, je veux une réponse sensée, parce qu'une des deux personnes sur cette photo, c'est moi. Alors, c'est quoi, ce genre de cinglé ?

— La juge a prononcé une ordonnance d'éloignement, lâché-je d'un coup.

Mon sang-froid vacille. D'un coup, elle est là, la peur. Pas celle de Michael, mais celle de perdre Leon avant même de l'avoir conquis, juste parce que mon passé a envie de danser la lambada.

Je ne remarque que ma lèvre inférieure tremble que lorsque deux bras solides m'enserrent et qu'une odeur âpre m'enveloppe.

— Ça va aller, murmure Leon.

— Je suis désolée.

— De quoi ? Ce n'est pas de ta faute si tu as un faible pour les hommes dangereux.

Le peu de sommeil de ces derniers jours fait son œuvre sur mes nerfs déjà à vif et j'enlace sa taille en glissant les bras autour, puis je niche mon visage contre son épaule. Les larmes ne viennent pas. Tout ça me paraît trop irréel. Trop lointain et trop dérisoire face à l'étreinte sûre.

— Josie ?

— Hm ?

— C'est quoi l'adresse de ce salopard ?

Bon, ça casse l'instant câlin.

À contrecœur, je me détache de Leon et je lève les yeux sur un visage fermé. — C'est … C' est…

Il m'attrape doucement mais fermement par les épaules. — Tu veux vraiment le laisser s'en tirer comme ça ? Je n'ai pas l'intention de le mettre en pièces, mais il doit comprendre qu'il n'a pas intérêt à commencer avec ce genre de petits jeux !

— Je le lui ai déjà dit. Je l'ai appelé.

— Et qu'est-ce qu'il en a dit ?

— Honnêtement, j'étais tellement excitée et remontée que je ne pourrais pas te citer ses mots exacts, mais il a fait l'innocent et m'a dit que je devais redevenir raisonnable et revenir vers lui.

La ligne de sa mâchoire se tend nettement. — Pour pouvoir continuer à te tabasser ?

— J'ai raccroché, rétorqué-je un peu sèchement. Leon croit-il vraiment que je retournerais chez Michael ? Jamais !

— On peut éviter ça ? Je comprends que tu sois en colère, mais c'est d'abord mon problème et je vais bien sûr en parler à mon avocate.

— Hé, regarde-moi, Josie.

À contrecœur, je relève les yeux. Comment fait-il pour être manifestement agacé et pourtant sonner aussi doux ?

— Je ne suis pas en colère contre toi, Sunshine. C'est juste que tu n'es pas seule dans l'histoire. Je suis aussi sur la photo. Ce salaud est donc venu me chercher, moi aussi.

— Je m'en occupe, dis-je. Peut-être un peu plus sèchement que nécessaire, mais malgré tout l'enthousiasme que j'ai pour Leon, je suis un spécimen adulte de mon espèce et je peux résoudre mes problèmes toute seule, désormais … enfin, j'espère.

Une fraction de seconde, quelque chose éclaire son regard, que je n'arrive pas à identifier, mais qui me paraît terriblement familier. Puis son sourire revient, un peu de travers malgré tout.

— Bien sûr que tu vas le faire. Mais accorde-moi quand même le droit de m'inquiéter pour toi. Tu comptes pour moi, Josie. Et l'idée que ce fumier ait dû être près de toi quand il a pris la photo ne me plaît pas. Qui sait dans quelles autres circonstances il s'est approché de toi.

— Arrête ! S'il te plaît.

Alors, lui aussi enlève ses mains de mes épaules et recule d'un pas. Le contact me manque aussitôt, et j'enroule mes bras autour de ma poitrine.

— Désolé, je ne voulais pas te brusquer ni franchir la limite, dit-il doucement.

— Tu ne l'as pas fait, assuré-je, fière de sonner plus posée que je ne me sens. — Je suis désolée de t'avoir mêlé à ça, d'une façon ou d'une autre.

— D'une façon ou d'une autre ?

Il arque un sourcil et mes doigts me démangent à l'idée de le lisser jusqu'à ce qu'il redescende.

— Que je t'aie mêlé à ça, rectifié-je.

— Tu ne l'as pas fait, contredit-il. — Si quelqu'un s'est embarqué tout seul à bord, c'est moi, en craquant pour toi.

Je rougis. Je le sens et je ne peux rien y faire, alors je me réfugie

dans un sourire de travers. Mais avant que je puisse répondre, la porte du refuge s'ouvre derrière nous.

— L'un de vous a vu la laisse de … oh, je dérange ?

Je me retourne d'un bond. Ella, la directrice du refuge, est sur les marches et nous regarde, un peu gênée mais amusée aussi.

Leon, lui, n'a jamais l'air gêné. Très lentement, il fait un pas de plus en arrière, sans me lâcher des yeux, avant de dire : — Non, tu ne déranges pas. On parlait juste des droits d'utilisation d'images.

Ella, excellente directrice de refuge certes, mais peu friande d'informatique et de questions de droits, grimace.

— Ah, oui. Mais je devrais quand même savoir où est la laisse de Rocky.

— Elle est accrochée chez Minna, je crois. Elle a encore rongé la sienne hier, je lui crie. Contente, de pouvoir mettre un peu de distance entre Leon et moi. Pour l'instant, je suis assez chamboulée comme ça, même sans qu'il cherche à m'aider.

Une fois Ella rentrée, je passe une main dans mes cheveux désormais en bataille. — Je crois que je ferais mieux de rentrer, d'appeler Mme Schickinger et de tenter à nouveau de dormir.

— Ton avocate ?, demande Leon, me faisant prendre conscience que mes explications ne sont pas très cohérentes.

J'acquiesce, épuisée.

— Et comment veux-tu dormir après des trucs pareils ? Que dirais-tu si je t'accompagnais … Quand je m'apprête à protester, il lève les mains pour demander l'attention. — Attends, je ne vais pas jouer les héros, mais j'ai chez moi quelques caméras de sécurité sans fil qui traînent. Si tu veux, je t'en installe une dans la voiture, comme ça tu pourras fournir à ton avocate des preuves correctes. Et peut-être que tu poses aussi une caméra dans ton appartement ou au moins à la porte d'entrée.

— Ce n'est pas un peu radical ?

— Que tu veuilles savoir qui te terrorise ? Qu'y a-t-il de radical là-dedans ?

Je hausse les épaules. — La sécurité, ce n'est pas mon truc. Est-ce que j'ai seulement le droit ?

— Chez toi, tu fais ce que tu veux. Pour la voiture, ça pourrait être un peu délicat de régler l'angle pour ne filmer que ce qui se passe autour de ta voiture, mais je pense que la fin justifie les moyens, ici.

— Et la caméra va enregistrer tout ce que je fais dans mon appart ?

L'idée me fout un peu la trouille, pour être honnête.

— Ça dépend de ce que tu veux. Tu peux tout enregistrer ou seulement s'il y a du mouvement, ou seulement à certaines heures, ou seulement quand tu l'actives. Par exemple, je pourrais configurer le système pour que tu puisses, à tout moment, voir depuis ton téléphone ce qui se passe chez toi ou autour de ta voiture, et si quelque chose bouge, tu sélectionnes sur ton téléphone que tu veux conserver l'enregistrement, et ça sauvegarde. Ça te paraît mieux, comme ça ?

Ce sourire désarmant. Mince. En plus, ce genre de tech ne m'inspire rien. Mais les harceleurs et les photos de menace non plus.

— Ce serait très compliqué ?

Il rayonne carrément. — Non. Tu sais que j'aime rendre service et on n'a pas besoin de Fort Knox, juste deux ou trois points névralgiques et une appli en plus sur ton téléphone ou ton ordi.

— Et ça va me coûter combien ?

Il hausse les épaules d'un air suspectement innocent. — Juste un autre rencard.

Chapitre 9

— NICI, tu dois me sauver !, soufflé-je nerveusement au téléphone.

— Quoi, pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?, s'exclame Nici, affolée, qui est sans doute déjà en train de composer les secours dans sa tête.

— J'ai invité Leon chez moi. À la maison, dans l'appart. Il ne va pas tarder.

— Eeeet alors ?

— J'ai la trouille.

— Tu n'as pas vraiment l'air paniquée, dit-elle en me taquinant, et elle a même raison.

Mon cœur bat comme des ailes de colibri. Malgré toute la colère et toute la peur, la vitesse à laquelle Leon et moi nous rapprochons m'enivre. Et depuis qu'il m'a serrée si fort dans ses bras, je ne sais plus où me mettre.

Bon sang, il va arriver d'une minute à l'autre ! Dans mon royaume. J'ai rangé à toute vitesse, ce qui n'est pas difficile, car je suis quelqu'un d'assez organisée. Du moins tant que je ne rentre pas du refuge, transie d'amour et en manque de sommeil, pour accueillir chez moi mon béguin à tombeau ouvert.

— Et s'il me trouve ringarde ? La moitié de mon mobilier vient d'un antiquaire.

— C'est quoi, cette angoisse ? Tu crois vraiment qu'un mec qui a une belle femme sous les yeux se soucie de ses meubles ?

— J'ai une tête de panda ! Et je n'ai pas eu le temps de me doucher et …

— Jo ! Respire.

— Je respire, oui. C'est assez important pour survivre, je te signale, rétorqué-je.

— Alors respire plus lentement. Et d'ailleurs, pourquoi ce revirement ? Tu ne voulais pas aller si vite, non ?

— Longue histoire. Il m'aide pour un truc. Raconter la photo à Nici, c'est important, mais là, je n'ai pas le temps, parce que …

On sonne.

— Nici ! C'est un mélange de chuchotement et de hurlement. — Oh

mon Dieu, il est là ! Je ne peux pas ouvrir cette porte, c'est impossible.

— Mais si, tu peux.

— Et si on … enfin …

— On couchait ensemble ?

— Oui, soufflé-je presque sans voix.

— Tu en as envie ?

— Oui, plutôt.

— Où est le problème, alors ?

— Je n'en sais rien, croassé-je.

— Tout va bien, donc. La centrale d'urgences Nici reste bien sagement à côté du téléphone, au cas où ça tournerait mal. Attrape-le, tigresse. À plus tard.

Elle raccroche. Elle raccroche, tout simplement !

Ça sonne de nouveau.

Mince !

Je bondis, me prends le pied dans le bord du tapis et cours à la porte d'entrée. La porte de l'immeuble est ouverte en journée, je peux donc voir le beau visage de Leon, affreusement déformé par l'œilleton. Il a un carton entier de prétendu matériel photo avec lui.

Je prends une grande inspiration, puis j'ouvre.

— Salut, lancé-je, un peu à bout de souffle. — Désolée, j'étais encore dans la chambre. Mes joues brûlent. *Pauvre truffe, c'était quoi, cette sortie ?* — Enfin, pas pour dormir, je réfléchissais à où mettre les caméras et tout le bazar … Entre, s'il te plaît, et dis quelque chose pour que j'arrête de parler.

Leon s'arrête, puis il sourit. Pas d'un air condescendant, plutôt du genre « c'est un peu bizarre, mais mignon ». J'espère peut-être seulement que c'est bien ce que dit son expression.

— En fait, j'allais te raconter une blague sur le voyage dans le temps. Mais elle ne t'a pas plu, dit-il alors.

Je le fixe, interdite, quelques secondes, puis la blague s'infiltre dans mon cerveau saturé et j'éclate de rire si fort que je crains de finir en larmes après coup.

— C'est … Tu … Entre d'abord, haleté-je en me décalant.

Après qu'il m'a dépassée, il s'arrête et jette un regard circulaire, en quête d'indices.

— Eh bien, j'ai bien peur de ne pas pouvoir t'être d'une grande aide pour ton plan de surveillance, lui dis-je.

— Je propose qu'on en installe une dans l'entrée, au cas où ce taré tenterait un truc vraiment idiot, réplique Leon. Et une dans le parking souterrain, pour surveiller ta voiture.

J'acquiesce, car de toute façon je dois me fier à son expertise sur ce coup-là. — Pourquoi tu as autant de matos chez toi, au juste à la maison ?, demandé-je, impressionnée, lorsqu'il pose le carton et que je peux enfin jeter un œil aux nombreuses petites boîtes et aux câbles enroulés au cordeau.

— C'est quasiment mon petit boulot à côté. Celles du refuge, c'est moi aussi. Et pour des potes, j'ai déjà monté deux ou trois installations. C'est vraiment pratique.

Mon regard sceptique doit en dire long, car il rit doucement. — Tu verras bien. Il y a un autre endroit qui te vient à l'esprit ?

Je suis sur le point de faire non de la tête quand me revient à l'esprit la moue dubitative des flics. — Il y aurait éventuellement un truc, oui.

— Oui ?

— C'est un peu bizarre …

Quand il arque un sourcil, je sens le sang me monter aux joues. — Oh mon Dieu, pas bizarre à ce point. En fait, c'est… j'ai vu ces dernières nuits, à plusieurs reprises, une femme dans un appart désert. La police ne me croit pas et… J'expire, bascule la tête en arrière et ferme un instant les yeux. — C'est sans doute complètement dingue, et illégal en plus. Mais ça m'aiderait vraiment de pouvoir prouver qu'elle existe.

— Tu veux prouver que tu as vu une femme dans un appart voisin ?

— Une femme potentiellement en détresse et en état psychique extrême. Mon cerveau me félicite encore pour cette formulation.

— Ah.

— Ça sonne dingue, mais c'est vraiment important pour moi.

S'il te plaît, ne fais pas demi-tour et ne pars pas si c'est pour me dire que je suis trop perchée pour toi, imploré-je en silence.

Il ne le fait pas, mais il a tout de même l'air un peu sceptique.

— D'accord, on peut toujours aller jeter un œil. Mais tu te doutes bien que je ne peux pas braquer une caméra sur des appartements d'autrui comme ça.

— Pas besoin !, dis-je vite. — Je pense que si on en met une dans

mon couloir ou ma chambre et qu'on l'aligne le long des fenêtres, la femme pourrait apparaître en bord de cadre. Je ne veux vraiment violer la vie privée de personne, mais il faut que je sache si …

Comment le dire sans que Leon me prenne pour une sonnée finie ?

— Si ?

— Si elle est réelle, avoué-je, en faisant mes adieux mentaux à ma relation rêvée.

— Tu dors vraiment très mal, hein ?

J'acquiesce avec un sourire de travers. — Paralysie du sommeil. Ça te parle ?

— Je ne l'ai jamais eue, mais je vois ce que c'est. Ça doit être carrément pénible.

Je déteste qu'on me plaigne, mais la compassion dans son regard vaut bien neuf heures de sommeil.

— Je commence par le parking souterrain et l'entrée, et on s'occupe ensuite de ta voisine, d'accord ?

Je n'arrive pas à croire qu'il ait pris ma demande au sérieux, et j'opine, soulagée.

— Je peux t'aider d'une façon ou d'une autre ?

Il balaie la main et sourit à nouveau. — Pas vraiment. Le parking souterrain, je devrais encore arriver à le trouver tout seul. En général, c'est à l'étage inférieur d'un immeuble.

Je ne peux m'empêcher de sourire, moi aussi.

— À tout de suite.

— Josie ?

— Hm ?

— Il me faudrait les clés, encore.

— Ah oui, bien sûr.

Je les lui tends. — Celle-ci, c'est pour l'appart. Celle-là pour la porte de l'immeuble, et celle-ci pour le système de fermeture à la sortie.

— Merci.

Je suis soulagée de pouvoir me réfugier dans la cuisine et d'entendre Leon s'éloigner vers le parking souterrain avec mon trousseau, et j'en profite pour nous préparer à manger. Pas question de le laisser repartir d'ici sans compenser au moins un peu ses efforts. Et je sais cuisiner. Diablement bien, même si je me donne rarement autant de mal pour moi toute seule. J'ai des légumes frais, et j'ai largement de

quoi faire ma poêlée de riz méditerranéenne imbattable.

Entre-temps, j'envoie un message à Nici. « Je cuisine pour lui … »

Elle répond avec un smiley qui rit et deux doigts croisés.

Elle se prépare sans doute déjà pour la prochaine garde de nuit.

Pendant que le riz absorbe l'eau de la casserole, j'entends Leon revenir et commencer à bricoler dans l'entrée.

Peu après, sa voix retentit : — Je suis prêt. Tu veux bien me montrer où apparaît ton fantôme ?

Je baisse le feu et je réponds d'une voix forte : — Oui.

Il se tient déjà dans le couloir, où la vitre endommagée m'attend toujours. Le gardien a mille choses à faire et n'aura pas le temps avant demain au plus tôt.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un oiseau.

— Un aigle, ou quoi ?

— Non, un geai ou quelque chose du genre.

Leon tapote contre le verre d'une des vitres intactes, puis me regarde, inquiet. — Avec tout le respect que je te dois, Josie, mais à moins que le geai ait eu un bec en acier et soit défoncé à la coke, il ne devrait pas pouvoir exploser une vitre pareille.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Je l'ai pourtant vu étendu sur la chaussée.

Tu crois que tu l'as vu, me corrige-je en moi-même, *très brièvement.*

Mais ça, je préfère ne pas le dire à Leon.

— Ça ressemble plutôt à un jet de pierre, dit-il.

Je secoue la tête. — Et qui serait capable de lancer une pierre aussi loin ?

Il ne répond pas directement, mais demande à la place : — C'est laquelle, la fenêtre avec la femme en état psychique extrême ?

Je sens un frisson me remonter la nuque.

Je désigne quand même la fenêtre à à peine huit mètres, juste en face.

— Tu es une femme encore bien plus intéressante que prévu, Josie.

Je fronce le nez. — Merci.

Son sourire apaisant agit comme un baume et mon inquiétude se dissipe.

Jusqu'à ce qu'il désigne la porte de la chambre. — Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— La chambre, je marmonne, et le rouge me monte de nouveau aux joues.

— Hm, il y a aussi des fenêtres côté rue, là-dedans ?

Je hoche la tête.

— Ce serait mieux de ne pas installer la caméra dans le couloir. Elle pointerait directement vers la fenêtre, et on pourrait la voir d'en face. Si ça te va … Il montre de nouveau la porte.

Même si mon cœur s'emballe, ma main esquisse un geste d'invitation. — Je vous en prie.

Il entre, balaye la pièce du regard — heureusement, le lit est fait et il n'y a pas de fringues qui traînent — puis désigne un point en haut à droite, dans l'angle. — Si on la fixe là-haut, on peut l'incliner de biais pour qu'elle prenne aussi la façade vitrée de l'immeuble d'en face.

Je jette un regard sceptique vers mon lit. — Et tout ça n'apparaîtra pas dans le cadre.

— Tu peux régler ça toi-même. Je te montre tout à l'heure comment. Tu peux piloter la caméra via l'appli et la faire pivoter librement ; si tu la diriges vers les fenêtres, on ne verra rien d'autre que la porte du couloir.

J'hésite. À cause de ma paralysie du sommeil, j'ai banni tout appareil électronique de ma chambre.

— D'accord, dis-je tout de même en cédant. Je n'ai pas envie de me ridiculiser encore une fois devant la police.

— On peut la démonter à tout moment, dit Leon, à qui mon hésitation n'a visiblement pas échappé. Ça va vite.

— On ?

— Moi.

— Ce *Nous* sonne bien, lâché-je malgré moi. — Euh, faut que j'aille voir le dîner.

Je fuis littéralement vers la cuisine avant que ça ne devienne plus gênant. Rien que de savoir que Leon, en T-shirt noir col en V, jean et ce corps-là, s'active dans ma chambre, me fait transpirer.

— Tu restes dîner, hein ?, je lance à distance de sécurité.

— Absolument !

— Tu en as encore pour longtemps ?, demandé-je peu après. — Le dîner est prêt dans quinze minutes.

— J'ai quasiment fini. La caméra est déjà posée. Si tu me donnes ton téléphone, j'installe vite l'appli et je règle tout. Je t'expliquerai ensuite comment ça marche précisément, d'accord ?

Mon téléphone. Où est-ce qu'il est passé ?

— Euh, oui, bien sûr. Une seconde.

Allez, Josie, d'habitude tu n'es pas si désorganisée. Soulagée, je le trouve juste sous une pile de lettres que j'ai récupérées tout à l'heure dans la boîte aux lettres.

Je me précipite avec dans la chambre et je m'arrête net en remarquant l'énorme machin blanc dans l'angle au-dessus des fenêtres. Il y a un peu d'enduit sur le T-shirt de Leon. Sans doute à force de fixer la caméra au plafond. — Ouh là.

Il lève les yeux vers moi. — Quoi donc ?

— Assez façon Big Brother.

— Non, dans Big Brother, des gens sans intérêt se prennent la tête en permanence. Tu n'es ni sans intérêt ni prise de tête.

— Hm. Mon regard reste scotché sur la lentille.

Quand j'arrive à m'en détacher, Leon me dévisage, songeur. — Je peux la retirer si tu veux.

— Non, non, ça va, il faut juste que je m'y habitue.

Il descend du tabouret en bois que j'utilise d'habitude comme valet. — Si jamais, tu me dis. Ce n'est pas comme si j'habitais au bout du monde.

J'acquiesce, me distrayant en l'observant en train de remballer les outils. Comme il ne s'agit que d'une visseuse avec foret et de quelques vis, ça ne prend pas trente secondes.

— Prêt pour le dîner ?, demandé-je, un peu fière que l'angoisse la plus vive soit retombée.

— Prêt. Mais laisse-moi juste faire un coup de propre ici…

— Pas question, je m'en occuperai plus tard, puisque tu dois déjà bosser pendant ton jour de repos.

Il hésite un instant, puis hoche la tête. — D'accord.

Il m'accompagne à la cuisine. À cause des interruptions, le riz est un peu trop cuit, les légumes pas tout à fait assaisonnés, mais ça m'importe peu. Certaines recettes, dont celle-ci, je peux les faire les yeux fermés, et elles sont bonnes même si elles ne sont pas à cent pour cent parfaites.

Leon, en tout cas, encense le repas comme s'il avait été préparé par

un chef étoilé et se ressert même une deuxième fois, tandis que je me force à ne pas le regarder mâcher avec un sourire niais. Bon sang, je suis fichue.

Pendant que ma machine à café nous prépare un expresso pour le dessert, Leon me montre la nouvelle appli sur mon téléphone. Elle est d'une simplicité enfantine, comme je le constate avec soulagement. Grâce à son interface claire, je peux choisir si la caméra enregistre ou non la dernière heure, la faire pivoter librement dans toutes les directions et même visionner les enregistrements directement. Pour l'instant, elle pointe vers la porte de la chambre.

— C'est assez fascinant, j'avoue.

Leon esquisse un sourire. — Oui, non ? Idéal pour observer des ratons laveurs .

— Des ratons laveurs ?

— Longue histoire. Tu veux l'entendre ?

Et comment que je veux. Dans l'état où je suis, il pourrait me réciter l'alphabet, et je serais ravie. J'écoute donc, captivée, pendant qu'il raconte l'histoire des ratons laveurs dans le nichoir de la maison de ses parents. Je sirote mon expresso à intervalles réguliers en espérant que cette soirée dure encore un bon moment.

Vers vingt heures, j'emploie des méthodes discutables et sors la bouteille de vin à 60 € que Michael m'a offerte il y a quelques mois. Probablement pour tenter d'excuser l'une de ses crises de rage.

J'aurais dû la lui balancer à la figure, mais la boire maintenant avec Leon, me paraît encore mieux.

Il ne refuse pas, mais ce n'est qu'au moment où je lui resserre un deuxième verre que je réalise ce que ça implique. — Tu dois encore conduire. Tu préfères de l'eau ?

Quand il me regarde cette fois, j'avale ma salive.

— Suis-je obligé de conduire, moi ?

Respire, Josie, respire !

Sa main effleure ma cuisse, et, avant même que j'aie le temps de réfléchir à la question de « qui dort où », je me penche sur lui et je l'embrasse.

Il me rend mon baiser et bon sang, il embrasse bien.

Quand sa main remonte et s'arrête à l'ourlet de mon T-shirt, il rompt le baiser et me regarde, interrogatif.

Je me fige, déstabilisée par son hésitation. — Est-ce que c'était la

mauvaise réponse à ta question ?

— Absolument pas, dit-il d'une voix un peu rauque.

Ses doigts effleurent ma peau nue sous l'ourlet, et j'inspire brusquement.

Les yeux de Leon se voilent. — Je ne veux juste pas brûler les étapes, murmure-t-il.

— Tu aurais dû y penser avant qu'on ouvre le vin. Quelle que soit l'hormone que déclenche son toucher, elle balaye mes doutes et me gave d'une assurance qui me surprend.

Je m'affale sur ses genoux, goûte la retenue, mais aussi la faim évidente avec laquelle il m'attend.

Ce n'est que lorsque la vieille chaise en bois commence à grincer dangereusement sous lui que nos préliminaires se font un peu plus sages.

— Tu me laisses encore entrer dans ta chambre ?, souffle-t-il à mon oreille.

— Bien sûr.

Le trajet jusqu'à là-bas est laborieux, car ni debout dans la cuisine ni en traversant le couloir nous ne parvenons à nous lâcher.

Mon souffle se dissipe dans l'air froid du passage non chauffé. Il pourrait faire un froid polaire ici dehors, je ne le sentirais pas tant que ses mains restent sur mes hanches .

En m'embrassant, il heurte l'encadrement de la porte de la chambre. De la gauche, il tâtonne pour trouver la poignée tandis que sa droite s'affaire à l'agrafe de mon soutien-gorge. Quand la porte s'ouvre en grinçant, il me fait pivoter avec élégance dans la pièce. En riant, je me cramponne à lui.

À l'instant où le monde se remet d'équerre, un éclair de lumière me frôle les yeux. Déconcertée, je cille par-dessus l'épaule de Leon.

D'abord je ne vois rien, puis, comme guidé par une main invisible, mon regard glisse vers la fenêtre d'en face. Les lèvres de Leon qui effleurent le creux de mon cou m'empêchent de penser.

Mais la paire d'yeux étrangère, immobile et sans gêne, qui nous fixe, relègue le geste brûlant au second plan.

— Attends, je murmure.

Il ne semble pas m'avoir entendue, car nous sommes toujours en route vers le lit, et la femme disparaît de mon champ de vision. Une seconde, j'hésite sur mes priorités, puis je parviens à poser les mains

sur sa poitrine et à le repousser.

La confusion est écrite sur son visage quand il me regarde. — Trop vite ?, halète-t-il. — Je croyais …

Je ne fais guère attention à lui, je trébuche à côté de lui dans l'espoir d'écarter mon soupçon au plus vite pour pouvoir reprendre.

Mais elle est là. La femme blonde se tient à la fenêtre où elle se tient toujours. Cette fois, pourtant, elle me fixe droit dans les yeux. Hagarde, accusatrice, et sans la moindre honte.

Je fixe à mon tour, incapable de bouger le moindre muscle.

Je perçois bien Leon qui vient vers moi. Je sens sa chaleur quand il s'arrête derrière moi, mais je suis incapable, de bouger ou de rompre le contact visuel rompre.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je ne peux ni répondre ni réagir. Elle me tient. Le désespoir et la haine brûlante dans le regard de l'inconnue me clouent au sol d'une poigne d'acier. L'excitation et la peur s'entremêlent en un lien qui m'enchaîne irrémédiablement.

— Josie ?

Il me faut un instant pour retrouver ma voix à nouveau. Contrairement à mes jambes, elle ne me fait pas défaut. — Tu la vois ?, je chuchote.

Au même instant, elle a disparu.

Un sifflement aigu envahit mon oreille. Enfin je peux de nouveau bouger. Je recule en titubant, sens une main forte saisir fermement mon bras quand mes jambes se dérobent.

— Doucement, Josie ! Qu'…

Tu es folle !, hurle une voix dans ma tête. *Tu es folle et tu ne peux rien y faire.*

Je ne sais pas comment j'atteins le matelas, mais soudain je sens quelque chose de moelleux sous moi et mon champ de vision s'éclaircit un peu.

— Tu n'as pas le droit de dire ça, lâché-je.

— Pas le dire ? Qu'est-ce qui se passe, Josie ?

— Pourquoi n'as-tu pas le droit de la voir ?

J'attrape son bras, chaud et bien réel sous ma main. Il est réel. Il est là. Pourquoi ELLE n'y est-elle pas ?

— Retourne à la fenêtre. Je supplie presque. — S'il te plaît, il faut que tu vérifies. Elle était là !

Est-ce bon signe que Leon ne repose pas la question ? Il se contente de me dévisager brièvement, puis se retourne et repart vers la fenêtre.

— Tu viens, s'il te plaît ?, me demande-t-il alors.

Comme mue par des fils invisibles, je me lève et avance vers lui d'un pas raide. J'ai l'impression de sortir d'une gastro. Vidée et tremblante. Prudemment, je me poste à côté de lui.

— C'est quelle fenêtre, cette fois ? Toujours la même ?, demande-t-il.

Je risque un regard par-dessus son épaule. C'est comme si une main glacée m'empoignait la gorge tant je redoute ce que je pourrais voir. Et bien sûr, là-bas, il n'y a personne.

— Elle était là !

— Je te crois, tu as vu quelque chose.

Alors pourquoi n'a-t-il pas l'air de le croire ?

Avec douceur, il me reprend par les épaules et me tourne vers lui. — On va en face et vérifier ?

J'hésite. — Je ne sais pas.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

J'hésite, n'ose pas le regarder. Mon pouls tambourine à mes oreilles. — J'ai peur qu'on ne trouve rien.

— Tu veux que j'aille en face ?

Je suis sur le point de dire non, mais en même temps je sens ma tête hocher. — Tu ferais ça ? Je reste ici et je regarde si je peux la voir. On peut orienter la caméra sur la fenêtre ?

— Bien sûr. Tu veux que je te remontre comment faire ? Sa voix est terriblement posée, presque prudente, comme s'il craignait que je ne fasse une crise d'hystérie d'une seconde à l'autre.

Curieusement, c'est exactement ce qui m'aide à me ressaisir.

— Il faut que je prenne mon téléphone, dis-je, avec une voix beaucoup plus calme que je ne me sens.

Il se contente d'acquiescer, attend patiemment pendant que je ramasse le téléphone sur la table de la cuisine et que je reviens enfin vers lui. — Tu m'appelles quand tu es en bas ?

Au lieu de répondre, il sort son propre portable de sa poche et pianote dessus.

Une seconde plus tard, mon téléphone vibre.

Leon m'adresse son sourire éprouvé. — Je reviens tout de suite.

À peine a-t-il quitté l'appartement que la solitude inattendue s'abat sur moi comme une vague. J'ouvre grand la fenêtre. L'air qui entre me paraît froid et hostile, tandis que je reste hypnotisée par la rue en contrebas.

Quelques minutes plus tard seulement, Leon la traverse d'un pas élastique. Lorsqu'il disparaît sous l'auvent au-dessus de l'entrée de l'immeuble d'en face , un malaise me prend. J'aperçois ses chaussures pendant qu'il se tient devant la porte, sans doute en attendant qu'on lui ouvre. — Alors ?

Silence.

— Leon ?

J'entends un bruissement.

— Leon ?

Ses pieds bougent et il ressort de sous l'auvent, le téléphone à l'oreille. — Personne n'ouvre.

— Je m'en doutais. Merci quand même.

Il lève les yeux vers moi et me fait un signe de la main. Il ne semble pas le moins du monde agacé par l'interruption de notre presque sexe. — Tu la vois encore ?

Je regarde vers la fenêtre. — Non, tout est calme et sombre.

— Hum, étrange. Je remonte. Il raccroche, et peu après, je l'entends frapper doucement à la porte de l'appartement. Il a dû presque voler dans les escaliers.

Pourquoi, je m'en doute, mais l'idée de reprendre là où nous nous sommes arrêtés me fait soudain peur.

Mes doutes doivent se lire sur mon visage, car à peine est-il dans l'entrée qu'il incline la tête. — Tu veux que je rentre ?

Je n'arrive pas à le regarder. Que peut-il bien penser de moi, maintenant ? D'abord je me jette à son cou, comme une assoiffée sur la dernière gorgée d'eau — pour tout arrêter ensuite à cause d'un fantasme.

— Oui, s'il te plaît. Je suis désolée, mais…

— Ça va.

Sa réponse sonne sincère, alors j'ose le regarder. Il sourit ! Un peu forcé, certes, mais quand même.

Que pourrait-il dire d'autre ?

— C'était quand même bien que tu sois venu, dis-je, un peu démunie, tandis qu'il ramasse ses affaires.

Il grogne, approbateur.

Bien que cela sonne plutôt aimable, je suis persuadée d'avoir sérieusement gâché les choses avec lui quand il quitte l'appartement dix minutes plus tard.

Dans l'entrée, toutefois, il se retourne encore une fois. — Appelle si quoi que ce soit, d'accord ?

— Merci.

Les jambes engourdies — sans doute aussi à cause du vin rouge — je ferme deux tours et range la cuisine machinalement. Je n'ose gagner mon lit qu'un bon moment plus tard et, bien que l'objectif de la caméra ne pointe pas vers le matelas, je me couche tout au bord et tourne le dos à l'appareil.

Sa simple présence pèse sur mes quatre murs comme une cloche sombre.

Ce n'est que tard dans la nuit que mes pensées tournoyantes rendent les armes, et je sombre dans un sommeil agité.

Chapitre 10

DEUX jours durant, j'ai la paix, je me terrer dans mon travail et j'évite de sortir. Avec Leon, j'échange sur WhatsApp. Des banalités sans importance, après avoir évacué sa question sur mon état par une formule toute faite. Mais au moins on s'écrit, et il ne m'a pas encore lâchée.

Peut-être est-ce pour ça que, la troisième nuit, je m'endors beaucoup plus vite.

Un cri plaintif, presque inhumain, lacère la trame de mes rêves et finit par m'arracher net au sommeil. À bout de souffle, je regarde autour de moi. Je suis seule. Pas de Michael, pas de Leon, pas de paralysie du sommeil. Hourra.

Ma joie est de courte durée. Le voilà de nouveau. Un bruit étiré, torturé. Comme la plainte de quelqu'un qui a tout perdu et à qui il ne reste rien d'autre que partager sa douleur avec le silence de la nuit.

Je trébuche hors du lit jusqu'à la fenêtre. Dans la maison d'à côté, tout est noir. Rien à voir à la fenêtre.

Dans la rue aussi, tout est calme, mais ça vient de dehors, j'en suis sûre.

J'ouvre la fenêtre. L'air froid s'engouffre et accentue ma chair de poule.

— Allô ?

Mon appel se perd. Je tends davantage la tête. En biais, au-dessus de moi, le bois de l'embrasure craque comme s'il voulait me tomber dessus. Mes mains s'agrippent au rebord, tandis que je regarde à droite et à gauche.

Silence. Le vide.

Jusqu'à ce qu'un autre bruit retentisse. Pas un cri, un raclement fort.

Je sursaute, me rejette en arrière, me cogne la tête contre la fenêtre. Le son ne venait pas de la rue. Il vient de l'appartement.

Mon cœur frappe, dur et lourd, contre mes côtes. Je reste figée. Le vent me frôle la nuque et, cette fois, c'est moi qui ai envie de crier.

Affolée, je balaye la pièce du regard. La caméra dans le coin clignote en rouge. Sa présence ne me rassure pas le moins du monde.

Un autre grincement résonne dans le couloir.

Mon souffle s'échappe à toute vitesse de mes lèvres. Les jambes engourdies, je fais un pas dans la pièce. Je regarde autour, mais il n'y a rien dans ma chambre que je puisse utiliser comme arme… Le marteau !

Leon a dû le laisser sur la commode.

L'outil lourd en main, je me faufile pas à pas dans le couloir.

Mes doigts trouvent l'interrupteur près de la porte de la chambre et l'actionnent.

La clarté me brûle la rétine. Je cille, affolée, je ne distingue rien, et soudain un grincement retentit. À côté de moi !

Je pousse un cri, me jette en arrière, trébuche et m'écrase lourdement sur le dos.

J'ouvre grand les yeux pour voir que le couloir s'étend, désert, devant moi.

Le raclement venait de la porte d'entrée de l'appartement !

Tout en moi veut retourner dans la chambre. Claquer la porte, la fermer à clé, fuir dans le lit et tirer la couverture sur ma tête. Comme quand j'étais enfant.

Si je ne te vois pas, tu ne me vois pas non plus.

Mon esprit, lui, hurle après mon téléphone.

Où est-ce que je l'ai mis ? Salon ? Cuisine ? Couloir !

Il est sur le buffet, là où je l'ai laissé après le départ de Leon.

À peine six, sept pas, et pourtant une éternité. Parce que la porte de l'appartement est bien trop proche.

Je veux appeler. La question de savoir si quelqu'un est derrière la porte me brûle les lèvres.

Quelle réponse préfères-tu ? Oui, c'est moi, le cambrioleur sympa du quartier. Ou tu optes pour le tueur en série ?

Mon cerveau hyperventile tandis que mon corps veut faire grève.

Hypnotisée, je fixe la porte de l'appartement. Je me redresse aussi silencieusement que possible.

Je cours jusqu'au buffet, j'attrape le téléphone, je me précipite dans la salle de bains, je claque la porte derrière moi, je tourne la clé.

À bout de souffle, je me laisse glisser contre le battant jusqu'au sol. J'enroule fermement les bras autour de mes genoux en composant le numéro d'urgence.

De nouveau le message électronique m'indique que je suis en ligne

avec la police, puis une voix masculine grésillante. — Urgences police, quel est votre problème ?

— Il y a quelqu'un à ma porte d'entrée, je chuchote.

— Très bien. Restez calme. J'ai besoin de votre nom et de votre adresse.

Machinalement, je débite les informations.

— Bien. Où vous trouvez-vous en ce moment ?

— Dans la salle de bains.

— Pouvez-vous quitter l'appartement sans danger par une fenêtre ?

— Non. Sa voix me calme en fait un peu.

— Pouvez-vous me décrire ce qui se passe ? Y a-t-il quelqu'un chez vous ?

— Non. Juste un raclement devant la porte d'entrée. Je m'interromps. Le mot *juste* voudrait me faire croire que ce n'est rien. Ma peur s'en moque. Elle est toujours bien trop réelle.

— Je comprends, je reste en ligne avec vous. Les collègues seront chez vous d'une minute à l'autre. N'ouvrez que lorsque je vous le dirai, et dites-le-moi immédiatement au moindre mouvement.

— D'accord.

Immobile, je reste là, muette au téléphone. Je voudrais combler le silence avec des mots et n'en trouve aucun.

Quand la voix retentit de nouveau, je sursaute. — Madame West, les collègues sont sur place. Si ça sonne dans un instant, vous pouvez ouvrir.

— Vraiment ? Il faut qu'ils montent l'escalier. Si quelqu'un est devant la porte…

— Vous avez un interphone avec gâche électrique ?

— Oui.

— Vous sentez-vous capable de l'actionner ?

Mes pensées cavalent. Qui que ce soit, une mince couche d'aggloméré seulement me séparerait de lui. Mais deux policiers seraient dans la cage d'escalier.

— Vous restez en ligne ?, demandé-je encore en me relevant.

— Je reste.

Même si je sais que cela ne me servira à rien en cas d'attaque, ces mots me donnent le courage de quitter la salle de bains.

Je me précipite vers la porte, prête à tout instant à réentendre le grincement ou le raclement. J'écrase le bouton de la gâche comme si ma main y était collée.

Dans le couloir, j'entends le déclic de la porte d'entrée de l'immeuble. Figée, je me plaque contre le mur à côté de la porte. Des bottes lourdes gravissent les marches. Ma fantaisie gavée de films s'attend à chaque seconde à une fusillade, mais à la place, la sonnette retentit à la porte.

— Madame West ? Police, ouvrez, lance une voix grave derrière la porte.

Soulagée, j'ouvre. Je ne remarque que maintenant que je serre toujours le marteau à m'en faire mal. Mes doigts me lancent tant ma poigne est forte, mais je ne peux pas le lâcher. Je n'y arrive pas, tout simplement.

— Vous êtes seule ?

Je hoche la tête mécaniquement, tout en détaillant les deux policiers. Un homme d'une cinquantaine d'années, barbu, aux épaules larges, et un collègue d'environ trente ans, le crâne rasé.

Tous deux gardent nettement leurs distances, le plus jeune regarde davantage mon arme de fortune que moi.

— Vous avez entendu quelque chose à votre porte ?

Je hoche encore la tête, jusqu'à comprendre qu'il va falloir arrêter. — Oui, oui, un grattement et un raclement.

— Veuillez poser le marteau un instant, s'il vous plaît, puis nous allons examiner la porte. Nous n'avons rien trouvé dans la cage d'escalier, mais les tentatives d'effraction sont souvent interrompues si elles n'aboutissent pas assez vite.

Je ne parviens à desserrer les doigts qu'au prix d'un immense effort de volonté. Le marteau tombe en heurtant le sol. Je fronce alors les sourcils. — La porte en bas était fermée à clé ?

— Elle l'était. Avez-vous des différends avec un voisin ?

— Non, pas du tout. Honnêtement, je les connais seulement de vue.

Je n'ai jamais fait l'effort d'y remédier. — C'est une maison calme, vous savez.

Tandis que le jeune collègue inspecte ma porte d'appartement avec une lampe torche, l'aîné se décale un peu pour que nous puissions continuer à parler. — Avez-vous remarqué autre chose ? Bruits, chuchotements, appels étranges ou démarcheurs qui voulaient entrer chez vous ?

Je hoche frénétiquement la tête. — Il y a eu des cris. Ils m'ont réveillée.

— Des cris ? Ici, dans le couloir ?

— Non, dehors, dans la rue. La caméra dans la chambre me revient en tête, et l'excitation me gagne. — Attendez ! Je l'ai sur bande.

Sans attendre de réponse, je pars en courant, téléphone en main, vers la chambre.

Déjà en chemin, j'ouvre l'appli et j'appuie sur le bouton « Enregistrer les 30 dernières minutes ».

C'est ainsi que Leon m'a expliqué le mode dashcam. En théorie, l'appareil enregistre en continu, mais il n'a qu'une mémoire de 30 minutes et la réécrit en permanence. Sauf si on indique à la caméra que ces minutes sont importantes, alors elles sont sauvegardées dans les archives.

Quand j'arrive dans la chambre, je vois la diode de la caméra clignoter brièvement en vert, signe qu'elle a enregistré. C'est seulement là que je réalise que je n'avais pas besoin de venir jusqu'ici. Quand je reviens avec le téléphone vers les policiers, ils se tiennent encore devant l'appartement et discutent à voix basse.

— Tenez. Je leur montre mon téléphone.

— « Cam1 Enregistrement 0001, DATE 03:37 » affiche l'écran.

L'aîné prend mon téléphone avec hésitation et lance la lecture. Nous restons de longues minutes silencieux dans le couloir, puis l'horrible bruit jaillit du haut-parleur. Je laisse échapper un souffle sonore. Pas un rêve ! Pas une illusion. C'était bien réel.

— Ça pourrait être des chats, marmonne le jeune.

Je crois m'être trompée en entendant. — Aucune chatte ne sonne comme ça !

Ils poursuivent l'écoute comme si je n'avais rien dit.

Pendant les trente minutes entières, ils restent là à regarder l'image. L'aîné a l'air un peu résigné quand il me rend le téléphone.

— Puis-je vous demander pourquoi vous utilisez une caméra dans votre appartement, Madame West ?

— Vous pouvez. Quelqu'un m'a récemment lancé une pierre contre la vitre et m'a scotché sur le pare-brise une photo prise en cachette de moi et de mon … ami. Je soupçonne mon ex-mari violent d'être peu ravi de notre divorce tout récent.

Ouf, je l'ai bien rembarré, pensé-je, un peu fière de ma répartie.

— Est-ce que votre ex-mari a une clé de l'immeuble ?

— Non. Il a une ordonnance d'éloignement.

Leurs regards deviennent effectivement un peu plus bienveillants. — Très bien. Je dois tout de même vous signaler que la caméra, telle qu'elle est placée, filme l'espace public et ne peut pas être utilisée ainsi. L'interface utilisateur indique que vous pouvez la faire pivoter. Alors faites-moi plaisir, et orientez-la tout à l'heure un peu plus vers l'intérieur de la pièce.

— Et comment vais-je savoir qui a lancé la pierre, alors ?

— Nous pouvons voir la fenêtre un instant ?

— Bien sûr.

Je me décale pour laisser entrer l'aîné. Le jeune policier inspecte pendant ce temps la serrure de ma porte d'appartement.

— Cela pourrait effectivement être un jet de pierre, conclut l'agent un peu plus tard après avoir longuement examiné la vitre. — C'est toutefois étrange que quelqu'un ait visé si haut. Nous sommes tout de même au deuxième étage.

— Je suis absolument certaine que la vitre n'a pas fendu toute seule.

Je ne savais pas que je pouvais mettre autant d'ironie dans des mots, mais les doutes visibles du policier font ressortir de moi des côtés surprenants.

Il ne cille pas. Sa réponse, en revanche, est suffisamment claire.

— Laissez-nous découvrir ce qui s'est passé ici. Vous n'avez pas le droit de pointer des caméras de surveillance vers la rue. Et depuis l'angle que vous voyez, personne ne pourrait atteindre cette fenêtre de toute façon.

Je capitule. Au fond, la rue m'est bien égale, tant que je peux voir la fenêtre d'en face.

Le plus jeune intervient depuis la porte d'entrée. — Je ne trouve aucune trace ici. Mais nous ferons des patrouilles de nuit dans cette rue ces prochains jours. Vous avez sûrement un avocat à qui vous pouvez signaler le comportement de votre ex-mari ?

Je hoche la tête en silence.

— Vous l'avez déjà fait ?

— Non, je comptais le faire demain.

— Faites-le sans tarder. S'il reconnaît, être venu ici, il en sera tenu pour responsable.

Je laisse échapper un rire incrédule. — Et vous pensez qu'il

l'admettra ?

— Nous n'avons ici aucune trace d'effraction, Madame West. Vous pouvez bien sûr porter plainte contre X, mais je peux d'ores et déjà vous dire que cela n'aboutira à rien.

— Et les cris ?

— Je dois donner raison à mon collègue, reprend alors l'agent plus âgé. — Cela pourrait très bien être un animal. Des martres ou des chats qui se battent peuvent être étonnamment bruyants.

— Et si ce n'était pas une martre ?

— Alors nous n'avons toujours aucune raison de penser qu'il y a matière à poursuites pénales. Les ivrognes aussi peuvent …

— Ce n'était ni un ivrogne ni un chat ! Bon sang, vous devez bien pouvoir faire quelque chose.

Le plus âgé hoche la tête. — Comme annoncé, nous allons intensifier la patrouille dans cette rue, et un rapport sera rédigé sur l'intervention d'aujourd'hui. Dès qu'il y aura des incidents sérieux, votre avocat pourra s'appuyer sur ces pièces.

— Des incidents sérieux ? — je répète, sidérée. — Quelqu'un était à la porte de mon appartement, j'ai entendu des cris, quelqu'un prend en cachette des photos de moi et de mon nouveau petit ami et les glisse sous mon essuie-glace. Il faut que ce soit combien plus sérieux pour que vous réagissiez ?

— Pourriez-vous nous montrer la photo que vous avez mentionnée ?

— Oui, bien sûr, dis-je précipitamment, je me tourne et me dirige vers le couloir. — Elle doit être dans la poche de mon pantalon. Le pantalon est dans la salle de bains.

Le policier me suit jusqu'à la porte de la salle de bains.

Je fouille dans la poche du pantalon et finis par trouver la photo froissée. D'un rapide coup d'œil vers l'agent, je la sors et la déplie. Un tiraillement désagréable me noue l'estomac. Sur la photo, Leon et moi apparaissons dans un parc public, souriants pendant une promenade en ville.

— On nous voit en train de nous promener, expliqué-je, comme si la description pouvait changer quelque chose, et je la lui tends.

Le policier examine la photo d'un œil critique, mais ne la prend pas. — C'est un instantané banal. Rien n'y laisse penser à une menace.

Mes espoirs fondent comme barbe à papa sous la pluie. — Vous ne pouvez pas la faire analyser pour des empreintes ?

Il jette un coup d'œil au papier chiffonné. — Elle est déjà abîmée et vous l'avez touchée. Les empreintes seront sans doute inexploitables, explique le policier. — Nous pouvons l'emporter, mais les chances de succès sont faibles.

Un sentiment d'impuissance m'envahit. — Qu'est-ce que je suis censée faire ? — demandé-je. — Attendre que quelqu'un s'introduise vraiment chez moi et me fasse du mal ?

— Calmez-vous, Madame West. Nous prenons vos inquiétudes très au sérieux. Simplement, nous ne pouvons que vous proposer de porter plainte contre X. Sans preuves, cela ne vous aidera pas. Ce qui serait bien plus efficace pour vous, ce serait de recontacter votre avocat afin qu'il transmette les faits au juge compétent. Sinon, vous vous dispersez pour rien.

— En d'autres termes, vous ne pouvez rien faire de plus ? Je dois juste accepter ce … ce harcèlement ?

— Parlez à votre avocat, répète le policier. — Et si vous entendez de nouveau quelque chose, appelez le numéro d'urgence. Vous avez fait ce qu'il fallait.

— Oh, je veillerai à ce qu'il soit écrit sur ma pierre tombale : « Elle a toujours tout bien fait. »

— Ça sonne mieux que « A demandé de l'aide une fois de trop peu », rétorque sèchement le barbu.

— Allez vous recoucher, Madame West. Nous restons dans l'immédiat aux alentours pendant la prochaine heure, au cas où il se passerait encore quelque chose, ajoute le plus jeune.

J'acquiesce, résignée. On dirait bien que je ne peux rien faire de plus. Du moins pas tant que mes amis et secoureurs stationnent encore devant la porte.

***

Au matin, j'ai la tête qui tourne rien qu'en me levant. J'ai monté la garde toute la nuit, caméra comprise. Je n'ai pas eu une seconde de scrupules. Notre rue est calme. Il n'y a presque pas de passants la nuit. Rares sont ceux qui veulent s'engager dans notre rue sombre. Je n'ai donc filmé personne. Ni un fêtard égaré, ni une blonde suspecte, ni Michael, ni Frank, ni qui que ce soit. D'ailleurs, pas de patrouille de police non plus.

Armée d'un café force « Pas de ce monde », je suis maintenant assise

dans la cuisine et j'attends que l'aiguille de ma pendule sur le vieux buffet indique sept heures dix. Quand c'est le cas, je pêche mon téléphone sur la table et compose le numéro de Nici.

Elle décroche à peine deux sonneries passées.

— Naaaa, briseuse de cœurs, y a un beau mec dans ton lit ?

— Pas vraiment.

— Ouh là, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien. Tout. Pff, j'en sais rien. Je deviens dingue, Nici. Les mots ont un goût plus amer sur ma langue que le café dans ma tasse.

— OK, maintenant tu respires à fond et ensuite tu racontes à Tata Nici ce qui cloche, dit ma meilleure amie, et je l'entends bouger de l'autre côté de la ligne, sans doute à la recherche d'une cigarette.

— C'est le chaos, réponds-je, je me frotte le front de la main libre comme si je pouvais balayer la tension. Puis je lui raconte ma soirée d'hier. — Là, je suis assise dans ma cuisine, avec un café qui va probablement m'expédier dans l'au-delà, et je me demande ce que je fous ici, bon sang, je conclus finalement.

— Et la police ne fait rien ? — grogne Nici. — Je pige pas comment on peut rester les bras croisés comme ça. Tu as remis la caméra en place, au moins ?

— Oui, confirmé-je, — mais il ne s'est plus rien passé. Je me sens vraiment en train de perdre la boule. Et Leon… Je ne sais même pas s'il me prend encore au sérieux.

— T'es pas folle, Josie. Tu traverses juste une période super dure. Personne ne resterait cool, tu vois ? Et pour Leon — s'il tient à toi, il passera outre. Pourquoi tu ne l'as pas laissé dormir chez toi quand même, d'ailleurs ?

— Parce qu'il faut que j'y arrive seule ! m'échappé-je en serrant plus fort mon mug. — Je ne veux pas que tout le monde pense que je ne gère pas, je marmonne ensuite.

Même en le disant, je sais que ça sonne idiot.

— Personne ne pense ça, Josie-Jo. Vraiment. T'en as bavé — le fait que tu sois toujours là à te battre montre à quel point t'es forte. Y a aucune règle qui dit que tu dois tout affronter sans aide.

— Peut-être que t'as raison, dis-je en retour, et pour la première fois de la journée je me sens un peu plus légère.

— Enlève le "peut-être", répond Nici, et j'entends le sourire dans sa voix. — Et si la prochaine fois tu n'arrives pas à dormir parce que tu chasses des fantômes, envoie-moi un WhatsApp. Je te tiens compagnie

jusqu'à la fin de mon service et je passe chez toi après, OK ? J'apporte une bouteille de vin et des fruits rouges surgelés et on boit jusqu'à ce que les soucis se fassent la malle. Ça te dit ?

— Tentant, je réponds, même si rien que l'idée de perdre le contrôle sous l'effet de l'alcool me met mal à l'aise. Un petit sourire me vient quand même. Nici réussit toujours à me faire redescendre. — Je te tiens au courant.

— Tu as intérêt. Et maintenant, fais quelque chose de ta journée, d'accord ? Laisse pas la vie te marcher dessus, Josie-Jo. T'es plus forte que tu ne le crois.

Après avoir raccroché, je reste un moment assise dans la cuisine, le mug encore en main. Le soleil s'est levé entre-temps, et sa lumière tombe doucement par la fenêtre. Nici a peut-être raison. Je devrais peut-être être moins dure avec moi-même. Mais l'accepter est plus facile à dire qu'à faire.

Je prends une grande inspiration, je bois une gorgée de mon café.

Mon regard se pose de nouveau sur l'horloge. Huit heures moins le quart.

Normalement, aujourd'hui, c'est la séance de groupe. Mais je n'ai pas envie de voir les autres, surtout pas Frank. Même les muffins d'Hannah ne me feront pas sortir. Heureusement, c'est samedi, donc je n'y suis pas obligée. Une journée douillette au lit, voilà ce que je vais faire. Un bon bouquin et des cochonneries à grignoter. Comme au temps du lycée, quand mes parents n'étaient exceptionnellement pas à la maison et qu'il n'y avait personne pour me fusiller du regard devant tant de fainéantise.

En allant vers la chambre, mon téléphone sonne.

Je décroche sans regarder l'écran.

— Tu veux apporter le vin dès aujourd'hui, Nici ? Ou t'as oublié autre chose ? — je demande.

D'abord, je n'entends rien et un frisson me parcourt. D'habitude, ces canulars se limitaient au fixe. Michael a-t-il trouvé mon numéro de portable ? Comment ? Quand ?

Je m'apprête à raccrocher quand un gémissement ténu filtre du combiné. Il est si faible que je doute de l'avoir vraiment entendu.

— Allô ?

Une respiration lourde remplace le son aigu.

— Michael ? C'est pas drôle !

Évidemment, personne ne me répond, seul ce halètement diffus, à

peine audible, s'accélère. Plus tendu. Comme un homme qui…

Je raccroche et j'envoie valser le téléphone. Il atterrit sur le tapis de la chambre.

Le sombre affichage d'appel disparaît et laisse place à mon écran d'accueil, une photo en noir et blanc d'une arche à rosiers rouillée devant un jardin à la française. J'ai l'impression d'avoir reçu un appel tout droit sorti de l'enfer. Ils avaient visiblement des velléités d'acquisition, et, visiblement, j'étais en tête de leur liste de prospects.

Chapitre 11

— Bon sang, Josie, dans quel état tu es !

Je me suis, malgré tous mes démons intérieurs, décidée pour une sortie dans le monde.

Mes tentatives de cacher mes nuits blanches n'ont visiblement servi à rien, car Mia, qui est en train de fermer les fenêtres de la salle du groupe, vient vers moi, inquiète. — Je me demandais où tu étais passée aujourd'hui.

— Désolée, je n'ai tout simplement pas réussi à être à l'heure.

— Ce n'est pas grave. Tu veux en parler ?

— C'est possible, tu crois ? Je ne veux pas te voler ton temps comme ça.

Mia fait un geste de la main. — Tu es là, je suis là. Et à te voir, tu pourrais vraiment avoir besoin d'un peu de soutien. Il ne s'est rien passé, au moins ?

Je secoue la tête avec un sourire fatigué. Je ne sais pas d'où me vient ce sourire, car je n'en ai pas la moindre envie, en vérité.

Je m'assois sur la chaise où je m'assois toujours et je fixe d'un air morne les sièges vides autour de moi. Un muffin vient alors s'interposer dans mon champ de vision.

— Le dernier, dit Mia avec douceur en s'asseyant à côté de moi.

— Merci. Je fais tourner le muffin choco-cerise dans ma main. Je n'ai pas faim. La demi-tranche de pain du petit-déjeuner me pèse encore sur l'estomac.

Mia se contente d'attendre. Elle ne me force jamais. Elle ne le fait jamais et a déjà ainsi réussi à faire parler plus d'un de ses protégés récalcitrants.

— J'ai de nouveau peur de dormir, je murmure.

— À cause de la paralysie du sommeil ?

— Ça recommence à empirer. Ce matin, ça a duré presque trente minutes.

— À quoi c'est dû ?

— En ce moment, tout est juste trop lourd à porter.

— Avec Leon ?

— Avec tout. Il y a ces appels et les photos… Et la nuit dernière, j'ai appelé la police parce que j'ai entendu des hurlements et j'ai cru que quelqu'un était à ma porte. Ce matin, j'ai parlé avec ma voisine, et elle m'a dit qu'elle n'avait rien entendu. Ma main qui tient le muffin tremble. — J'ai peur de devenir folle.

Mia a l'air bouleversée. Comme toujours, elle réfléchit longtemps avant de répondre. — Est-ce que tu dors assez, au moins ?

— J'essaie. Donc non. Non, sans doute que, ces derniers temps, je ne me suis vraiment pas assez occupée de moi. Mais ça ne change rien au reste.

— Mais tout le reste est plus facile à encaisser quand le corps est reposé.

Je ne peux qu'acquiescer. Bien sûr que je sais que dormir me ferait du bien. Mais comment dormir, quand…

— Et si, en ce moment, tu étais un peu trop dure avec toi ? Que tu voulais aller trop vite ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, tu dis très souvent au groupe qu'il est temps de ne plus te laisser gouverner par le passé. Que tu dois regarder devant. Se peut-il que ta tête te dise ça, mais que ton cœur n'en soit pas encore là ? Ce n'est pas un crime d'avoir besoin de temps pour guérir. On ne peut pas forcer la normalité, et parfois ce n'est pas plus mal si les choses se remettent en place doucement.

— Mais il ne s'agit même pas de moi. Il y a ces appels. Et la nuit, ce…

— Michael aussi aura besoin de temps pour s'habituer à ton départ. Bien sûr, ça ne justifie pas ses actes. Mais s'il t'appelle vraiment tout le temps, c'est peut-être parce que c'est pour lui la seule façon d'entendre ta voix. — Elle s'interrompt, réfléchit un instant. — Tu sais, quand je me suis séparée de Jonathan, il m'a attendue devant le travail pendant trois mois et regardait si je rentrais directement chez moi ou si j'avais un nouveau copain. C'était l'enfer. Mais à un moment, on a fini par apprendre tous les deux.

— Jonathan ?

Mia sourit en coin. — Il y a une raison pour laquelle c'est moi qui m'occupe de ce groupe en ce moment.

Avant que j'aie le temps de répondre, des pas résonnent dans le couloir et Hannah entre. — Josie ! Te voilà. Comme toujours quand elle monte les escaliers ici, ses joues sont rouges et son souffle court. — Excusez-moi. J'ai oublié ma boîte à sandwich. Je dérange ?

J'aurais bien aimé en apprendre plus sur Mia et ce Jonathan. Le parallèle avec Michael me saute aux yeux. Mais Hannah est toujours là, la tête penchée, interrogative, au lieu d'aller juste prendre sa boîte. Je soupire intérieurement. Visiblement, je ne suis pas la seule à avoir besoin de parler aujourd'hui.

— Non, pas du tout, dis-je donc.

— Ça va, toi ? On s'est fait du souci. D'habitude, tu viens toujours.

Je m'arrache un sourire. — J'ai été un peu paresseuse ce matin et je ne voulais pas me lever.

— C'était peut-être une chance. Frank était là aujourd'hui et il a demandé à tout le monde pourquoi tu n'étais pas venue. Je crois qu'il est carrément éperdu de toi.

Je tique. C'est possible ? — Pourquoi tu crois ça ?

— Ben, sinon, pourquoi il aurait demandé à chacun séparément s'il savait quelque chose sur toi ?

Mia intervient. — Hannah, ce sont des suppositions très personnelles. Si Frank apprécie Josie, il le lui dira. On n'est pas là pour colporter des ragots.

Hannah se fige un instant, puis hoche la tête, si penaude que ça me fend le cœur.

— Tu as le temps pour un café ?, je lui demande, pour lui faire comprendre qu'il n'y a aucun problème entre nous.

Hannah s'illumine. — Avec plaisir, mais je ne veux pas interrompre votre conversation.

— Allons donc, on avait presque fini de toute façon. Je me lève, et je me rends compte que j'ai toujours le muffin en main.

— Tu peux l'emporter. Tiens. Hannah me tend la boîte qu'elle a visiblement retrouvée. Elle me jette un regard interrogateur. — Ou tu n'aimes pas ma pâtisserie ?

— Si, bien sûr, beaucoup trop. C'est juste que je n'ai pas faim aujourd'hui. Je me lève. Parce que maintenant qu'Hannah est là, je ne veux pas approfondir ma discussion avec Mia. C'était agréable de parler avec elle seule. Elle semble comprendre, car elle se lève aussi.

— Tu peux m'appeler à tout moment, Josie.

— Merci.

— Moi aussi !, assure Hannah, comme s'il s'agissait d'un concours de générosité.

— À la semaine prochaine.

Je fais un signe à Mia, puis je pars aux côtés d'Hannah en direction de la sortie.

— Alors, tu as envie de quoi ?, je lui demande.

— On marche un peu ? Mon médecin dit que ça me fait du bien. Et j'aime pas trop sortir toute seule.

— Bien sûr. Bouger me fera sûrement du bien aussi. Et on a de la chance avec la météo. Il fait assez doux aujourd'hui. Mince, en dehors du groupe, en est-on vraiment au point de parler du temps ?

— Oui, heureusement. Tu as trouvé que c'était trop, ce que j'ai dit sur Frank, toi aussi ?

— Non, pas du tout, dis-je vite. — Tu le connais de plus près, en fait ?

— Non. Mais franchement, je le trouve bizarre. Je veux dire, c'est sexiste et on n'est pas censées dire ça, mais quel homme va à un groupe d'entraide qui lui répète sans cesse qu'il devrait se séparer, et ne le fait pas. Pour une femme, c'est bien plus difficile que pour un homme, ça.

— Tu trouves ?, demandé-je, surprise. — Moi, je trouve très courageux qu'il vienne au groupe, déjà. Les hommes, on leur martèle sans cesse qu'ils doivent être forts, ne pas lâcher et tout encaisser.

Hannah se tait. Je sais qu'elle voudrait me contredire, car son visage s'est brièvement crispé, mais elle est trop polie et trop timide pour me le dire. J'ai souvent remarqué qu'Hannah préfère juger que débattre.

— Tu sais quelque chose sur la femme de Frank ?, je lui demande donc.

Hannah hoche la tête. — Elle bosse dans une grosse boîte, je crois. Un monde d'hommes. Un truc technique, je pense. Elle y gagne pas mal de fric. Si ses collègues savaient comment elle traite son mari, ils la vireraient sûrement. Fini, les beaux revenus. — Elle se tait un court instant, puis ajoute : — J'ai souvent pensé à leur balancer ça. Un mail à ses chefs, ou un truc du genre.

Effarée, je me tourne vers elle. — Tu ne peux pas faire ça, Hannah ! Ce serait de la diffamation ! Peut-être que quelqu'un d'autre est responsable de son état, aussi.

Elle grimace. — Je le ferais anonymement. Je me créerais une autre adresse mail pour ça. Et ce n'est pas de la diffamation si c'est vrai. Ou tu crois que Frank nous ment ? — Elle se fige. — Tu penses qu'il vient juste pour écouter nos histoires ? Maintenant que j'y pense, je ne l'ai jamais vu avec une blessure, moi.

Je ne sais pas ce qui me déstabilise le plus. Qu'elle envisage de trahir la confiance de Frank — après tout, tout ce qui se dit dans le groupe est confidentiel —, ou l'idée qu'il pourrait en fait ne pas être une victime du tout.

Et s'il se repaissait de tout ça ? De ce groupe de femmes qui le réconforte alors qu'il n'a rien à endurer. Les bleus pourraient venir de n'importe où, voire être maquillés.

— Tu crois que quelqu'un ferait ça ?

Elle hausse encore les épaules. Elle fait ça tout le temps. Sans doute une habitude prise pendant son mariage, où ce geste était la seule forme de contradiction tolérée. Parfois même, c'était déjà trop, je le sais d'expérience.

— Il y a tellement de tordus dehors, dit-elle à voix basse. — Tu aurais pensé que Michael puisse faire ce qu'il t'a fait, au final ? — Elle secoue la tête avant que je réponde. — Ou l'un des autres soi-disant maris formidables des autres ? Ou le mien ?

Je soupire. Longuement, profondément. — Non, je crois que personne ne s'attend aux choses qui nous sont arrivées à toutes. Étrange que même nous, on doute encore que ce soit possible.

— Moi, je ne doute pas.

— On dirait un peu que tu pars toujours du pire, je la mets doucement en garde.

Elle me regarde, les yeux ronds. — Et toi, tu ne fais pas ça ?

— Parfois. Mais pas toujours. C'est une façon de penser dangereuse.

Hannah fronce le front et me dévisage presque, horrifiée. — C'est une façon de penser sûre, affirme-t-elle. — On est moins déçue. Et si on se trompe, eh bien on est contente. Je crois que Frank voit les choses comme ça, lui aussi. C'est pour ça qu'il s'est autant inquiété pour toi.

— Hm. Peut-être. Une fraction de seconde, j'envisage de parler des photos à Hannah. Mais je balaie aussitôt l'idée. Vu ce que j'ai entendu aujourd'hui de sa conception des règles de confidentialité, ça me semble trop risqué. Et je ne veux pas mettre Frank dans l'embarras, malgré tout. D'un autre côté… — Après la dernière séance de groupe, j'ai trouvé une photo sous l'essuie-glace de ma voiture. Leon et moi, manifestement pris en douce, de loin. Tu crois que… ?

— Oh mon Dieu ! Sérieux ? Une vraie photo de harceleur ?

Un froid me parcourt l'échine. L'entendre dit tout haut rend la chose plus menaçante. — La qualité était vraiment bonne et pourtant, ça a

dû être pris de très loin. Sinon, je m'en serais rendu compte.

— Frank n'est pas photographe ou cadreur, un truc comme ça ? Il s'y connaît en technique, alors.

Le sifflement revient dans mes oreilles. — Je ne le savais pas.

— Mais si, il l'a dit au tout début… Ah oui, tu n'étais pas encore là. Il a dit qu'en activité annexe, il avait fait des films animaliers, à une époque.

***

Après ces nouvelles à propos de Frank, je prends rapidement congé d'Hannah. Le désir de retrouver la sécurité — même douteuse — de mon appartement me submerge d'un coup. J'aurais dû rester fidèle à ma résolution du matin : passer la journée au lit.

Je suis venue en bus pour éviter une nouvelle mauvaise surprise sur ma voiture. Mais même sur le chemin de l'arrêt jusqu'à chez moi, je me sens suivie. Je regarde derrière moi sans cesse et sursaute au moindre bruit. Même en ouvrant la porte, je m'attends presque à tomber sur un nouveau « quelque chose ».

Même si aucune de mes craintes ne se réalise, une sensation diffuse de menace me reste collée à la peau, impossible à secouer. Des images reviennent sans cesse : la photo de Leon et moi sous l'essuie-glace, l'appelant haletant sous forme d'une silhouette floue et la femme à la fenêtre d'en face. J'ai l'impression qu'un nœud coulant se referme sur mon cou, jusqu'à m'empêcher de penser clairement.

Frank aurait-il vraiment pu prendre la photo ? S'il est un photographe chevronné, ce serait un jeu d'enfant. Surtout comme réalisateur animalier ou photographe, il doit bien avoir des téléobjectifs à n'en plus finir. Est-ce qu'il est aussi derrière les autres incidents ? Mais pourquoi faire ?

Et Michael, où s'insère-t-il là-dedans ? Il m'a fait vivre un enfer avant que je trouve enfin le courage de le quitter. Peut-être se sert-il de Frank pour m'effrayer sans se montrer lui-même ?

Je me laisse tomber sur le canapé, fixe mon portable, indécise : est-ce que j'appelle Leon ? Je veux lui parler de mon soupçon, mais j'ai peur en même temps de l'entraîner davantage là-dedans. Et si je me trompais ? Et si je me montais la tête dans une paranoïa ?

Je pousse un soupir et finis par poser le portable. Sans savoir à quoi me fier, je m'adosse et ferme les yeux.

Lentement mais sûrement, la colère monte. Ça suffit ! J'en ai assez d'être bousculée et manipulée. Peu importe qui se cache derrière ces événements étranges — Frank, Michael ou un inconnu total —, je ne jouerai plus les marionnettes.

Aller demander des comptes à Frank serait logique, mais je n'ai aucune idée d'où il habite. Dans le groupe d'entraide, il est strictement interdit d'échanger des informations personnelles. Même Mia ne me donnerait pas son adresse. Je pourrais demander à Hannah, elle n'a jamais respecté cette règle, mais quelque chose me retient. Elle a une drôle de conception de la justice, et je ne veux pas réveiller le chat qui dort. Du moins pas plus que je ne l'ai déjà fait. Et même si je trouvais l'adresse, que dirais-je à Frank ?

Et Michael ? Il nierait encore tout et ricanerait sûrement sous cape parce qu'il arrive toujours à me coincer, alors que notre mariage est terminé depuis longtemps. Je vois presque son sourire suffisant quand, l'air innocent, il affirme encore une fois qu'il n'a rien à voir avec ces incidents.

La tête entre les mains, je me prends à réfléchir. L'incertitude me ronge, alors je décide d'enquêter au moins sur ce dont je peux obtenir des informations. Je veux savoir à qui appartient l'immeuble d'en face et qui y entre et en sort.

Le second point, la caméra s'en charge, dont je laisse désormais l'enregistrement tourner en arrière-plan sur mon portable. Pour le premier, Google saura bien me répondre.

Mes recherches me mènent finalement à un nom : Thomas Herzog. Il possède non seulement l'immeuble d'à côté, mais apparemment aussi de nombreux autres biens dans la ville.

J'espérais des réponses rapides, mais je déchante. L'immeuble d'en face est en partie composé d'appartements en copropriété, et je n'arrive pas à savoir si les appartements qui m'intéressent appartiennent encore à Herzog. Je tombe tout de même sur quelque chose d'intéressant : les deux appartements en face sont désormais proposés à la location sur Airbnb.

Peut-être que mes apparitions de la femme à la fenêtre vont cesser, du coup ? Si l'appartement n'est plus vide, elle ne peut plus y entrer. D'un autre côté, si elle veut continuer à m'observer, il lui suffit de louer l'appartement. Et même si l'observation continue, qu'est-ce que je peux y faire ? Airbnb ne me donnera sûrement aucune information sur les réservations.

Thomas Herzog pourrait peut-être en savoir plus, mais me répondrait-il seulement ? J'en doute. Malgré tout, ça vaudrait le coup

de découvrir combien de ses biens il loue via Airbnb et s'il y a eu des incidents similaires là-bas.

Pendant que j'y pense, une autre idée, tout aussi inquiétante, me traverse : et si la femme blonde que je vois sans cesse ne voulait pas me menacer, mais était elle-même en danger ? Et si elle avait disparu, qu'elle souffrait psychiquement et que personne ne la cherchait ? Et si elle essayait d'attirer mon attention en me fixant parce qu'elle n'a pas d'autre moyen ?

Mais pourquoi disparaît-elle alors sans cesse de l'appartement ?

Je n'arrive pas à chasser cette pensée sombre, alors je commence à chercher des photos de femmes disparues qui pourraient ressembler à la femme à la fenêtre. L'idée qu'elle soit peut-être l'une d'elles me serre la poitrine comme un anneau de fer.

Page après page, je passe au crible les avis de recherche. Des photos de femmes au destin inconnu me fixent. Je m'arrête sans cesse, compare des visages, plonge dans leurs yeux et me demande si ça pourrait être elle.

Mais malgré mes recherches, je ne trouve aucune femme qui lui ressemble vraiment. C'est frustrant, et en même temps, ça me fait peur. Si elle n'est pas portée disparue, alors qui est-elle ?

Je passe aux articles de presse, fouille les nouvelles locales à la recherche d'indices, de dossiers non élucidés, d'affaires mystérieuses pouvant être liées à ma rue ou à l'immeuble d'en face. Il est assez ancien pour en avoir vu passer. Mais là non plus, ma recherche reste sans résultat.

Ça ne fait que me mettre encore plus en colère. C'est comme si j'étais coincée dans un labyrinthe, sans sortie. Mais je n'abandonne pas. Si cette femme est bien réelle, je découvrirai qui elle est et ce qu'elle veut. J'en ai trop bavé pour me laisser déstabiliser maintenant par un fantôme.

Chapitre 12

MALGRÉ des rêves brouillons, j'aligne fièrement neuf heures de sommeil après ma nuit de recherches. Du coup, il est presque midi quand je sors du lit le lendemain et que, pendant que mes œufs brouillés grésillent dans la poêle, j'épluche les enregistrements des caméras de la nuit précédente.

La mémoire de mon téléphone couine à force, parce que j'ai réglé les caméras en enregistrement continu, mais je n'ai aucune intention de rater ne serait-ce qu'une seconde de ce qui se passe là-bas, en face.

Je fixe l'écran de mon téléphone, le crépitement dans la poêle devient de plus en plus fort. Rien ne se passe, alors je lance la lecture en vitesse six, sinon j'y suis encore cet après-midi. C'est une odeur âcre qui finit par m'arracher au téléphone.

— Merde, merde, merde ! Au moment où j'éteins la plaque, le téléphone se met à vibrer dans ma main. J'ai failli le lâcher dans les œufs brouillés. — Merde… Allô ?

— Salut, Josie.

— Leon ?

— En personne. Pour être honnête, je me suis un peu inquiété, j'ai déjà essayé de t'appeler deux fois ce matin. Tout va bien ?

— Oui, ça va, c'est juste que… La spatule dit adieu, glisse par-dessus le bord de ma poêle et tombe par terre. — Merde.

— Tu es sûre que tout va bien ?

— Mes œufs brouillés se sont ligués contre moi. Comme pas mal d'autres choses en ce moment. Je pousse un profond soupir.

— C'est bien moins inquiétant que ce qui m'est passé par la tête.

— Et tu as imaginé quoi ?

— La liste est longue. Le pire, c'était que j'aie fait une erreur et que tu ne veuilles plus rien avoir à faire avec moi. Bon, j'avoue que l'idée que ton ex psychopathe ait pu t'enlever n'était pas agréable non plus.

Malgré cette perspective, il faut le dire, flippante, une chaleur m'envahit la poitrine. Leon s'est inquiété pour moi !

— La nuit m'a pas mal chamboulée, pour être honnête, dis-je en avouant. — Enfin, pas à cause de toi ! Pardon, j'aurais dû te donner des nouvelles.

— Il s'est passé autre chose, cette nuit ? Tu as revu la femme ?

J'hésite. D'un côté, j'ai envie de tout lui raconter, mais si tout s'avère anodin ? Si cette femme est une SDF défoncée qui fixe dans le vide pour ça ? Et les photos… Est-ce que je veux vraiment embarquer Leon dans la boue avec Michael ? Qu'est-ce qu'il pourrait y faire, à part décider qu'il vaut mieux prendre ses distances avec moi ?

— Non. Là-bas, rien ne bouge, je prétends donc.

— Peut-être que c'était un coup isolé. Ses mots sonnent creux, même si je suis sûre qu'ils viennent du cœur. Il veut me croire, mais il n'y arrive pas.

— Oui, peut-être.

— Josie ?

— Hm ?

— J'ai droit à une autre chance ?

— Ce ne serait pas plutôt à moi de demander ça ? C'est moi qui vois des fantômes.

— Je te choisirais même si tu étais un fantôme toi-même.

— Je compte bien là-dessus.

— Alors on se voit plus tard au refuge ?

— J'y serai vers seize heures.

Je l'entends sourire, presque. — J'y serai aussi.

Il met fin à l'appel et, d'un coup, ni les œufs brûlés ni la caméra inutile ne m'agacent. À la place, j'enfile mes baskets et je me mets en route, résolue, pour le court trajet jusqu'à la maison voisine.

L'incertitude quant à savoir si l'appartement d'en face est déjà loué et, si oui, qui en sont les locataires actuels, me pousse à traverser la rue. Le soleil projette de longues ombres sur l'asphalte tandis que je vise l'entrée de l'immeuble voisin.

Quand j'y arrive, je vois une femme qui sort ses poubelles. Elle ne me voit pas tout de suite, je sors de l'ombre. Lorsqu'elle finit par me remarquer, elle sursaute, ses yeux s'agrandissent, puis se plissent avec méfiance. Ou alors ce n'est qu'une impression à cause des pattes d'oie autour de ses yeux pâles, qui donnent à son visage un air dur et suspicieux.

— Qu'est-ce que vous voulez ici ? Sa voix est aigre et perçante, ce qui rend caduque ma supposition sur les pattes d'oie. — Je vous vois sans arrêt rôder autour de l'immeuble. Vous cherchez quelque chose ?

Je lève les mains en signe d'apaisement. — Je ne voulais pas vous

faire peur. C'est juste… Je prends une grande inspiration. — J'essayais de savoir si l'appartement du deuxième étage est déjà loué.

Avant même que je puisse continuer, la femme arque un sourcil et secoue la tête. — Vous me prenez pour une idiote ? Je vous ai déjà vue traîner par ici plus d'une fois. Elle fait un pas vers moi, le sac-poubelle serré à s'en blanchir les jointures, comme si elle s'y accrochait. — Je sais que vous habitez à côté. Alors, qu'est-ce que vous venez faire dans notre immeuble pour un appartement ?

Je me mords la lèvre, puis je choisis d'être honnête. — Parce que j'y ai vu une femme, à plusieurs reprises.

— Vous avez peut-être trop d'imagination, rétorque-t-elle. — L'appartement est vide. Il n'y a personne. Les peintres viennent à peine de finir. Si vous croyez voir quelqu'un là-dedans, vous devriez peut-être consulter quelqu'un qui s'y connaît. Elle se tapote la tempe d'un geste éloquent.

— Oh, ça suffit, dis-je en m'emportant. — Je sais ce que j'ai vu…

Mais elle me coupe, les yeux lançant des éclairs. — Quoi que vous pensiez avoir vu, gardez-le pour vous ! C'est moi la régisseuse de l'immeuble, et je ne tolère pas que quelqu'un vienne fouiner sans cesse !

— Je comprends, mais j'ai vraiment une raison d'être ici, j'essaie encore de rattraper le coup, mais ses traits restent d'une sévérité implacable. — Je voulais juste rendre visite à Madame D'Alessi, improvisé-je alors.

La régisseuse ricane, dédaigneuse. — Vous n'avez jamais mis un pied dans cet immeuble et, soudain, vous voudriez rendre visite à quelqu'un ?

— Vous êtes drôlement bien renseignée, me lâché-je malgré moi.

— Écoutez, jeune fille, siffle-t-elle en se penchant légèrement, comme pour s'assurer que je comprenne chaque mot. — Si je vous revois ici, j'appelle la police. C'est clair ? Nous ne laisserons personne nous importuner !

— Je ne veux vraiment pas créer de problèmes, dis-je avec un calme appuyé en reculant d'un pas.

— Alors voyez à déguerpir et laissez-nous tranquilles. Elle jette le sac dans la benne, qui claque bruyamment, puis se retourne d'un bloc, disparaît dans l'immeuble et fait claquer la porte derrière elle.

Je reste immobile un instant, la colère montant en moi. J'ai l'impression de m'être heurtée à un mur, et je sens des regards invisibles me scruter depuis les fenêtres.

Quand je finis par retraverser la rue, une pensée s'insinue dans ma tête : peut-être que cette femme en sait plus qu'elle ne veut bien l'admettre.

***

Pour l'instant, je laisse donc tomber mes recherches et, après un döner pris au snack à quelques rues, je prends la direction du refuge. Aujourd'hui, je reprends le bus et je me laisse bercer par son roulis apaisant. Mes pensées vont à Leon. Est-ce qu'il me prend pour parano ? Qu'il continue malgré tout de s'intéresser à moi me paraît à peine croyable, mais je n'ai jamais eu l'estime de moi que j'aurais dû avoir.

À cause du chantier sur la Rocade du Sud-Ouest, le trajet en bus dure presque deux fois plus longtemps que d'habitude. Deux fois, je me surprends, au moment d'un virage, à jeter un coup d'œil en biais par la fenêtre arrière pour vérifier si on nous suit. Une Honda Civic grise reste un long moment derrière le bus, mais elle tourne trois rues avant le refuge et disparaît de mon champ de vision.

À la place, Leon apparaît, qui attend à l'arrêt et commence à sourire quand il m'aperçoit derrière les portes du bus.

Il vient aussitôt vers moi, puis s'arrête, hésitant.

— Content de te voir, murmure-t-il.

— Hé, c'est ce que je voulais dire.

— Tu vas aussi dire que tu te réjouissais vraiment de me voir aujourd'hui ? Parce que moi, c'est exactement ce que j'ai envie de te dire.

— Même si on a décroché deux fois de suite la première place dans la catégorie pire rencard ?

Son regard se voile. — Tu l'as vécu comme ça ?

— La première fois, un harceleur nous interrompt, la deuxième, je vois des fantômes. Donc oui, je le vois comme ça.

— Moi, j'ai apprécié le temps passé avec toi. J'ai cru que ça voulait dire quelque chose ?

— Ça compte énormément pour moi ! m'écrié-je, alarmée. — Mais j'aurais aimé qu'on ait une soirée tranquille et romantique quelque part, pas qu'on… eh bien, soit encore interrompus.

La déception quitte ses traits et cède la place à une lueur

d'espoir. — Alors tu es prête pour la chance numéro trois ?

Je balaie tous les doutes sur le fait que ça aille peut-être trop vite et je prends sa main. — Le monde entier, dis-je avec conviction. — La chance numéro trois peut commencer tout de suite !

Leon serre ma main. — Oh, j'ai toujours rêvé d'un rencard entre des litières pleines et des chenils à passer au jet. Et avec une concurrence qui ne me tolère pas dans les parages. Ça rend le tout encore plus palpitant.

— Si tu veux, on peut essayer d'habituer Luna à toi. Elle doit de toute façon dépasser sa peur des hommes avant d'être proposée à l'adoption. Et moi aussi.

Il hausse un sourcil et ses yeux se mettent à pétiller. — Tu veux être adoptée ?

Je ne peux m'empêcher de rire. — Oublions ça.

— Tu serais bien chez moi. Trois repas par jour, des câlins à volont…

— Leon !

— Je me tais déjà.

Alors qu'on s'avance vers le refuge, il passe un bras autour de moi. Aussitôt, je me réchauffe.

Avant que ma capacité à penser ne s'évapore complètement, le souvenir de la photo en ville s'impose à mon esprit, et toute la chaleur s'évanouit. Je fais un pas de côté pour mettre un peu de distance entre nous.

— Pas ici, s'il te plaît.

Une ombre passe sur son visage, son regard balaye les alentours. — Tu veux que j'aille jeter un œil ?

Même si ses mots prouvent qu'il me comprend sans explication, je secoue la tête. — Je préférerais qu'on aille juste quelque part où on sera plus tranquilles.

Oh mon Dieu, comment ça sonne ? — Enfin, je ne veux pas dire que… nous…

— On rentre juste, dit-il, et je me demande malgré moi si un homme qui a l'air aussi parfait peut vraiment exister.

***

Notre plan pour habituer Luna à Leon capote sur Ella, qui nous annonce d'un air sombre que la police a arrêté une camionnette transportant vingt-cinq chiots issus d'élevages illégaux et qu'ils doivent être déposés ici dans moins d'une heure.

Leon se propose aussitôt de rameuter les autres bénévoles, pendant que j'aide Ella à libérer le plus de place possible pour nos futurs nouveaux pensionnaires. Cette tâche inattendue balaie vite toutes les autres pensées. Ne compte plus que ce qui est nécessaire, ce qui est possible et ce qui est juste.

Pendant qu'Ella accueille bientôt la police avec les chiens et la presse, je m'occupe du reste de nos pensionnaires. C'est l'heure du dîner, et même si j'aimerais bien aller voir de plus près les petites boules de poils, j'ai eu ma dose d'agitation et de caméras.

— Tu ne prends pas du tout ta soirée ? demande Leon quand, vers 18 h 30, je repasse une fois de plus dans le couloir devant le bureau où il trie désormais les maigres dossiers des chiots.

— Ça va prendre encore un peu de temps.

— Tu as l'air fatiguée, tu veux que j'aide ?

— Non, ça ira. Merci. Par contre… Je jette un œil à l'horloge. — Si tu pouvais me raccompagner tout à l'heure… Tu auras droit à un deuxième dîner.

— Si c'est toi qui cuisines, je te conduis où tu veux.

Je ne peux m'empêcher de sourire. — Flatteur.

— Même pas. Dit-il avec une indignation feinte. — Mais c'est un fait, c'est deux fois meilleur quand on est cuisiné aux petits soins.

— Ah bon ?

Il hoche la tête avec enthousiasme.

— Et tu as envie de quoi, alors ?

La façon dont il me regarde fait monter la chaleur en moi. Un frisson délicieux me parcourt.

— Ça a très peu à voir avec de la nourriture.

Comme la première fois, son allusion me remplit d'une excitation joyeuse, mêlée d'une angoisse dont je sais qu'elle vient de Michael.

— Comme je te disais, ça va prendre encore un peu. Trente minutes ?

— Trente minutes, confirme-t-il.

Je m'apprête à ressortir quand mon regard accroche le grand tableau blanc accroché au mur derrière Leon. En haut à gauche, en

lettres inhabituellement grandes, on peut lire. *Jeudi : aller se baigner avec Paula.*

Mes baskets se changent soudain en blocs de ciment. Jeudi. C'était un jeudi pendant les vacances d'été…

— Josie ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Je cligne des yeux et reviens à la réalité. Leon est assis là, le front plissé, à me regarder.

— Paula, c'est qui ? dis-je d'une voix rauque.

— Paula ? Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il semble comprendre ce que je fixe à nouveau et il se retourne vers le tableau. — Je ne sais pas. Peut-être l'une des deux pinschers naines abandonnées, Ella ne m'a pas encore donné leurs noms.

— Pinscher nain, je répète en écho, m'agrippant de toutes mes forces à cette idée. Je songe un instant à demander à Ella, mais Leon se tient déjà devant moi.

— Ça va ? demande-t-il en me toisant, soucieux.

— Qui a écrit ça ? m'entends-je demander.

— Je ne sais pas, mais est-ce que c'est important ?

Il me regarde encore comme ça. Exactement comme il m'a regardée quand je lui ai dit que la femme se tenait à la fenêtre.

Je ne suis pas folle ! Je respire. Lentement, profondément. Une coïncidence stupide. Vraiment stupide, oui.

— Tu veux t'asseoir ? propose Leon en attrapant mon bras.

Je secoue la tête, même si le bout de mes doigts est engourdi. — Non. Non, je vais voir Luna.

Je trébuche littéralement hors de la pièce.

Leon m'appelle, mais ne me suit pas. Il a sans doute vu que je préfère être seule, là, tout de suite. Ma Paula. C'était un jeudi.

Elle voulait juste aller se baigner !

Quand je reprends conscience de ce qui m'entoure, je suis assise dans le box de Luna.

Sa truffe humide frôle le dos de ma main. Puis, d'un coup, elle s'assoit à côté de moi, pose la tête sur mes genoux et me regarde de ses yeux couleur d'ambre avec une douceur désarmante.

— Toi aussi, tu as perdu quelqu'un qui comptait plus que tout ? je lui chuchote.

Elle ne cille pas. On dirait qu'elle respire à peine. Comme si elle

essayait d'aspirer toute ma douleur rien qu'en me regardant.

Peu à peu, sa présence me calme. Sa queue claque contre le sol à intervalles irréguliers, signe que mon état finit par la rendre nerveuse.

Elle gémit doucement, remue la queue plus fort et s'apprête à me sauter dessus. — Luna, non.

Aussi vite que sa rechute dans ses vieux réflexes est venue, elle s'évanouit, et elle se rassoit docilement. Mais son regard insistant ne change pas.

Je lui caresse avec gratitude le poil lisse de la tête. — À demain, ma puce.

Leon attend devant l'entrée des chenils. Il ne me quitte pas des yeux pendant que je vais vers lui.

— Je ne voulais pas entrer pour ne pas effrayer Luna, dit-il quand je l'ai rejoint. — Comment tu vas, vraiment, Josie ?

— Ça … ce n'est rien, je réponds, mais je sais que ma voix ne sonne pas convaincante.

Leon saisit doucement mon bras. — On dirait que tu aurais besoin d'une pause. Laisse-moi te ramener chez toi et je te cuisine quelque chose, je ferai en sorte que tu te détendes un peu.

C'est presque ridicule d'imaginer que je pourrais me détendre après tout ce qui s'est passé. Mais la peur du silence de mon appartement et l'épuisement mental me rendent réceptive à sa sollicitude. Sans trop réfléchir, j'acquiesce et je le suis jusqu'à sa voiture.

— Tu m'expliques ce que c'était, tout à l'heure ? demande-t-il quand nous quittons le refuge par l'entrée principale.

— Un jour, peut-être.

— D'accord. Mais je veux que tu saches que… C'est quoi, ça ?

— Quoi ?

Leon s'élance et s'arrête près de sa voiture. — C'est pas vrai !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Les pneus sont à plat !

— Tous ? m'échappe-t-il.

— Oui, tous !

Il a l'air calme, comme s'il venait d'apprendre que son colis avait été déposé au mauvais endroit. Peut-être qu'il est sous le choc. Quand la voiture de Michael avait un problème, ça le touchait plus que lorsque moi j'étais clouée au lit avec de la fièvre.

Je fais le tour de la voiture, et tous mes beaux principes sur la bonne façon de gérer les hommes émotifs s'envolent. Sur toute la largeur de la carrosserie, de vilaines rayures ont gravé : « Elle est à moi ».

Chapitre 13

Je vacille en arrière jusqu'à buter contre l'Opel Astra bleue d'Ella.

Paula doit être lavée…

La phrase flotte, hors de propos, devant mes yeux.

Ce n'est pas un hasard ! Ce n'est pas un hasard !

Les mots me martèlent les tempes et la nausée me prend. Un petit sifflement perce mes oreilles.

Pour ne pas tomber, je me laisse glisser le long de la voiture d'Ella jusqu'au sol et m'affale rudement sur le gravier froid du parking.

— Josie !

J'entends Leon crier, mais je suis incapable de réagir.

Quand il contourne la voiture, je vois au ralenti son expression changer. L'inquiétude, en m'apercevant, fait place à la surprise en découvrant les rayures. Puis à la colère. Elle jaillit littéralement de lui.

Les yeux sombres, presque brûlants, il me dévisage.

— Désolée, lâché-je, en dépit de tous les enseignements de Mia.

Leon serre les poings, s'avance vers moi. J'étouffe un gémissement, tente de me reculer. La voiture d'Ella dans le dos m'arrête. Je ferme les yeux, tout mon corps se crispe.

Puis je sens un contact sur mon bras, très doux d'abord, jusqu'à ce que je me retrouve dans une étreinte.

— Ça va aller, Sunshine. Je m'en occupe. Dis-moi où il habite.

Je secoue la tête. En pensée, j'essaie de me rappeler le numéro de ma avocate, mais impossible de remettre la main dessus.

— Regarde-moi, Sunshine. La voix de Leon a une insistance étrange.

J'obéis, les yeux me brûlent d'avoir tenté de retenir mes larmes. Je ne le distingue pourtant qu'à travers un voile. — Je n'en peux plus.

Une seconde, la phrase reste suspendue entre nous. Puis je sens Leon me serrer plus fort contre lui. — Tu n'as pas à le faire. Je suis là, maintenant.

Doucement, mais fermement, je me détache de lui et me relève tant bien que mal. Amoureuse ou pas, je n'ai besoin ni d'un héros ni d'un chevalier servant. J'ai besoin de certitudes et d'un œuf pourri à

écraser sur la tête de Michael.

— Il faut que j'appelle ma avocate, dis-je en dégainant mon téléphone.

Il hoche la tête. — Et moi, la police.

Reconnaissante qu'il ne s'acharne pas à vouloir affronter Michael, je sors mon téléphone. J'ai, tristement, le numéro de Mme Schickinger en numérotation rapide.

Elle décroche au deuxième sonnerie. — Madame West, j'espère que vous m'appelez pour me dire que j'ai mal orthographié votre nom sur la facture.

— J'aimerais bien. Je … Michael ne respecte pas l'ordonnance d'éloignement. Il m'a appelée il y a quelques jours et là, il a rayé la voiture d'un ami.

Même si Mme Schickinger paraissait assez froide au début, je sais que mon appel la touche. Après l'audience, elle m'a, contre toute attente, prise dans ses bras et souhaité bonne chance. En plus, elle m'a demandé de ne plus jamais la contacter à titre professionnel, si possible.

— Je le signalerai dès demain au juge, Madame West. S'il vous plaît, consignez les incidents précisément. Avec la date et l'heure. Et faites impérativement constater les dégâts sur le véhicule par la police.

— Je le ferai, merci.

— Et la prochaine fois, Madame West …

— J'appelle tout de suite, dis-je docilement.

Déjà, quand je vivais encore chez Michael, elle m'avait signalé à plusieurs reprises que je ne lui rapportais certaines transgressions de ses limites que des jours après les faits.

— Ça vous aide, Madame West, confirme-t-elle. Envoyez-moi tout par mail, c'est le plus rapide.

— Merci, Mme Schickinger, je vous l'enverrai dès ce soir.

Je raccroche et je suis soulagée de rester si calme après ce bref appel. Quelque part, sous le carré strict et les lunettes demi-lune de Mme Schickinger, sommeille un pitbull qui, une fois qu'il a planté les crocs, ne lâche plus tant qu'elle n'a pas atteint son objectif.

Je baisse le téléphone. — Il faut que je rentre pour tout envoyer par mail à ma avocate. Tu m'en voudras si je …

— Bien sûr que non. Mais, Josie, j'ai besoin de l'adresse de ton ex.

— Pourquoi ?

Pour la première fois, il paraît impatient, même si son visage reste impassible. C'est comme ça qu'il a l'air quand il est en colère ? — Parce que je dois porter plainte contre X, mais il y a une forte probabilité pour que Michael soit l'auteur. Et j'aimerais vraiment éviter aux collègues de devoir chercher son adresse eux-mêmes, même si, pour eux, ce n'est sans doute que quelques clics.

— Tu me promets de ne pas y aller ?

— Pourquoi diable veux-tu le protéger ?

— Je me protège ! dis-je plus vivement que prévu.

— Et je te fais du tort en le dénonçant ? Il secoue la tête.

— Tu voulais aller chez lui, corrigé-je. Porter plainte, c'est très bien.

— Aller chez lui ? Quand ai-je dit ça ?

— Tu as demandé où il habitait, puis tu as dit que tu réglerais ça.

— Oui, en appelant la police. Les bras croisés sur la poitrine, il fait un pas en arrière. — C'est ça, l'image que tu as de moi ? Que je fonce comme un taureau enragé pour aller s'en prendre aux autres ? Tu as oublié ce que je t'ai raconté sur mon enfance ?

— Non, je n'ai pas oublié. Excuse-moi.

Il inspire bruyamment. — Tu es à cran, Josie. Même si l'image que tu as manifestement de moi ne me plaît pas, je comprends. Laisse-moi t'emmener jusqu'au bus.

— Ça ira. Reste plutôt ici, pour ne pas rater la police. Tu m'appelles plus tard pour me dire comment ça s'est passé ?

— Bien sûr.

Un instant, j'hésite à l'embrasser ou à l'enlacer pour lui dire au revoir, mais je n'en ai pas envie. Pas après que son intérêt évident pour moi a valu à sa voiture d'être saccagée.

Alors je me contente d'un signe de la main, bien gauche, avant de filer en direction de l'arrêt de bus.

Je dois attendre un moment, j'aperçois même au loin une voiture de patrouille qui arrive en roulant au pas. Puis je monte dans la ligne 304 vers le centre-ville et j'espère que Mme Schickinger mettra, cette fois, définitivement fin aux agissements de Michael.

À mi-chemin, la pluie reprend. Les gouttes perlent sur les grandes vitres. Quand sera-t-il enfin printemps ? J'ai besoin de soleil, de fleurs, d'une petite lueur d'espoir.

Les vibrations de mon téléphone interrompent mes pensées nostalgiques. C'est Éric. Une sensation de creux me serre le ventre. En

général, il n'appelle jamais en dehors des fêtes.

— Allô, Éric, tout va bien ?

— Où es-tu donc, ma petite ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, où tu es ? Je suis devant chez toi, je croyais que tu ne travaillais le lundi qu'à 20 heures.

Cet homme a une mémoire d'éléphant, comme presque tout le monde dans notre famille. — Oui, d'accord, mais qu'est-ce que tu fais devant ma porte ?

— Je viens te voir, évidemment. J'étais en déplacement dans le coin et je me suis dit que je passerais au retour.

— D'accord… Moi, je suis encore dans le bus et je ne serai à la maison que dans une demi-heure.

— En bus, ah bon, je vois. À quoi te sert une voiture, alors ? Tu as des soucis d'argent ?

— Pourquoi tu n'appelles pas avant ? J'arrive bientôt.

— Je peux aussi venir te chercher. J'ai la voiture.

— On peut régler ça plus tard, s'il te plaît ? Attends simplement à la boulangerie en face du centre commercial. Ce n'est pas très loin.

— Régler ? Donc tu as besoin d'argent ? Tu veux que je passe à la banque ?

— Non. On se voit tout de suite. Je raccroche.

Mon oncle Éric est la seule personne sur cette terre à qui je raccroche au nez. C'est la partie de ma famille que je préfère, mais il est aussi terriblement éreintant quand il a une idée en tête. Et parfois, comme maintenant, il ne se rend pas compte qu'il dépasse encore les bornes.

***

Une petite demi-heure plus tard, j'entre dans le café où Éric m'attend déjà. Dès qu'il me voit, il se lève et me fait signe.

— Josephine, je suis là.

Ce n'est pas la seule chose qui le fait ressortir. C'est aussi le seul ici à porter un costume avec gilet. Parfois, je me demande s'il possède quelque chose d'aussi prosaïque qu'un survêtement, car je ne l'ai jamais vu habillé autrement.

Je le rejoins, en essayant d'ignorer les regards qu'il – et, par ricochet, moi aussi – attire.

— Je suis passé au distributeur et j'ai retiré de l'argent pour toi, m'annonce-t-il d'un ton maussade alors qu'il me reste encore cinq pas à faire.

— Oncle, je n'ai pas de problèmes d'argent.

Il se lève, et on s'embrasse brièvement, mais très fort.

— Bien sûr que non, dit-il ensuite et, à peine assis, il me glisse quelque chose dans la main. Avec la même manière ostensiblement discrète que ma grand-mère autrefois, quand j'étais enfant.

J'accepte. Ce combat-là, j'ai renoncé à le mener depuis des années. Je pourrais aller au boulot en rose Ferrari, et il croirait encore que j'ai des problèmes d'argent. D'une certaine façon, c'est sa manière d'aimer. Enfin, je crois. Il n'a pas d'enfants, c'est peut-être pour ça qu'il est si protecteur.

— Heureux que tu sois là. Mais je dois filer tenir mon cours. Tu restes jusqu'à demain ?

— Je reste jusqu'après-demain. Et pour un café, tu trouveras bien un peu de temps, non ? Vu que je me suis déplacé et que tu ne me laisses même pas entrer chez toi. Il me fait un clin d'œil. — Tu n'as pas rangé, hein ?

Je dois reprendre mon souffle avant de répondre. — C'est rangé, mais ma formation commence dans vingt minutes et je ne peux pas arriver en retard.

Je me lève ostensiblement de la banquette.

Il m'imite. — Je viens avec toi.

J'attends patiemment qu'il ait payé, puis je l'accompagne dehors. Il me tient la porte. Un gentleman à l'ancienne. Un peu farfelu, mais un gentleman quand même.

— Comment vont Mama et Papa ?, demandé-je en chemin vers l'appartement.

Il balaie la question d'un geste. — Oh, comme d'habitude. Aigris et blasés. Depuis qu'ils sont à la retraite, tout ce qui les intéresse, c'est leur jardin et les potins du voisinage. Ils ont un bassin, maintenant.

Un jet de colère remonte en moi. À moi, ils ne peuvent pas pardonner, mais un bassin dans le jardin, ça passe ? Alors que ma mère se mettait à pleurer des années durant à la moindre flaque ? — Super. C'est super.

— Oh, arrête un peu. C'est aussi absurde que ma chère sœur est

bornée !, s'exclame-t-il, et je suis contente qu'on ait quitté le café entre-temps.

— Pourquoi elle fait ça ?, demandé-je, frustrée, comme si ce fichu bassin était un signe quelconque. — On n'a pas assez souffert ?

Éric fait une grimace. — Oh, s'il te plaît, mon enfant, tu parles comme ta mère. Rester éternellement coincé dans le passé n'a jamais aidé personne.

— Alors pourquoi tu m'as apporté le collier de Paula ?

— Pourquoi je ferais ça ? Tu en as bien un à toi.

Je m'arrête. — Si, mais tu avais celui de Paula, non ? Je lui saisis l'épaule et le retourne face à moi. — Tu l'avais, hein ?

— Josephine …, soupire-t-il profondément, — tu te souviens que ta mère a insisté pour que Paula soit enterrée avec le collier ?

Je le fixe pendant quelques secondes, la bouche ouverte, en haletant comme un poisson hors de l'eau. Puis je pars en courant. Au bout de trois foulées, je fouille déjà dans mon sac pour trouver la clé de l'appartement. Il faut que je la voie, la chaîne, vérifier si c'est vraiment la même et si un salaud a déterré ma sœur morte.

— Josephine !

J'entends mon oncle m'appeler, mais je ne peux pas m'arrêter.

Son souffle derrière moi faiblit tandis que je grimpe l'escalier quatre à quatre et que j'ouvre la porte.

— Où est-ce qu'elle est passée ? Où est-ce qu'elle est ?, je marmonne, affolée, tandis que mes mains fouillent déjà le tiroir du haut de l'enfilade.

Rien à signaler.

Rien non plus dans la salle de bains, sur l'arbre métallique où pend mon propre bijou. C'est seulement dans la chambre, dans le tiroir de ma table de nuit, que je la trouve.

J'ôte la mienne de mon cou en chipotant, je prends celle de Paula dans ma main.

D'un petit clic, la lampe de chevet s'allume et je présente les deux chaînettes en or sous l'ampoule.

Une vague de soulagement. Elles sont presque identiques, mais pas tout à fait. La mienne est un peu plus lourde. Le tracé des lettres P et J est proche, mais le J sur le collier de Paula est légèrement plus grand. Une réplique.

Personne n'a exhumé ma sœur.

Mon soulagement prend un sérieux coup quand je comprends ce que ça implique.

Un cinglé a fait fabriquer une copie. Quelqu'un qui savait ce que représente ce collier.

La sonnette hurle, comme si elle voulait arracher le boîtier du mur. De toute évidence, Éric m'a rattrapée et n'a pas spécialement goûté mon petit sprint.

Toujours les chaînes en main, je vais comme hébétée dans l'entrée et je lui ouvre. Des pas lourds dans l'escalier et un souffle rauque suivent.

— Je ne t'ai pas appris les bonnes manières ? Ne me plante pas comme ça, dit-il en râlant, et il s'adosse au chambranle, à bout de souffle. Puis il voit les chaînes. — Qu'… ? Son regard saute d'elles à moi, puis revient encore aux bijoux. — Tu as fait faire une copie du bijou de Paula ?

— Non ! Quelqu'un m'a accroché le collier de Paula à la porte. Enfin, une réplique de celui-ci !

Soudain, il n'a plus besoin de l'appui du chambranle et se redresse. Avec son mètre quatre-vingt-dix à peine, il me dépasse d'une tête.

— Michael !, lâche-t-il. Une fois, je lui ai pardonné la façon dont il t'a traitée. Pas deux. Il est mort commercialement !

— Mais pourquoi il m'enverrait ce collier ? Oui, il veut que je revienne. Il a même appelé. Mais il n'obtiendra pas ça en faisant faire le collier de Paula. Et puis il n'avait aucune idée de quoi je parlais quand je l'ai appelé à ce sujet.

— Tu l'as appelé ? Les yeux de mon oncle s'écarquillent. — Josephine Angelika West, tu as perdu la tête ?

D'un coup, mon oncle a l'air prêt à verdir, grandir de deux mètres et sauter en hurlant par la fenêtre.

— Il fallait bien que je sache ce qui se passe, dis-je, avec la petite voix de mes douze ans.

— Ah oui ? Et ce merveilleux salopard d'ex-mari t'a répondu qu'il t'avait envoyé le collier pour que tu reviennes ? Qu'il veut te manipuler et te rabaisser ? Parce que c'est un fichu bellâtre sans colonne vertébrale qui ne se sent fort qu'en écrasant une femme ? Il secoue la tête, rouge écarlate, au point que je crains de le voir faire un AVC d'une seconde à l'autre. — Qu'est-ce que tu t'attendais à ce qu'il dise ?

Je n'ose pas lui répondre : sa tête cramoisie me rappelle trop le

visage bouffi de Michael quand il a trop bu. Pourtant, j'ai des doutes. La photo de Leon et moi, oui. La voiture rayée, sans aucun doute. Mais le collier ?

Pour tenter de me détourner de la carrure impressionnante d'Éric, je jette un œil à l'heure. Huit heures quatre !

— Bon sang, la formation. Éric, je suis désolée. Mets-toi à l'aise, d'accord, je dois travailler, on se parle après !

Il grommelle quelque chose que j'interprète comme un assentiment, et marmonne un truc à propos de nièces sans éducation avant de disparaître vers la cuisine.

Pendant ce temps, je me jette sur l'ordinateur portable, je me lisse les cheveux, je me connecte et lance l'appel vidéo.

Merde, je ne me souviens plus du tout de ce que j'avais prévu ce soir. Le cours est bien planifié, mais je ne suis pas prête. Mon introduction sonne donc un peu raide. Heureusement, mes élèves, qui ont tous entre trente et quarante ans, doivent présenter les résultats d'un projet, et du coup, ça n'achève pas en catastrophe totale.

Quand je termine la réunion, je suis trempée de sueur. Cette sueur d'angoisse bien particulière, qui sent comme si on sortait des enfers.

Merde de nervosité, foutue bagnole, foutu Michael !

Épuisée, je traîne des pieds jusqu'à la cuisine, me demandant malgré moi ce que Leon a bien pu obtenir auprès de la police, et je manque défaillir en voyant Éric assis là. Un cri aigu m'échappe avant que je me rappelle ce qui se passe.

— Oh mon Dieu, j'avais complètement oublié que tu étais là.

Il claque la langue, désapprobateur. — Tu es trop tête en l'air, Josephine, reprends-toi enfin. Comment veux-tu que quelque chose fasse de toi …

Je saisis la deuxième tasse de thé qu'il a sans doute préparée pour moi. — Merci. Ça sent agréablement les épices et c'est à bonne température. Aux tirades de mon oncle, j'oppose volontiers une polie indifférence. Le contredire ne sert à rien, comme je le sais d'une longue expérience.

Il me dévisage, scrutateur, tandis que je reprends une gorgée. Puis nous restons assis en silence à la table de la cuisine. Ça, entre nous, ça a toujours bien fonctionné. C'est ce que j'aime chez lui. Aussi éprouvant qu'il puisse être, il sait parfois se taire. Le plus souvent, quand ça compte vraiment. Après la mort de Paula, il a été le pilier qui m'a empêchée de sombrer dans la folie.

— Tonton ?

— Hm ?

— Tu viendrais avec moi voir Paula demain ?

Il boit une gorgée de thé, la fait tourner lentement dans sa bouche. — Ça fait longtemps que tu n'es pas allée la voir, hein ?

— Cinq ans, admets-je à voix basse.

— C'est faible, Josephine, dit-il. C'était ta sœur !

— Je le sais bien !

Il soupire. — Tu devrais aussi savoir que tu peux m'appeler quand tu veux pour y aller.

— Tu ne peux pas faire 200 km à chaque fois juste parce que j'ai envie d'aller voir Paula. Je peux y aller seule. C'est juste qu'après tout ce temps, je préférerais …

Il pose sa main sur la mienne. — Pour ma nièce préférée, je peux faire le double.

— Il ne t'en reste plus qu'une. Le lui rappeler ravive la douleur de la perte de Paula avec une brutalité inattendue et, d'un coup, j'aurais envie de partir tout de suite pour la rejoindre. Bien sûr qu'elle est morte. Bien sûr que même sa tombe n'est pas un endroit où je pourrais vraiment la revoir. Malgré tout, il faut que j'y aille et que je lui dise qu'elle me manque. Parce que ça, elle doit le savoir.

Chapitre 14

Le vieux cimetière se trouve un peu à l'écart de ma ville natale, entouré de grands arbres dont les feuilles bruissent sous les rafales de vent doux. Les nuages sont bas, et plombent encore l'atmosphère.

Pendant le trajet, mon oncle et moi nous sommes perdus dans nos souvenirs. De bons souvenirs. Mais depuis que nous avons passé le panneau d'entrée, nous nous taisons.

Sans un mot encore, je sors de la voiture et regarde autour de moi. Le gravier crisse sous mes pas tandis que je me dirige lentement vers la tombe de Paula.

Éric reste à mes côtés, presque comme lors de l'enterrement de Paula, quand, grâce à lui seulement, je ne me sentais pas totalement invisible et déchirée.

En pleine semaine, le cimetière est presque vide ; on n'aperçoit que quelques visiteurs isolés. L'air est frais et charrie l'odeur terreuse du sol humide. Au loin, j'entends un oiseau, mais son pépiement paraît déplacé, presque incongru dans ce silence oppressant.

Quand nous arrivons à la tombe de Paula, Éric s'arrête à quelques pas en arrière. Il me laisse l'espace dont j'ai besoin pour faire face à ce lieu et à ce qu'il signifie.

Je m'immobilise et baisse les yeux vers la pierre tombale où son nom est gravé. « Paula » — un simple mot, mais il déferle avec une vague de souvenirs et d'émotions que j'ai du mal à contenir.

— Cinq ans …, chuchoté-je. Ma voix n'est guère plus qu'un souffle, presque happé par le vent.

Je m'agenouille et passe les doigts sur la pierre froide, comme si je pouvais ainsi créer un lien avec elle. Des souvenirs fulgurent devant mon œil intérieur — nos éclats de rire, nos disputes, nos larcins de bonbons en cachette, et la dernière nuit où tout s'est effondré.

— Pardon, Paula, murmuré-je en ravalant mes larmes. — Je suis tellement désolée.

Un chuchotis retentit et je sens mes poils se hérisser sur mes bras. J'ai l'impression que quelqu'un a murmuré mon prénom, tout bas, presque à l'oreille. Je me retourne, mais il n'y a personne.

— Tu as entendu ça ? Ma voix tremble tandis que je regarde mon oncle, interrogative.

— Qu'as-tu entendu ?

— Il y avait …, commencé-je, mais les mots meurent sur mes lèvres. Je secoue la tête, j'essaie de chasser cette sensation étouffante qui m'enveloppe, mais elle me colle à la peau comme un manteau d'ombre.

Ce n'est qu'après avoir parlé longuement à Paula en silence que je me sens un peu plus légère au cœur.

À un moment, Éric s'avance aussi et dépose les fleurs achetées en chemin dans le vase sur la tombe. Nous restons un instant dans un silence complice, puis il pose une main sur mon épaule et nous reprenons le chemin du retour.

Nous contournons largement la maison de mes parents, bien qu'elle ne soit qu'à six rues de là. Fugacement, l'idée de revoir l'étang me traverse. Je secoue la tête et me reconcentre sur la route. Un étang. Quelle absurdité.

J'ai toujours espéré que maman se réconcilie avec moi avant d'affronter son effroi de l'eau. Mais l'eau était sans doute le moindre mal.

— On va déjeuner. Tu es trop maigre, interrompt Éric le fil de mes pensées.

— Hm.

— Allez, Josephine. Bella Italia ! Pizza ! Bruschetta ! Aglio e…

Je ne peux m'empêcher de rire, comme toujours quand il prend son accent italien. — D'accord, d'accord. On va manger italien.

— Va bene !

Pendant qu'il se range un instant sur la bande d'arrêt d'urgence pour chercher au GPS le prochain restaurant italien, j'essaie d'appeler Leon. En vain. Dès la troisième sonnerie, c'est la messagerie. Je n'ose pas laisser de message. Sans doute doit-il lui aussi encaisser d'abord l'attentat contre sa voiture.

Inconsciemment, je me demande combien il supportera encore sans broncher avant de comprendre que ma vie est une catastrophe.

***

Même si le repas avec Éric et mon cours en ligne ce soir-là se déroulent sans incident, le sommeil paisible me fuit.

Mon avocate a appelé dans l'après-midi pour m'informer que

Michael doit comparaître devant le juge le lendemain matin. Selon la décision du juge, il risque une amende ou jusqu'à un an de prison. L'année de prison serait peu probable, puisqu'il ne s'est pas approché de moi en personne. Mais l'amende, elle, est très probable.

Hourra. Mon ex, qui, malgré le divorce, a encore au moins 200 000 euros de réserve — à moins qu'il ne les ait dissous dans l'alcool entre-temps — doit payer une amende. Qu'est-ce que ça m'apporte ? La paix ne s'achète pas.

Mes pensées reviennent au collier. Pourquoi Michael m'enverrait-il la copie ? Il aurait tant de façons plus simples de me harceler. Rien que sa voix me file la chair de poule.

Comme je ne trouve pas de réponse, je me concentre sur le collier lui-même. Bien décidée à ne pas me laisser abattre, je choisis de le considérer comme un cadeau. Comme le souvenir de la période la plus dure de ma vie, dont je suis sortie meurtrie, mais pas brisée.

Ma respiration se calme un peu. Les maillons froids de la chaîne dans ma main m'arrachent même un sourire. — Ils ne nous mettront pas à genoux, n'est-ce pas, Paula ? Pas à l'époque. Et pas cette fois non plus.

Tu ne t'es jamais vraiment laissée abattre.

J'imagine que la voix dans ma tête est celle de ma sœur, et mon sourire s'élargit. C'est agréable. Je me sens moins seule.

Sur un coup de tête, je commence à lui raconter ma journée. Tous ces derniers jours. Leon, la photo, le collier, Frank, les appels. Mes peurs. Les mots jaillissent comme une cascade et, enfin, enfin, la fatigue me gagne.

Je me tourne sur le côté, je triture mon oreiller jusqu'à ce qu'il soit assez confortable, et je ferme les yeux. J'ai à peine pris trois inspirations que j'entends un bruit sourd. D'abord, je pense à une portière de voiture, mais c'était trop fort, trop violent.

Mon cœur s'emballe, même si j'essaie de me convaincre que ça venait de la rue et que ça ne me concerne pas. J'essaie de me rendormir, sans succès. La peur qu'on ait encore lancé quelque chose contre ma vitre, qu'on gratte à ma porte ou qu'on accroche des cadeaux à ma poignée est trop forte.

Alors j'ose sortir du lit. La caméra clignote pour signaler qu'elle enregistre. En continu. Une maigre consolation.

Un fort vrombissement m'arrache un cri de frayeur, mais ce n'est que mon portable qui tressaute sur la table de nuit en bois. Le vibreur fait vibrer le bois en dessous au point que je crains de réveiller ma

voisine de l'appartement d'en dessous.

Je m'en saisis à la hâte. Le numéro est masqué.

Ne décroche pas.

Je décroche. — Allô ?

Silence.

Je me mords l'intérieur de la joue jusqu'à la douleur. — Michael, si c'est toi, raccroche. S'il te plaît. Il faut que tu me laisses partir !, lâché-je d'un trait.

Au bout du fil, rien ne bouge.

Mais au bout de quelques secondes, le halètement immonde reprend. La nausée me prend, ma main se crispe sur le téléphone, et pourtant je ne peux pas m'empêcher d'écouter.

Au halètement s'ajoute un gémissement. Plus haut, d'abord faible, puis de plus en plus fort. Jusqu'à ce qu'un cri désespéré jaillisse du combiné. Puis la ligne coupe. Je reste immobile, à fixer les silhouettes glacées des croisillons de la fenêtre que les réverbères projettent sur le mur.

Quand mon portable vibre pour un SMS entrant, je sursaute.

« Viens. À. La. Fenêtre. »

Non. Mon Dieu, non !

Je me précipite. Appuyée à l'appui de fenêtre en pierre glacée, je regarde vers la fenêtre en diagonale, là où, il y a quelques jours, j'ai aperçu l'inconnue pour la dernière fois. Je ne distingue rien, je balaie la vitre des yeux, fébrile.

Puis soudain, je distingue une main contre la vitre. Une seconde qui claque brusquement sur le verre, et un visage dont les yeux écarquillés par la peur et la douleur me fixent.

Un cri muet sur des lèvres grandes ouvertes me transperce jusqu'aux os. Je ne peux pas l'entendre et pourtant j'ai l'impulsion de me boucher les oreilles.

Sa paume s'abat de nouveau à plat contre le verre. Elle hurle, hurle encore, et la nausée me reprend.

Paula ! Elle ressemble à Paula !

Mon portable m'échappe des mains au moment où j'essaie de le déverrouiller pour appeler la police.

Il me coûte affreusement de détourner le regard pour le ramasser. Quand je le relève, elle est toujours là.

Malgré la caméra dans l'angle, je prends deux photos d'elle. Par sécurité. Puis je compose le numéro d'urgence.

Cette fois, c'est une femme au bout du fil.

À présent, je donne presque automatiquement mon nom et mon adresse. — Dans l'appartement d'en face, quelqu'un est à la fenêtre et appelle à l'aide, ajouté-je ensuite.

La procédure qui suit, je la connais déjà. Non, je ne suis pas en danger immédiat, non, pas de menace directe. Oui, j'attendrai l'arrivée de la voiture que le central envoie.

Ma voix sonne étrangère à mes oreilles. Mon pouls étouffe mes mots.

— Quelqu'un arrive tout de suite.

Pendant toute la conversation, je regarde Paula — la femme d'en face —. Elle ne crie plus, mais soutient mon regard. Son visage est toujours crispé par la peur. Ou est-ce la douleur ?

Aide-moi.

J'imagine entendre les mots qu'elle forme avec ses lèvres.

Viens. Aide-moi !

J'ai la tête qui tourne et la nausée, affreuse. Pourtant, je ne peux pas détourner le regard, je ne peux pas bouger, je n'arrive pas à respirer.

Je ne sais pas combien de temps je reste plantée là. Des larmes me brouillent la vue.

Gyrophares. Enfin. Les pompiers sont de la partie, cette fois encore, ainsi qu'une ambulance.

Je descends en courant jusqu'à la porte, pieds nus, en pyjama, et j'ouvre.

— Là, je montre la fenêtre en biais au-dessus de nous, — elle est là-haut.

Ils me prient d'attendre.

Je tiens à peine le coup. Dans le froid, avec l'incertitude de ce qui peut bien se passer là-haut. Qui que soit celui qui est avec elle. Cette personne m'a appelée !

Je ne prends la mesure de tout ça que maintenant, et je voudrais courir après les policiers pour les prévenir. Et si la personne était armée ?

Je fais les cent pas sur le trottoir. Je lève sans cesse les yeux vers l'appartement, mais sous cet angle, on ne distingue rien.

Douze longues minutes, je n'entends rien. Puis police, secours et

pompiers reviennent. Seuls.

— Qu'est-ce qu'il en est ? demandé-je.

— Madame West, il n'y a rien là-haut. Vous nous avez déjà alertés il y a une semaine, n'est-ce pas ?

— Comment ça, il n'y a rien là-haut ? C'est impossible !

— Madame West, je dois vous rappeler que l'usage abusif du numéro d'urgence constitue une infraction et …

— Je n'ai strictement rien fait d'abusif …

L'homme lève une main pour m'admonester. — Restez là où vous êtes, s'il vous plaît, et calmez-vous, Madame West.

À ma propre surprise, je remarque que j'ai fait un pas vers lui. Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe ?

— S'il vous plaît, écoutez-moi ! Je saisis le portable dans la poche de mon pyjama. — Quelqu'un m'a appelée il y a une demi-heure avec un numéro masqué, vous voyez ? Je montre mon journal d'appels au commissaire d'une quarantaine d'années, cheveux noirs. — Au bout du fil, personne. Puis j'ai entendu des cris. Ensuite, ce SMS est arrivé. Je le lui montre aussi. — Après, je suis allée à la fenêtre et j'ai vu la femme ! Attendez, j'ai une photo.

J'ouvre la galerie. Dès que je vois l'image que j'ai prise, je sais ce que les agents vont en dire. C'est trop sombre, trop loin, trop flou. Mais à la fenêtre, il y a une tache blanche, on distingue la chemise de nuit de la femme.

— C'est elle. C'était son pyjama. C'est flou, j'ai vraiment eu peur. Elle a appelé au secours !

Le commissaire prend réellement le temps d'examiner longuement la photo, puis secoue la tête. — Ça pourrait être un reflet de lumière …

— Ce n'était pas un reflet ! J'ai failli taper du pied, je parviens toutefois à réfréner de justesse cette réaction puérile.

Son regard glisse malgré tout vers mes pieds. — Vous n'avez pas de chaussures.

— Ah, vraiment ?

— Vous devez avoir froid, Madame West. Pourquoi n'irions-nous pas dans votre appartement, et je prendrai votre déposition là-bas ? Vous souhaitez déposer plainte, n'est-ce pas ?

— Contre qui ? Je ne veux dénoncer personne. Je veux qu'on aide cette femme !

— Venez, parlons au chaud.

J'expire avec effort, mais je passe devant en hâte, je monte l'escalier. — Elle est en danger. Elle a appelé à l'aide, dis-je par-dessus mon épaule. — On peut vérifier mes caméras.

— Vous avez des caméras qui filment la maison d'en face ?

— Non. Si. Ce n'est pas ce que vous croyez, affirmé-je, bien que ce soit exactement ça.

Nous arrivons chez moi et je laisse entrer les deux policiers : celui d'une quarantaine d'années, et un autre, un peu plus jeune, mince, aux cheveux blonds courts.

— À quoi ressemblait cette femme ? demande le brun.

— Blonde, à peu près ma taille. Peut-être un peu plus âgée que moi.

Le coup d'œil significatif que les policiers échangent ne me surprend même plus.

— Je peux le prouver. Je ressors mon téléphone et lance Watch-IT. L'appli qui enregistre les images des caméras. — Là !

Je lance la vidéo de la dernière heure et j'avance jusqu'à l'heure à laquelle l'appel m'a atteinte. 1 h 24. La fenêtre n'est visible que sous un angle très oblique, mais la femme, surtout sa main contre la vitre, va apparaître. J'attends et j'attends.

Les deux policiers sont derrière moi et me regardent par-dessus l'épaule, curieux. Comme moi, ils ne voient … rien.

— Ce n'est pas possible, balbutié-je, et je rembobine. L'horodatage indique 1 h 22. Je lance l'enregistrement en vitesse doublée. Il défile deux, trois, quatre minutes, et on ne voit rien.

Je laisse retomber le téléphone. — Ce n'est tout simplement pas possible, murmuré-je plus bas encore.

– au ralenti – du moins c'est l'impression que j'ai – je me tourne vers les policiers. Le plus jeune a des yeux doux.

— Je sais ce que ça donne, chuchoté-je. Un sanglot me colle les mots dans la bouche. — Mais elle était là !

Je sens une main sur mon épaule. J'entends le raclement d'une chaise et je sens l'assise sous moi. — Madame West, prenez-vous des médicaments ?

Je secoue la tête.

— Pas même des somnifères ? Des calmants ? Des antalgi…

— Non !

, Un soupir, plein de compassion et de résignation. — Était-ce peut-être un réfléchi…

— Non ! S'il vous plaît, vous devez me croire, tout simplement !

Comment pourraient-ils ? Comment pourraient-ils me croire, alors que tout me glisse entre les doigts ?

— Êtes-vous soumise à un fort stress ces derniers temps ? demande l'aîné.

— Vous êtes psychiatre ? lancé-je, puis je me tais aussitôt, effarée.

— Non, mais j'essaie de vous aider, Madame West.

— Alors trouvez cette femme !

Le plus jeune reprend la parole. — Nous allons noter le numéro d'où le SMS a été envoyé. C'est une piste, Madame West. Mais à l'avenir, n'appelez le numéro d'urgence que si vous êtes vraiment sûre d'avoir vu quelque chose.

J'acquiesce, résignée. Qu'ils croient ce qu'ils veulent. Je ne suis pas folle. Je ne le suis pas, un point c'est tout.

N'est-ce pas , Paula ?

Avec un retard considérable, il me vient à l'esprit que l'appui imaginaire de ma sœur défunte ne témoigne pas d'une santé mentale au poil, et je me promets de ne plus la consulter à l'avenir tant que les hommes en bleu se tiennent devant moi.

Avant de prendre congé, ils me laissent les numéros de divers services d'écoute et d'aide.

Le bout de papier est posé sur la table et me nargue, goguenard, tandis que je reste assise là, à me faire à l'idée que divorcer de Michael n'était peut-être pas une si bonne idée que ça.

La dernière gifle qu'il m'a donnée et qui m'a projetée contre le placard de la cuisine était peut-être celle de trop. Je devrais peut-être lui rendre visite. Qui sait, un autre coup me remettrait peut-être les idées en place ?

Un rire sans joie me secoue. Il s'éteint quand mon portable vibre. Un SMS. C'est le même numéro.

«Viens. À. La. Fenêtre.»

Un gémissement m'échappe. Je glisse de la chaise, puis je recule jusqu'au fond de la cuisine. Entre le sac jaune et le lave-vaisselle, je reste immobile, figée.

Une pensée me traverse l'esprit, brûlante, je n'ai pas verrouillé la porte d'entrée, mais je ne peux pas me lever pour y remédier. Je ne peux pas, je suis comme pétrifiée.

Ça va passer. D'une manière ou d'une autre, tout va passer.

Mon regard accroche le bloc de couteaux. Je détourne les yeux, effrayée.

Non ! Non, ils ne m'abattront pas. Personne ne nous abattra. Je vais vivre, être normale. Pour moi, pour Paula, pour Hannah et pour tous les autres !

J'ai froid, mes membres me font mal, mais je ne me lève pas. Je suis encore là quand l'aube se lève. Jusqu'à ce qu'une lumière chaude filtre à travers les rideaux couleur miel. Et j'attends encore.

J'attends qu'il soit huit heures dix et que Nici ait fumé sa cigarette du matin. Ce n'est qu'alors que je l'appelle.

Quand elle décroche, des larmes de soulagement me coulent sur les joues.

— Quoi de neuf, Josie-Jo, envie d'un petit-déj ?

— Il faut que tu viennes, sangloté-je. — S'il te plaît, viens me chercher.

— Mon Dieu, Josie, ça va ? Michael est chez toi ?

— Non. Viens juste, s'il te plaît.

— Je suis chez toi dans un quart d'heure !

Chapitre 15

Ça sonne. Je ne peux pas ouvrir.

Mais j'entends des pas dans l'escalier. Peut-être qu'un des voisins a encore oublié de fermer la porte d'entrée ?

On frappe à la porte de l'appartement. Je ne peux pas ouvrir. Et ce n'est toujours pas verrouillé.

Les pas se rapprochent. Ils sont dans le couloir ! Je me tasse plus profondément dans l'angle.

La porte de la cuisine s'ouvre. Je gémis.

— Josie ? Josie !

Nici fonce sur moi comme un orage d'été. Comme un orage d'été porteur de délivrance. Je sens ses mains chaudes sur mes joues et son regard inquiet qui me transperce jusqu'au fond.

— Tu es glaciale.

Je hoche la tête. Sec comme un robot. — Je crois, que je suis en état de choc, dis-je et j'ai presque envie de rire de ce diagnostic d'experte en autodépannage.

— Je le crois aussi, murmure Nici en me lâchant. Peu après, elle revient avec une couverture. — Donne-moi ton bras.

— Pourquoi ?

— J'ai embarqué un truc. Allez, donne.

Je fais ce qu'elle demande, et je fixe, fascinée, le creux de mon bras et l'aiguille qui s'y enfonce aussitôt après.

Des minutes passent. Ou peut-être des secondes seulement. Mon sens du temps n'est plus ce qu'il était.

Mon cœur ralentit et soudain je sens que j'ai faim et que je suis épuisée.

— Mieux ?

Je hoche la tête. — C'est quoi ?

— Un calmant. À t'entendre, je me suis dit que ça ne te ferait pas de mal.

— Et tu as pu l'emporter comme ça ?

Elle esquisse un sourire de travers. — On règlera ça quand tu auras

un peu de couleur aux joues, ma puce. Viens.

Elle m'aide à me lever. Avec une de ces prises spéciales qu'on utilise d'ordinaire pour aider les personnes âgées à sortir du lit.

En pyjama et avec ma couverture de canapé sur les épaules, je trébuche à côté de Nici jusque dans la chambre. D'un œil absent, je la regarde tirer l'ancienne valise de dessous le lit et y glisser quelques vêtements.

Je suis si fatiguée, mes paupières deviennent lourdes.

— Ne t'endors pas, ma puce, fait la voix de Nici qui me fait sursauter. — Reste encore un peu réveillée. Bientôt tu pourras dormir.

Elle vérifie encore une fois que je n'ai pas laissé de plaques allumées, me conduit à la porte d'entrée et la verrouille derrière nous.

— Tu as ton téléphone ? demande-t-elle en descendant les escaliers.

Je le lève. Il est toujours comme cimenté dans ma main. À chaque instant, je crains qu'il ne se remette à sonner. Heureusement, le calmant agit si bien que je ne le jette pas à travers la pièce.

La voiture de Nici est en arrêt interdit. Tandis qu'elle me pousse vers la porte passager, une fenêtre s'ouvre dans l'immeuble d'à côté.

Je sursaute avant même que la voix criarde ne retentisse : — Amenez donc cette femme chez le psychiatre, enfin.

C'est la tante des poubelles. Celle qui végète à la gérance comme dragon de l'immeuble.

Nici s'immobilise net. — Pardon ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

— C'est déjà la deuxième fois qu'elle appelle la police et qu'ils doivent ouvrir un appartement ! Ce n'est pas pour ça que je paie des impôts.

— Et c'est pourquoi, alors ? Fermez cette fenêtre et cachez votre sale gueule envieuse avant que je monte ! Et sans payer d'impôts !

— Nici ! criai-je, à bout de souffle, mais mon appel se perd dans le claquement de la fenêtre qu'on referme.

Nici renifle. — Je m'en doutais, vieille sorcière, ajoute-t-elle plus bas en me hissant sur le siège passager.

— Tu es impossible, je gronde, mais je ne peux pas cacher une sacrée dose d'admiration. Il faudrait avoir le courage de Nici.

Le trajet défile en une succession de couleurs floues. À la radio, du rock. Pas mon style, mais ça me calme, parce que ça sonne comme Nici, et Nici, c'est la sécurité.

Devant l'immeuble, elle m'aide à sortir de la voiture et me conduit

au sous-sol où elle vit. Ça sent la cigarette électronique et les produits ménagers. Ça ne sent pas du tout comme chez moi et, pour la première fois, j'en suis soulagée.

D'un geste décidé, elle me pousse sur son lit défait. — Maintenant, on va d'abord dormir, d'accord ?

— D'accord, dis-je docilement, et je n'arrive pas à me défaire de l'impression que sans le truc qu'elle m'a injecté, je serais plus rétive.

— Gentille fille. Dors bien. Quand tu te réveilleras, ça sentira la pizza et le nouveau départ, ici. Promis.

***

Nici n'a pas menti. Ça sent la pizza quand j'ouvre les yeux. Sa grande horloge murale indique 17 h 15. J'ai l'impression de m'être fait renverser par un camion. Deux fois.

— Hé, il y a quelqu'un qui est réveillée !, crie une voix depuis la petite cuisine ouverte où je vois Nici s'affairer.

— Pourquoi est-ce si tard ? je marmonne.

— Le temps, c'est une explication physique assez ardue. Tu es sûre de vouloir l'entendre tout de suite ?

— Probablement pas, dis-je à voix basse en me dégageant de la couette en bataille.

J'ai à peine les deux pieds au sol que Nici arrive et me colle un thé tiède dans la main. — Tiens. Allez, avale, ça réveille. Elle me sourit pour m'encourager. — Tu te sens comment ?

— Assommée.

Sa joie de vivre, qu'elle brandit d'ordinaire comme un bouclier, éclate. Elle s'assoit en face de moi à la table de la cuisine, le regard posé sur moi, soucieux, le front légèrement plissé. Elle veut une réponse détaillée, mais comment lui expliquer quelque chose que moi-même je ne comprends pas ?

Mes mains tremblent encore un peu et j'ai le goût de la peur sur la langue.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Josie ? demande-t-elle doucement. Mon regard glisse vers la fenêtre. Même ici, chez Nici, j'ai la sensation que quelqu'un m'observe. J'avale avec peine, puis j'arrive à peine à trouver les mots, qui ne sont guère plus qu'un murmure.

— Je … je ne sais pas ce que j'ai vu, dis-je d'une voix hésitante. Ma

voix me paraît étrangère, comme si elle venait de très loin. — Il y avait cette femme, elle martelait à la fenêtre. Et elle hurlait, Nici.

D'abord hachée, puis de plus en plus vite, je raconte ce que j'ai vécu, n'omettant aucun détail. Les sourcils de Nici se rapprochent. Elle déglutit, mais ne dit rien, me laisse simplement continuer.

Pourtant, l'incertitude grandit en moi, les mots m'échappent. Je me sens si perdue et, même si le soleil est levé depuis longtemps dehors, l'obscurité en moi refuse de se dissiper. Quand j'ai fini, j'attends, anxieuse, son verdict.

Il ne vient pas de sitôt.

— Et si je perdais vraiment les pédales ? demandé-je alors.

Nici secoue la tête. — Toi ? La raison et la rationalité incarnées ? Quoi qu'il y ait eu là-dehors, tu as bien réagi. Tu as pris des photos, appelé la police, et tu n'es pas allée à la fenêtre. Tu t'es protégée. C'était intelligent et courageux.

Je laisse ses mots résonner en moi. La peur est toujours là, oui, mais elle semble moins toute-puissante, moins invincible. — Mais …

— Mais je dois t'avouer quelque chose, termine-t-elle pour moi en saisissant ma main. — Je ne sais pas comment te le dire doucement dans cette situation, alors je vais te le dire cash. Il y a quelques semaines, on a cambriolé chez moi.

Je cligne des yeux, sans savoir quoi faire de cette information.

Tu devrais être inquiète.

Je sais, Paula. Mais ça me paraît si loin.

Nici a déniché un sacré bon produit …

Nici me serre la main et, par ce geste, me ramène à l'ici et maintenant. — On m'a notamment volé aussi un album photo dans lequel il y avait des images de nous deux.

Je secoue la tête. — Quoi ? Quand ? finis-je par dire. — Pourquoi tu n'as rien dit ?

— Je ne voulais pas t'ébranler davantage. Tu en avais déjà assez sur le feu avec le divorce et tout le reste. Je me suis dit que ce serait mieux de ne pas t'en rajouter une couche.

Ne pas me charger davantage ? Elle pense vraiment que je suis si fragile ?

Tu es assise dans sa cuisine parce que cette nuit tu as fait une crise de nerfs.

Tu n'as pas besoin de me le rappeler, Paula.

Manifestement, si.

— Je n'ai pas jugé ça si important, poursuit Nici. — Mais maintenant …

— Qu'est-ce qui a changé ? demandé-je, tandis que j'essaie de mesurer la portée de ces nouvelles informations.

Nici inspire profondément. — Je pensais que ce n'était qu'un hasard, rien d'autre qu'un cambriolage banal. Mais quand tu m'as raconté aujourd'hui ce que tu as vécu … Je ne sais pas, Josie. J'ai le sentiment que tout est lié, dit-elle doucement.

Un frisson me parcourt l'échine. L'album photo, qui contient tant de souvenirs – nos vacances, des fêtes, des instantanés spontanés –, est désormais entre les mains de quelqu'un qui n'a pas de bonnes intentions. Soudain, tout paraît encore plus inquiétant. L'album, les événements étranges chez moi, les appels incessants …

— Il faut qu'on découvre qui est derrière tout ça, dis-je tandis que mes pensées cavalent. — Ça ne peut pas être un hasard, Nici. Quelqu'un joue un jeu malsain avec moi.

Nici hoche la tête. — À présent, je le crois aussi.

La peur, si bien étouffée par le médicament de Nici, recogne timidement, mais je la repousse. Car en même temps, je sens une nouvelle détermination germer en moi.

— Je dois savoir ce qui se trame – pourquoi quelqu'un m'a prise pour cible.

— Et on va le faire. Tu as toujours travaillé à partir de ce que tu vois, et tu tires des conclusions logiques. Devant une série policière, tu sais au bout de cinq minutes qui est le coupable. Pas parce que tu sais super bien déduire, mais parce que tu sais comment les scénaristes fonctionnent ! Tu vois derrière les choses !

Mes épaules crispées s'affaissent avec des picotements, et pour la première fois depuis cette nuit affreuse, je sens ma tête s'éclaircir un peu. — Exact, dis-je avec un courage grandissant. — Je vois derrière les choses. Je peux les classer, les ordonner, reconnaître des schémas !

— C'est exactement ça que je veux dire ! Tu as le nez pour ce qui se passe.

Je prends une grande inspiration. — S'ils ne me croient pas, je chercherai des preuves moi-même ! Je ne deviens pas folle. Quelqu'un veut que je le devienne !

Le sourire de Nici réapparaît. — Et une fois que tu auras trouvé qui c'est, j'y vais et je lui fais vivre l'enfer. On ne s'en prend pas à ma

meilleure amie sans en payer le prix.

Je ris doucement. Ça me paraît étrange, mais aussi libérateur. — Pour une fois, je ne t'en empêcherais pas.

Nici esquisse un sourire. — Ça, c'est ma Josie. Envie d'une pizza ?

J'acquiesce. —Et comment !

Ensuite, je passe en revue dans ma tête les étapes possibles. Une idée me frappe soudain. — Les caméras ! Nici, tu crois qu'on peut les pirater ? Je me réponds aussitôt. — Bien sûr que c'est possible ! C'est Leon qui les a installées. S'il y a quelqu'un qui sait si on peut les manipuler, c'est lui.

Je balaye la pièce du regard, jusqu'à ce que Nici me pousse mon téléphone. Interloquée, je la regarde.

Elle hausse les épaules. — Il est tombé pendant que tu dormais. En plus, ton oncle a appelé. Je lui ai dit que tu n'étais pas bien, tu es chez moi ; du coup il est venu et a pris la clé de ton appart. Il a dit qu'il veille sur l'endroit jusqu'à ce que tu sois de nouveau sur pied.

— Aha. Je tends la main vers mon téléphone.

— Ton oncle est rudement autoritaire, quelqu'un te l'a déjà dit ?

— Oui, plus d'une fois. Mes doigts tremblent légèrement pendant que je compose le numéro de Leon, mais je me force à rester calme.

La tonalité s'éternise, mon cœur s'emballe. Enfin, après ce qui me semble une éternité, il décroche. — Salut Josie, euh, c'est, ça …

— Il faut que je te pose une question. C'est urgent, dis-je en le coupant, en m'efforçant de garder une voix ferme et posée. — C'est à propos des caméras que tu as installées chez moi. Est-ce qu'il est possible qu'elles aient un dysfonctionnement ou qu'elles aient été manipulées ?

Un silence. — Quel genre de dysfonctionnement ?

Je lui raconte les événements étranges de la nuit dernière, ainsi que le SMS et l'appel. Pendant que je parle, je l'entends inspirer sèchement à plusieurs reprises.

— Ces machins peuvent avoir des problèmes de stockage, mais dans ce cas il manquerait simplement des séquences. Un mauvais enregistrement, impossible. Sauf si l'heure est mal réglée et que les fichiers s'enregistraient avec un mauvais horodatage. Il se peut donc que la femme flippante apparaisse une demi-heure plus tôt ou plus tard. Ou 24 heures après. Selon à quel point l'heure est fausse. Est-ce que tu …

— J'ai tout passé en revue. Tout ! On voit les gyrophares de la

police sur l'enregistrement, exactement à l'heure où ils étaient là. Donc ce n'est pas ça.

Un long silence. — Tu es sûre que …

— J'ai vu cette femme, Leon ! Elle. Était. Là !

— D'accord, d'accord. Je te crois. Mais … Il réfléchit longuement.

Un mauvais pressentiment me prend. — Quoi ?

— Si la femme était là mais qu'on ne la voit pas sur les caméras, alors soit c'est un fantôme, ce qui est peu probable, soit quelqu'un a vraiment trafiqué les enregistrements. Ce ne serait pas si compliqué. La question, c'est : pourquoi quelqu'un ferait ça ?

— Pourquoi quelqu'un m'enverrait-il un double du collier de ma sœur jumelle morte ?, rétorqué-je. — Ce n'est pas la question pour l'instant. Tu pourrais déterminer si quelqu'un a trafiqué les enregistrements et, si oui, qui ?

— Sœur jumelle morte ? Quoi ?

— Sans importance. Tu pourrais ?

— Il me faudrait du temps. Et d'autre matériel. Mais oui, on peut le déterminer. Au moins savoir si ça a été fait. Te dire qui c'est, ça dépendra du niveau du type.

— Tu vérifierais ça pour moi ? Je comprends que ça fasse beaucoup de boulot. Je te paierai naturellement le temps passé.

— Tu ne me paieras rien du tout ! J'ai aussi intérêt à savoir ce qui se trame.

— Tu serais dispo quand, alors ?

— Demain ? Après le boulot. Vers 16 h 30, je pourrais être chez toi.

— Je serai sans doute sur place.

À l'autre bout, un bref silence. — Comment ça, sur place ?

— Ben, j'y serai déjà.

— Tu n'as quand même pas l'intention, d'y redormir si vite ?

Même si l'idée me file la chair de poule, je hoche la tête. — Si, en fait. C'est mon appartement, et je l'aime bien.

— Ce n'est pas la question.

— Je ne vais pas me laisser chasser comme ça. C'est sans doute exactement ce que la personne derrière tout ça veut obtenir.

Le soupir de Leon ressemble à celui d'un père qui essaie de ramener sa fille obstinée à la raison . — Le courage et la bêtise ne sont pas si

éloignés, Josie. Je sais que tu es une femme forte, et je l'admire, mais reste si possible chez cette Nici. Ou emmène-la chez toi. À défaut, je peux aussi dormir chez toi. Je passerai la nuit dans le couloir sur un tapis de sol, s'il le faut.

La proposition est tentante. Bon, le tapis de sol, moins ; mais Leon … Pourtant, je n'arrive pas à dire oui. Quoi qu'il pense ressentir pour moi, je ne veux pas l'entraîner là-dedans pour rien.

Il interprète très bien mon silence, car il soupire de nouveau. — Je ne veux pas m'imposer, mais s'il te plaît, Josie, ne dors pas là-bas toute seule. Va, si tu veux, chez Ella au refuge et dors dans la salle commune. Mais pas dans ton appart.

Le refuge ! Un sourire me vient. — Ça te rassurerait que j'aie du renfort, hein ?

— C'est ce que je viens de dire, non ?

— Bien, alors je vais m'en trouver.

— Aha … Tu appelles les X-Men ? Le sous-entendu dans ma voix le rend visiblement méfiant.

— Un peu ça. Merci, Leon. À demain.

— Tu me dis qui ?

— Je t'enverrai une photo plus tard.

— Okaay.

— Merci de m'aider. Je ne l'oublierai pas.

— De rien. À plus tard.

Après avoir raccroché, je remarque que Nici me regarde les yeux plissés.

— Qu'est-ce qu'il y a ?, je demande, même si je n'ai pas vraiment envie de connaître la réponse.

Elle hésite un instant, comme si elle cherchait les mots justes. Puis elle me regarde droit dans les yeux. — Je sais que tu fais confiance à Leon. Mais tu es sûre que c'est le bon pour éclaircir ça ?

Sa question me prend de court. — Leon a installé les caméras, je réponds machinalement. — S'il y a bien quelqu'un qui sait si elles sont manipulables, c'est lui.

Nici arque un sourcil et se renfonce légèrement en continuant de m'observer. — Justement. C'est lui qui les a installées. Et si lui … enfin, et s'il avait plus à voir avec tout ça que tu ne le penses ?

Un frisson désagréable me parcourt l'échine quand j'envisage cette possibilité. — Il ne ferait pas ça, dis-je malgré moi.

— Je ne dis pas que c'est lui, répond Nici d'une voix douce . — Mais réfléchis, Josie. Tu lui fais confiance parce que c'est celui qui maîtrise la technique. Et si justement c'était ça, le problème ?

Je secoue la tête, j'essaie de chasser l'idée, mais le doute s'incruste. — Mais pourquoi ferait-il ça ? Il ne ferait quand même pas …

Je me tais, parce que je sais qu'il n'y a pas de réponse claire. La vérité, c'est que je ne vois pas Leon dans ce rôle — et c'est précisément ce qui rend la situation si inquiétante.

— Je me trompe peut-être, dit Nici en posant une main rassurante sur mon bras. — Mais tu es très vulnérable en ce moment, Josie. Tu devrais être prête à tout jusqu'à ce que tu saches à nouveau à qui tu peux vraiment faire confiance. C'est peut-être une bonne idée d'avoir un deuxième avis. Quelqu'un qui n'est pas trop impliqué.

La possibilité que Leon ne soit pas aussi digne de confiance que je le pensais m'angoisse profondément. Mais la proposition de Nici se tient. — Je serai prudente, promis-je, tandis que je réalise peu à peu que, dans cette histoire, personne n'est au-dessus de tout soupçon.

Nici se penche en avant et me regarde gravement dans les yeux. — Et n'oublie pas : je suis là, et je ne te laisse pas seule.

Je hoche de nouveau la tête. — Finissons nos assiettes. Et ensuite, je dois aller acheter deux-trois trucs.

***

On mange, puis Nici, qui doit être crevée, m'emmène faire des courses. On achète le plus grand tableau blanc que le grand magasin du coin propose. Il est loin d'être assez grand, alors on en prend quatre. Après avoir, pour la première fois depuis que je la donne, annulé ma formation pour des raisons personnelles, je me mets au travail. Tandis que Nici finit par s'écrouler au lit, je commence, armée d'épingles, de feutres de différentes couleurs et de ficelle rouge, à tout consigner, tout ce qui s'est passé ces derniers jours.

Les premières apparitions de la femme, la fenêtre abîmée, le collier imité de Paula, l'appel de Michael, la photo de Leon et moi, l'attitude étrange de Frank, les appels anonymes et la voiture rayée.

Nici se réveille en fin de soirée et vient, intriguée, se joindre à moi.

— Quelqu'un a cassé une vitre chez toi ?

— Non. Juste abîmée.

— Ah, bon alors. Bon sang, pourquoi tu ne me racontes pas ce genre de trucs ?

— Si je t'appelais à chaque incident, tu ne dormirais plus jamais.

Elle grommelle quelque chose d'inaudible. — Et si on allait voir ça de plus près, ton fantôme, toutes les deux ? Il me reste quelques jours de congé. Si moi aussi je peux la voir, les flics auront bien du mal à te prendre pour une folle.

— Ils verront tout de suite qu'il te manque une case.

Elle me donne une tape affectueuse à l'épaule. — Idiote. C'était un oui ?

— Non, tu as si peu de congés et tu veux partir en Suède cet été.

— Tu crois vraiment que je vais te planter juste parce que j'ai réservé un voyage en Suède ?

— J'ai déjà une autre idée.

— Ah, me dis pas qu'elle s'appelle Leon.

— Non. Ce n'est pas le cas.

— Bien. Mais ce ne serait vraiment pas un problème, Josie-Jo.

Je prends mon temps pour répondre. — Et si tu ne la vois pas ?

— Alors je ferai en sorte qu'ils te fassent admettre dans la clinique psychiatrique la plus cool et la plus chère d'Europe.

Si elle s'attendait à me faire rire, c'est raté. — Ce n'est pas drôle !

— Tu n'es pas folle, Josie !

— On verra.

Chapitre 16

NICI finit par s'endormir sur le canapé, tandis que je passe la nuit, à coups alternés de café et de thé noir bien corsé, devant mes tableaux blancs. Je n'avance pas vraiment, si ce n'est que je décide de ne plus me laisser berner. Ni par Michael ni par un psychopathe qui terrorise ma voisine et m'aboie des ordres par SMS.

J'envoie un message à Nici et je quitte la maison peu après le lever du soleil.

Bien que son lotissement soit très excentré, je me sens en sécurité. Le soleil annonce l'arrivée prochaine du printemps, les pavillons du quartier sont bien entretenus et il y a peu de circulation. Je pourrais presque croire que la journée s'annonce bonne. Mais je n'ose pas encore trop y croire. L'orgueil vient avant la chute.

Je prends le premier bus vers le centre-ville et, de là, la ligne pour rentrer. Dans ma rue, un mauvais pressentiment me serre le ventre, mais la maison voisine reste silencieuse, tout comme celle où se trouve mon appartement. Je ne monte pas pour autant : je file direct au garage souterrain récupérer ma voiture. Rien d'accroché à l'essuie-glace, la caméra pointe intacte vers la place de stationnement. Peut-être que la tactique de surveillance a fini par porter ses fruits.

Sur la route du refuge, j'espère que les chocolats sont encore là, ceux qui traînaient l'autre jour dans la cuisine. Le petit-déjeuner se fait attendre depuis trop longtemps.

Arrivée au refuge, je me gare juste devant l'entrée, de peur, en voyant une voiture toute rayée, de lire sur la carrosserie : « Josie est cinglée ».

Évidemment, il n'y a rien. En revanche, à part la Ford Focus d'Ella, aucune autre voiture n'est garée là. Par contre, je tombe sur Ella dans le couloir, devant le bureau.

— Contente que tu sois là, je la salue.

— Josie …, elle m'adresse un grand sourire, … je ne savais pas que tu venais aujourd'hui.

— Ce n'était pas prévu non plus. Pour être honnête, j'ai eu une idée un peu folle.

— Toi, des idées folles ?

— Je suis bien plus rebelle que je n'en ai l'air, dis-je avec un sourire

fatigué. En fait, c'est pour Luna. Je crois qu'il est vraiment temps de la proposer à l'adoption, mais je n'avance pas avec elle comme je le voudrais. Du coup, je me disais que je pourrais la prendre à la maison quelques jours, si ça te va ? Je pourrais faire plusieurs petites séances d'entraînement. Ce serait moins lourd pour elle.

— Si tu veux faire ça, vas-y. J'aurai de toute façon besoin du box. Zotti n'est pas heureux dehors avec les autres, dans l'enclos.

— Par contre, je ne peux pas te promettre combien de temps.

Elle balaie l'air de la main. — Je sais bien. Mais tu sais aussi à quel point on est content de chaque famille d'accueil. Et si Luna trouve enfin une famille grâce à ça, tout le monde y gagne.

— Parfait. Je suis venue en voiture, je peux la prendre tout de suite.

— Maintenant, tout de suite ?

— Ça pose un problème ?

— Non… juste … non. Mais vérifie encore le planning, s'il te plaît. À midi, Susanna passe, parce que quelqu'un vient faire connaissance avec un des chiens. Je ne crois pas que ce soit pour Luna, mais vérifie quand même.

— Je m'en occupe. Merci.

— Prends de la nourriture d'ici ! N'achète pas ça toi-même, me lance Ella en me suivant du regard.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Si, si, pas de discussion.

Je hoche la tête, amusée. Quand on pense à tout ce que Ella fait pour les autres, elle refuse étonnamment bien qu'on lui rende la pareille.

Dans l'office de stockage, où je rougis d'abord en apercevant la palette de litière pour chats, je prends un chariot roulant avec un sac de 20 kg de croquettes et deux gamelles neuves.

Ce que j'avais imaginé comme un pis-aller en attendant Leon et Nici me remplit, à ma surprise, d'enthousiasme. Michael n'a jamais voulu d'animaux, alors qu'ils auraient insufflé un peu de vie à la villa stérile. Ramener Luna chez moi, maintenant, a presque un petit goût de revanche tardive.

La chienne brun chocolat est déjà à la porte de son box et remue la queue avec ferveur.

— Alors, ma puce, comment tu vas ? Prête pour l'aventure ?

Et comment. Comme si elle lisait dans mes pensées, elle se redresse

sur ses pattes avant contre la porte du box, grimpe un peu et gémit d'excitation.

Je lui passe ce horrible collier en cuir rose et j'espère que personne en ville ne pensera que c'est moi qui ai infligé cet accessoire à cette pauvre chienne.

Good Girl …

Je fixe la broderie un moment, puis je secoue la tête et j'accroche la laisse.

— Allez, on y va. Doucement, Luna ! Doucement !

Elle trottine à mon côté pendant que je referme la porte du box. Ses griffes claquent sur le carrelage de pierre tandis qu'elle fonce, toute joyeuse, vers la sortie.

Devant le bureau, je dois toutefois la freiner encore une fois. — Doucement, ma belle, il faut qu'on enregistre ton départ, sinon personne ne saura que ton box est libre.

On dirait qu'elle comprend, et elle s'assoit, manifestement impatiente, à côté de moi, pendant que je m'installe à la place d'Ella et que j'inscris la sortie de Luna dans le plan d'occupation. C'est une pile de paperasse, alors même que Luna n'est pas adoptée, mais simplement en accueil temporaire chez moi.

Un léger scrupule me prend, et j'espère que la chienne n'attend pas trop de ses vacances chez moi. Autant je l'adore et autant j'ai besoin d'elle en ce moment, autant je ne peux pas la garder pour de bon. Je ne suis pas encore suffisamment stable pour ça.

Quand je peux enfin repasser le PC en mode économie d'énergie, mon regard accroche le tableau blanc. Soulagée, je constate que la note « aller se baigner avec Paula » a disparu.

Le soulagement est de courte durée, car de l'autre côté du tableau, on lit maintenant, dans la même écriture : « Paula ne veut pas se baigner. L'eau apporte la mort. »

La nausée me prend aussitôt. Je cligne des yeux et fixe l'endroit quelques secondes, mais c'est bien ce qui est écrit là.

— Ella !

Mon appel doit sonner si urgent qu'Ella, qui ne se laisse d'ordinaire bousculer par personne, déboule dans la pièce quelques secondes plus tard. — Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va ?

Je montre le tableau blanc. — Qu'est-ce qui est écrit là ? Là-haut, dans le coin ?

Ella fronce les sourcils, ses lèvres bougent à peine. Sa voix, un

chuchotement, résonne pourtant comme un coup de tonnerre dans la pièce. — Paula ne veut pas se baigner. L'eau apporte la mort. Elle se tourne vers moi. — C'est toi qui as écrit ça ?

— Non ! D'où ça sort ? dis-je d'un ton un peu — d'accord, très — hystérique.

— Je n'en sais rien. Mais surtout, ça veut dire quoi ?

— On a un chien qui s'appelle Paula, ici ?

— Non.

— Un chat ? Un cochon d'Inde ?

— Non, Josie, on n'a personne qui s'appelle Paula, ici.

— Mais alors, qui a écrit ça ? C'est l'écriture de qui ?

Ella sort de sa poche son smartphone à l'écran fendu en mille morceaux et prend la mention en photo.

Mon seul vrai réconfort, c'est qu'elle la voit, elle aussi.

— Ce n'est pas mon écriture. Ni celle de Leon. Je vais demander à tout le monde. Je ne peux pas me permettre ce genre de conneries. Cette maison est déjà assez chaotique. — Tu sais ce que ça veut dire ?

Je secoue la tête. La vérité est du poison. Elle se loge dans mes veines et rend chaque souffle plus difficile. La lui dire, m'est impossible, alors même que j'ai envie de courir, de me débattre et de hurler.

— Josie, tu es toute pâle comme un linge.

— Oui, oui, j'ai mal dormi. Il faut qu'on y aille. Je veux tout montrer à Luna. Viens, Luna !

Je fuis presque la pièce, puis le refuge. J'ai failli oublier mon matériel.

D'un regard nerveux, je ratisse les abords du parking, mais il n'y a personne.

Luna, visiblement troublée par mon humeur, saute docilement dans le coffre. Je fixe le filet de sécurité entre le toit et la banquette arrière sans grande conviction, pour l'empêcher de passer par-dessus le dossier. Puis je referme le coffre, je récupère la nourriture et les gamelles et je monte côté conducteur. Je quitte le parking beaucoup trop vite, en direction du centre-ville.

Et si c'était Leon ?, j'entends Paula dire.

— Il ne sait même pas qui tu es ! Personne au refuge ne sait qui tu es ! protesté-je à voix haute. Plus bas, pour moi-même, j'ajoute : — Mais n'importe qui peut entrer au refuge aux heures

prévues, sous prétexte de caresser des chats.

Et le bureau n'est pas un bunker non plus : en guettant le bon moment, on peut s'y glisser sans difficulté.

Une demi-heure entière, je zigzague à travers la ville, traquant sans cesse dans le rétroviseur la moindre trace d'un suiveur. Il n'y en a aucune.

Ce n'est que lorsque mon cœur finit par se calmer et que Luna commence à s'agiter dans le coffre que je mets le cap sur mon appartement. Dans le parking souterrain, je n'ose pas sortir de la voiture pendant un long moment, mais là aussi, tout est calme.

Les gémissements de Luna sont une fois de plus la seule chose qui me ramène à la raison.

Quand j'arrive au coffre et que je l'ouvre, elle ne cherche pas du tout à sauter dehors ; elle hume l'air avec curiosité. D'abord en direction du parking souterrain, puis vers moi.

Je lui caresse avec gratitude le poil court. — Tu es un chien-courage, dis-je, et je souris malgré moi, par pur humour noir. — Paula disait toujours ça, tu sais. Elle avait reçu d´Éric un ours-courage. Il pensait qu'elle était la plus peureuse de nous. En réalité, ça a toujours été moi. Mais Paula a quand même pris l'ours, parce qu'elle savait que j'avais honte de l'avoir toujours envoyée en éclaireur.

Luna essaie de me lécher le visage, ce qui me pousse à me décaler pour lui faire de la place. Elle bondit hors du coffre et se secoue, satisfaite, puis me regarde avec incertitude.

— Alors, prête à découvrir mon appartement ? Il n'a rien d'extraordinaire, mais je suis sûre qu'il va te plaire quand même. Avec le grand sac plein de matériel et la laisse en main, nous montons.

D´Éric, à qui j'ai demandé de garder l'appartement pendant mon absence, on n'entend rien.

— Éric ? J'ai amené quelqu'un. Fais-moi un petit signe, s'il te plaît. J'ai avec moi une chienne qui a un peu de mal avec les hommes et il ne faudrait pas qu'elle prenne peur.

Personne ne répond.

— Éric ?

Le chauffage glougloute. L'horloge de la cuisine tique, mais personne ne se manifeste.

— Éric !

Rien.

J'attache Luna provisoirement au pied du meuble à chaussures et, les membres tremblants, j'entre dans le couloir. La porte de la salle de bains est ouverte. La lumière est éteinte. Dans la cuisine, il m'aurait entendue, alors je descends le couloir jusqu'à la porte close de la chambre et je frappe. Ce ne serait pas la première fois qu'il exagère avec la sieste.

Silence.

J'ouvre prudemment la porte. La chambre est vide. Sur le chemin du retour, je remarque toutefois que la vitre du couloir a enfin été remplacée. Éric a dû mettre le feu aux fesses du concierge. Ça, il sait faire.

La cuisine aussi est vide. Sur la table, toutefois, je trouve un papier où il est écrit : « Je suis parti faire des courses. »

J'expire bruyamment et je me demande malgré moi s'il part acheter une aide de cuisine, parce que le chaos à côté de l'évier bat tous les records. Comment il a réussi, en si peu de temps, à empiler une telle montagne de vaisselle, ça me dépasse. Les hommes…

Je retourne au couloir. Luna a l'air déstabilisée.

— Désolée, ma puce, ça y est, je suis là et on va tout regarder, d'accord ?

D'ordinaire si courageuse, la chienne ne me quitte pas d'un pas, même si j'ai détaché la laisse. Ensemble, nous faisons le tour des pièces et nous installons sa gamelle.

Évidemment, ça, elle adore.

Pendant que je lui verse une première portion de croquettes, je constate que mes nerfs se sont assez calmés pour que j'inscrive avec un calme presque professionnel la découverte étrange sur le tableau blanc du refuge sur un post-it sur la table à manger, à la main.

Si ça continue, je pourrai bientôt postuler aux services secrets. Les nerfs semblent, comme les muscles, se renforcer avec les défis.

— Je t'aurai, sale harceleur, je te tomberai dessus, je murmure dans le vide, tandis que Luna croque ses croquettes avec enthousiasme.

La gamelle vient à peine d'être vide que j'entends la porte d'entrée s'ouvrir.

— Éric ?

— Oui, c'est moi. Je ne t'attendais pas déjà.

— Attends-moi dans le couloir, d'accord ? J'arrive.

Je saisis le sachet de friandises dans le grand sac et je quitte la

cuisine, en veillant soigneusement à refermer la porte derrière moi pour que Luna ne suive pas pour l'instant.

Éric se tient devant moi, deux grands sacs de courses à la main.

— Dis donc, tu comptes nourrir qui, là-dedans ?

— Ben toi. Tu sauras bien en cuisiner quelque chose d'utile, grogne-t-il.

— Ah. Très bien.

— Ça va mieux ?, demande-t-il, posant les sacs pour enlever ses chaussures.

— Oui, d'une certaine façon.

— J'espère que c'était sérieux. Tu sais comme je déteste qu'on me pose un lapin !

Je relance ma tactique qui consiste à ignorer ses marottes. — J'ai amené du renfort.

— Contre Michael ? Je croyais que c'était moi.

Je souris en coin en ramassant les sacs. — Quelqu'un avec un meilleur flair et plus de mordant.

— Ne me dis pas que tu as acheté un chien.

Je suis toujours surprise par la vitesse à laquelle mon oncle fait ses déductions.

— Emprunté. C'est Luna, du refuge. Je t'en ai parlé ?

— Non. Il ne sonne pas particulièrement enthousiaste. En fait, pas du tout.

— Il faut voir comment elle réagit avec toi. Elle a un passé un peu opaque et, visiblement, un problème avec les hommes.

— Comment ça, un problème avec les hommes ? Je suis un homme.

Son regard outré me pousse à lever les mains. — Je sais, d'accord, parle plus doucement, s'il te plaît. On tente simplement, d'accord ?

Je lui tends le sachet de friandises. Il ne fait aucun geste pour le prendre.

— Je passe devant. L'important, c'est qu'elle fixe le tempo. Le mieux, c'est que tu restes dans l'embrasure et on voit si …

Visiblement, ma tactique ne prend plus.

— Une petite seconde, grogne Éric. — Je suis là pour te rendre visite, pas pour jouer au dresseur de chiens. Et sûrement pas si la bestiole peut mordre par peur.

— Ce n'est pas une bestiole.

Éric renifle. — Oui, bon sang, alors disons un animal. Avant, on disait comme ça, voilà tout.

J'essaie de cacher ma colère face à son rejet. Mon oncle a un tempérament calme. Mais aussi inébranlable qu'il est dans ses émotions, il est tout aussi têtu. Et, en vérité, il n'a jamais été un grand fan des chiens.

— On peut au moins essayer…

— Non. Elle est dans la cuisine ?

— Oui, pourquoi ?

Il se faufile devant moi vers le couloir. — Hé, attends, qu'est-ce que tu …

Rassurée, je constate qu'il se dirige vers la chambre. Il fait cependant un boucan du tonnerre en passant, et dans la cuisine, les aboiements de Luna retentissent.

— Tu as au moins demandé à ton propriétaire avant de décider ça ?

— Non, dis-je en lui emboîtant le pas. — Mais le bail stipule que les chiens non catégorisés sont autorisés .

— Bravo.

Il commence à faire ses bagages. — Éric, c'est ridicule.

— Ton appart est déjà trop petit pour deux. Je ne vais pas en plus le partager avec un clébard, grommelle-t-il, d'un ton un poil plus conciliant.

— Mais tu peux rester au moins jusqu'à ce soir et …

— Je retourne à l'hôtel. Là-bas, j'ai la paix.

De fait, depuis que nous avons passé la porte de la cuisine, Luna n'a pas cessé d'aboyer.

— Très bien.

— S'il y a quoi que ce soit, appelle. Et réfléchis à propos du clebs. Les voisins ne vont pas apprécier.

Là-dessus, il quitte l'appartement.

J'ai du mal à ne pas lui crier qu'elle serait bien plus calme s'il s'était présenté à elle.

La porte d'entrée claque audiblement et je sursaute malgré moi. Ma réputation de voisine tranquille et polie est en train de partir à vau-l'eau, pour de bon.

J’ouvre prudemment la porte de la cuisine. — Ça va, Luna. C’est juste moi.

Elle aboie encore deux fois en me dépassant, puis se tait.

— C’est bien. Je la laisse sortir de la cuisine et Luna file tout droit dans le couloir, renifle avec méfiance les sacs et le paillasson. Elle gronde bas.

— Qu’est-ce qu’il y a ? Il est déjà parti.

Sa crinière hérissée ne s’abaisse que lentement, et je m’attaque à l’Everest à côté de l’évier.

Chapitre 17

Ça me prend presque toute la journée pour remettre l'appartement dans un état qui me convienne. Je suis du genre qui, une fois lancé dans une tâche, trouve sans cesse autre chose à faire. Et puis je constate avec plaisir que le ménage me change les idées et me rend un peu confiance en mes quatre murs.

Luna aussi a l'air contente, surtout après que nous avons fait une longue promenade l'après-midi jusqu'au parc pour chiens attenant. Ensuite, elle s'endort comme un ange sur sa couverture préférée, que je lui ai installée près de la table de salle à manger.

Sa présence a un effet délicieusement apaisant, même si je sursaute à chaque fois qu'elle bouge, parce que j'oublie entre-temps qu'elle est là.

Avec elle à mes côtés, je me sens un peu plus comme une héroïne de film post-apocalyptique qui s'en sort avec son chien, et moins comme … enfin comme Josie.

Je me prépare le dîner et je ne suis interrompue que lorsque mon téléphone sonne. Mon calme fraîchement retrouvé vacille. Numéro masqué.

Décroche, tu apprendras peut-être quelque chose de nouveau, dit Paula.

Je n'ai pas envie …

Oh, bon sang, je n'ai pas envie, mais j'ai choisi le courage, et Paula a raison. Il me faut des preuves. Il me faut un enregistreur …

Je me précipite vers la caméra dans le couloir. Leon m'a dit où se trouve le petit micro. Je me plante juste à côté, je décroche et j'active le haut-parleur.

— Allô ?

— C'est moi. Mais pour qui tu te prends …

Michael ! Alors il a reçu le courrier de mon avocate et, une fois de plus, il n'a pas compris qu'il n'a pas le droit de passer ses nerfs sur moi.

— Maintenant tu m'écoutes bien, espèce de cinglé ! Je suis la première surprise par le volume de ma voix. — Mon avocate veillera à te faire finir en taule si tu ne respectes pas enfin l'ordonnance d'éloignement. Au fait, j'enregistre cette conversation. Et je te prouverai aussi tes autres insolences. Ne m'appelle plus jamais,

jamais !

Au bout du fil, un silence stupéfait. Pour la toute première fois, je le découvre sans voix. Puis un grésillement sur la ligne et la tonalité.

Hébétée, je fixe mon téléphone, puis je pousse un petit cri de joie et je tourne sur moi-même. Les femmes au pouvoir !

Ma petite incursion au camp des féministes s'achève brutalement quand on frappe à la porte d'entrée.

Bon sang, pourvu que ce ne soit pas lui.

Je m'avance prudemment vers le judas.

C'est Leon. J'avais complètement oublié qu'il devait passer.

Quand j'ouvre, il m'offre ce sourire terriblement sympathique. — Je te ferais bien un câlin, mais …

Il tient une caisse dans les mains. Un ordinateur portable, des câbles et d'autres caméras sont les seuls objets que j'identifie au premier coup d'œil.

— Tu veux transformer ici en second Fort Knox ?

— S'il le faut.

Je me pousse, et il pose la caisse avec précaution dans le couloir. Son regard tombe alors sur les friandises posées sur la commode, là où Éric les a déposées.

Il arque un sourcil. — Je vois. Tu as déjà ton propre Fort Knox.

— En quelque sorte. Tu veux lui dire bonjour ?

Il attrape le sachet. — Bien sûr. C'est Luna, n'est-ce pas ?

— Oui, mais elle est encore un peu craintive dans cet environnement inconnu, alors …

— Je comprends. Je vais y aller doucement. Tu passes devant ?

Il faut que je l'épouse ! C'est sûr. Peut-être pas tout de suite, mais un jour, si d'ici là il n'en a pas marre de moi, il ne s'en tirera pas sans une bague.

— Ma petite Luna. Regarde qui est là ? Tu te souviens de Leon ?

Leon commence, à parler doucement derrière moi pour ne pas effrayer Luna, même si elle l'a sûrement déjà senti. Son empathie fait danser les papillons dans mon ventre comme à un bal latino.

— Alors, Luna. Tu te souviens de moi ? Je suis le type bizarre qui traîne toujours dans les couloirs, qui tape vos fiches dans l'ordi et qui vous prend en photo. Tu te rappelles notre séance ?

Nous entrons dans la cuisine. Luna est couchée sur sa couverture et nous regarde avec méfiance. Leon s'arrête sur le seuil et s'accroupit lentement, les yeux baissés vers le sol.

Luna lève néanmoins la tête et grogne doucement.

— Ça va, tu n'as pas besoin d'avoir peur.

Son grognement s'amplifie.

Leon sort une des friandises du sachet et la fait rouler jusqu'à elle sur le sol. Bien qu'elle s'arrête juste entre ses pattes, elle ne la renifle même pas. Ses yeux dorés restent braqués sur lui. Le grondement dans sa poitrine enfle.

Leon continue de lui parler d'une voix apaisante, mais il se recule un peu.

— On devrait peut-être la laisser tranquille pour l'instant, propose-t-il. — Je peux aussi travailler depuis le couloir ou la chambre, comme ça elle m'entend et peut-être qu'elle s'y habitue.

— Bonne idée, dis-je, même si je dois admettre que je suis un peu déçue.

Au parc et en ville, Luna se montre désormais si sûre d'elle que j'étais persuadée que sa méfiance envers les hommes devrait peu à peu s'estomper.

J'accompagne Leon dans le couloir et je ferme la porte de la cuisine derrière nous, par sécurité. — Tu as besoin de quelque chose ?

— Juste à nouveau le mot de passe de ton Wi-Fi. Et ton téléphone, pour comparer ce que l'appli affiche.

— Il est collé derrière le routeur. Tu peux travailler à mon bureau dans la chambre. Tu veux un café ?

— Oui, volontiers.

C'est agréable à quel point la présence de Leon me paraît naturellement évidente. Rien à voir avec la tension que je ressentais toujours dès que Michael était à la maison. À la place, je me réjouis presque de préparer un café pour Leon.

Les avertissements de Nici, selon lesquels Leon pourrait être le problème, ne sont plus qu'une petite voix dans un coin de ma tête. Nici a toujours été sévère avec les hommes. Très sévère. Si ça ne tenait qu'à elle, il leur faudrait une autorisation, pour respirer.

N'empêche que prudence est mère de sûreté, ce qui me pousse à me faufiler doucement vers la chambre quand le café est prêt.

La porte est simplement entrebâillée. Je vois Leon assis à mon petit

bureau, les bras croisés derrière la tête, le regard vissé à l'écran de son ordinateur portable. Pendant quelques secondes, il reste là, immobile.

Ça ne sent pas bon, me dis-je.

Je recule à pas de loup de trois pas, puis je reviens bruyamment vers la porte de la chambre et je la pousse.

— Alors, tu as trouvé quelque chose ?

Il se retourne lentement, l'air inquiet. — Malheureusement, oui.

La tasse de café que je m'apprêtais à lui tendre descend de quelques étages. — Tu veux dire que quelqu'un m'a piratée ?

Il hoche la tête. — Ton téléphone.

Heureusement, il me prend la tasse juste à ce moment-là, sinon le breuvage brûlant aurait sans doute fini par terre. — Par qui ?

— Ce n'est pas si simple à déterminer. Du moins pas aussi vite. Mais je m'en occupe.

— Mais c'est si facile que ça ?

— C'est fastidieux, mais ce n'est pas sorcier. Il me colle mon smartphone sous le nez. — Tu vois cette icône ?

— Oui, c'est mon appli de méditation.

— Ça ressemble à ton appli de méditation.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Que quelqu'un t'a envoyé un lien que tu as ouvert par inadvertance. Ce lien a transformé ton appli en outil d'espionnage, donnant à quelqu'un l'accès à ton téléphone. Cette personne a, en théorie, aussi accès à l'appli qui pilote les caméras.

Il se lève et se place devant moi. Ses mains chaudes se posent sur mes épaules. — Je suis désolé d'avoir douté de toi, mais tout ça paraissait si improbable, et avec tes problèmes de sommeil et tout le reste … Eh bien, je me suis dit qu'il était plus probable que tu voies des choses qui n'y sont peut-être pas que quelqu'un fourre de tels chevaux de Troie dans le téléphone d'une femme ordinaire.

— Une femme ordinaire ?

Il fronce les sourcils. — C'est ça que tu retiens de tout ce que je viens de dire ?

Je hausse les épaules, impuissante. — C'est plus facile, de s'accrocher aux détails quand les vrais problèmes paraissent écrasants, me défends-je faiblement. Mais cette mentalité d'œillères n'est pas une solution non plus, alors j'ajoute : — Et c'est aussi lui qui a fait disparaître la femme des enregistrements ?

Leon inspire profondément. — Je ne peux pas vérifier ça en si peu de temps. En tout cas, il avait ouvert l'appli, comme presque toutes les autres. Mais pour manipuler des vidéos à une telle échelle, il faut encore un tout autre calibre de spécialistes.

— Techniquement, il suffirait de supprimer les passages concernés et de les remplacer par un enregistrement de la veille sans la femme pour faire illusion, non ?

— En théorie, oui, mais ce serait très voyant et un œil exercé à la police le remarquerait. Ces images collent très exactement à la météo du jour en question, à la lumière, et ainsi de suite.

Mon bref soulagement à l'idée que mon délire n'en soit pas un s'évapore,. — Ça veut dire …

— Les enregistrements pourraient être parfaitement en règle, dit-il. Comme je m'apprête à me détourner pour cacher mes inquiétudes, il me retient doucement. — Je te crois, Josie. Vraiment. Si tu veux — je connais quelqu'un de confiance qui pourrait jeter un œil.

— Je ne veux pas mêler encore plus de monde à ça.

— Ce ne serait pas grand-chose, je lui copierais une demi-heure du matériau où la femme devrait apparaître mais n'apparaît pas, et je le lui donnerais. Je ne peux rien garantir, mais ça pourrait aider.

— Très bien. D'accord.

Il serre mes épaules pour me réconforter.

— Il te faut de toute façon un nouveau téléphone. Ne transfère aucune donnée de l'ancien vers le nouveau, ni vers ton ordinateur portable. Ce genre d'histoire est contagieux.

— Ça a déjà pu arriver ?, demandé-je, inquiète, en regardant mon ordinateur portable.

— Non. J'ai vérifié. Il faut impérativement protéger tes appareils avec un mot de passe .

— Tu as touché à mon ordinateur portable ?

— Oui.

— Hum.

— Tout est resté inchangé.

J'ai envie de le croire, et une grande partie de moi le fait. Pourtant … — Et les caméras ?

— Elles ne peuvent pas être piratées, elles sont trop basiques. Elles envoient leurs données uniquement par Wi-Fi à ton téléphone. Le problème, c'était le téléphone. Il boit un grand bol d'air avec une

grande gorgée de son café. — Si tu as encore une procédure en cours contre ton ex, je te conseillerais vivement de faire examiner ça par un expert en informatique judiciaire. C'est pour ça que je n'ai pas écrasé ton téléphone ni supprimé le logiciel malveillant. Comme ça, on peut conserver les preuves.

Je souffle avec mépris. — La police ne me prend pas au sérieux. Ils ne feront rien.

— Si tu leur montres un cheval de Troie de ce genre, ils te prendront au sérieux.

— Ah oui ? Tu sais ce qu'ils vont demander ? « Vous n'êtes pas la dame avec des caméras dans l'appartement, qui pense que sa voisine inexistante est en danger de mort ? Parfait, merci, mettez-vous au fond de la file, on s'en occupe dans quatre cents ans ! »

Il lève les mains pour apaiser. — C'est toi qui vois. Je voulais juste te laisser cette option.

J'expire bruyamment. — Merci. Peut-être que je le ferai. Demain ou quelque chose comme ça. Longue journée.

— Une de plus, hein ? Il repose la tasse et me prend le visage entre les mains. — Tu veux que je reste avec toi ?

Ma bouche se dessèche tandis que mes paumes commencent à transpirer. — Honnêtement : oui. Mais je ne peux pas enfermer Luna toute la nuit dans la cuisine, et elle était là la première. Et puis, elle mord sûrement mieux.

Même déçu, un sourire lui effleure le visage. — Tu en es bien sûre ?

— Plutôt.

Soudain, son expression se fait grave. — Elle mourrait pour toi ?

La conviction profonde dans ses mots me file la chair de poule le long de la nuque. Je fais un pas en arrière. — Ne dis pas ce genre de choses !

Cette fois, son sourire est triste. — Pardon. Je suis parfois un peu excessif dans ce que je ressens.

— Ça, on peut le dire, dis-je. Même si ses mots me parlent à un niveau primaire, ils me font aussi peur. Je le connais à peine.

— Je ferais mieux d'y aller. Merci pour le café.

— Merci pour ce que tu as fait ici, dis-je à voix basse, incapable, de bouger, tandis qu'il a déjà rangé son matériel et quitte finalement la pièce.

Luna aboie.

Puis j'entends la porte d'entrée se refermer et Luna retombe dans le silence.

Chapitre 18

En deux nuits qui suivent, tout reste calme. Je reste souvent longtemps à la fenêtre à fixer l'immeuble d'en face, mais rien ne bouge. Aucune silhouette n'apparaît, aucun appel, aucun SMS pour me mettre à nouveau les nerfs en pelote. Juste Luna, qui se colle contre ma jambe et me lèche la main, comme si elle sentait ma nervosité et voulait dire : — *Hé, je suis là, ce n'est pas si terrible.*

Elle n'a pas tort. C'est comme si tout ce cirque n'avait été qu'un fantôme qui se dissipe soudain. À la place, d'autres choses m'empêchent de dormir. Le silence de ma chambre, seulement troublé par la respiration légère de Luna, m'écrase.

Mes pensées tournent en rond. Impossible de décrocher. Je revois sans cesse la fenêtre vide, comme si elle se moquait de mes peurs. J'essaie, de me calmer, de me convaincre que le cauchemar est terminé. Mais au fond de moi, une question reste : Est-ce vraiment le cas ?

Quand je n'en peux plus, je vais dans mon bureau, où j'ai accroché les tableaux blancs gribouillés. Chaque fois que je passe devant la fenêtre du couloir, je pense non seulement à l'inconnue, mais aussi à Leon. Comme Luna est avec moi, je ne peux pas l'inviter chez moi. Même si je la fermais dans la cuisine, elle sentirait la présence de Leon et aboyerait sans arrêt. Comme elle l'a fait avec Éric. Et puis je ne pourrais pas me résoudre à la laisser seule pour aller voir Leon.

Lors de notre dernier appel, il a proposé qu'on se retrouve au parc. Lui, moi et Luna. Après tout, elle doit bien s'habituer à supporter des hommes près d'elle. Au début j'ai refusé, mais il n'a pas lâché l'affaire, alors j'ai accepté de le voir demain. Et même là, je ne sais pas si je fais ce qu'il faut.

Au matin de la deuxième nuit, un nouveau sentiment s'insinue dans ma conscience : l'inquiétude. Pas pour moi, mais pour la femme que j'ai vue. Plus j'y pense, plus la peur grandit qu'elle n'ait pas simplement disparu, mais qu'il lui soit arrivé quelque chose d'horrible. Elle a appelé à l'aide. Et si quelque chose lui était arrivé ? Si l'appelant lui avait fait du mal ? Et s'il l'avait vraiment tuée ? Cette idée ne me lâche plus.

J'hésite un instant à appeler la police, mais je l'ai déjà fait tellement de fois.

Les photos floues, la fenêtre vide — comme si tout ça n'existait que dans ma tête. Je n'ai plus la force d'être ignorée encore une fois, d'être cataloguée d'hystérique. Et s'ils finissaient par croire, cette fois, que je suis folle ?

Les mots d'un policier continuent aussi de me hanter. — Appelez de nouveau seulement si vous êtes sûre d'avoir vu quelque chose …

Qu'est-ce que je dois faire, Paula ?

Ce que tu as toujours fait. À deux on *est plus fortes.*

Tu crois que j'ai besoin de témoins ?

Ça ne peut pas faire de mal, non ?

Luna n'a pas l'air d'aimer mon dialogue intérieur. Elle se blottit contre moi, gémit doucement, comme si elle voulait me montrer qu'elle est là, prête à tout affronter avec moi. Sa présence me donne du courage. Je ne suis pas seule — j'ai Luna et Nici.

Et Paula.

Lance-toi.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

Réapproprie-toi ta vie. Prends les choses en main. Plutôt que d'être déçue à nouveau par la police, agis.

J'acquiesce. N'est-ce pas la solution évidente ? Quelque chose que j'aurais déjà dû faire depuis longtemps ?

Luna me suit au pas quand je vais vers le téléphone, ses coussinets claquant doucement sur le parquet. Elle sent mon agitation, je le vois à la façon dont elle m'observe, les oreilles dressées.

— Nici ? Ma voix tremble quand je finis par la joindre.

Luna me pousse doucement de son nez, ses yeux chauds posés sur moi, et je me sens un peu plus courageuse.

— Josie ? Qu'est-ce qui se passe ? fait Nici, immédiatement inquiète.

Je pose une main sur la tête de Luna, je sens son poil doux sous mes doigts. — Il ne s'est rien passé. Je n'arrive juste pas à dormir et tu as dit que je pouvais appeler …

— Bien sûr, de toute façon je suis le rêve de tes nuits blanches, non ? Elle rit un peu, et je me surprends à sourire moi aussi.

— Ça te décevrait si c'était une autre femme qui me tient éveillée ?

— Tu l'as revue ?

— Non, justement. Et en le disant, je me rends compte comme c'est irrationnel. J'ai tant souhaité que ce cauchemar cesse. Et maintenant

que ça semble fini, ça m'angoisse presque autant que si je voyais encore cette femme.

Luna me bouscule du museau, comme si elle voulait me dire qu'hésiter ne m'avance à rien. Alors je raconte à Nici mes craintes, et comment l'idée que quelque chose d'horrible s'est peut-être passé en face me hante sans répit.

Nici se tait un moment, mais je l'entends bouger et un froissement résonne. — D'accord, Josie-Jo. J'arrive. On va voir ça ensemble.

Le soulagement me parcourt, suivi d'un nouvel élan de courage.

— Merci, Nici, vraiment.

— Oh, ça va, hein. Je te ferai payer. Très cher. Tu m'invites au Four Seasons.

— Tu trouves que c'est hors de prix et que les portions sont ridicules pour le tarif, je te le rappelle en souriant.

Ça m'étonne toujours à quel point elle arrive vite à me faire aller mieux.

— Alors cinéma. Avec pop-corn. Et cocktails après. C'est quand même toi, parmi nous deux, qui a divorcé riche.

— Marché conclu.

***

Pendant que j'attends Nici, Luna s'assoit à côté de moi. Quand, peu après, la sonnette retentit, elle bondit, ses oreilles tressaillent, et elle grogne doucement en filant vers la porte.

— Tout va bien, ma belle, je murmure.

Quand Nici se tient enfin devant moi et qu'on se salue, comme d'habitude, par une étreinte, une partie de la tension accumulée au cours des derniers jours retombe.

Nici me dévisage, quand je la lâche. — Il faut vraiment qu'on aille faire du shopping. Les cernes sous tes yeux hurlent pour un correcteur. Elle penche la tête. — Ou on te trouve un de ces sweats à capuche surdimensionnés, doublés en peluche. Il y en a avec des oreilles de panda.

Je ne peux m'empêcher de sourire. — Je veux savoir d'où tu tiens ça ?

— Probablement pas. Mais juste pour qu'on ne dise pas que je ne l'ai

jamais dit : Je suis mignonne dedans.

Elle laisse d'abord Luna renifler sa main, puis se penche pour gratter la chienne derrière les oreilles.

— C'est frappant comme elle est paisible tant qu'aucun homme n'est dans les parages, je constate encore une fois.

Nici lève les yeux. — En parlant d'homme, tu as eu des nouvelles de Leon ?

— On s'est parlé au téléphone, j'avoue à mi-voix, en me détournant et en faisant semblant, de redresser le panier de Luna. — Et on s'est vus au parc.

— Tu l'as vu ? Toute seule ? Je secoue vite la tête. — C'était un lieu public et Luna était avec moi.

— Je croyais qu'elle ne supportait pas les hommes près d'elle ?, demande Nici, et j'ai l'impression qu'elle plisse les yeux. Mais c'est sans doute juste la lumière.

— Il faut bien qu'elle s'y habitue un jour si on veut la faire adopter. J'aimerais ne pas paraître aussi sur la défensive . — Et Leon la connaît déjà. Ça s'est plutôt bien passé. Elle était excitée, elle a grogné, mais elle n'a pas tiré sur la laisse et n'a pas essayé de lui sauter dessus. Sans doute parce qu'il est resté à deux mètres de nous, mais c'est un début.

— Eh bien, c'est déjà ça.

— Au fait, au groupe de parole, Luna s'est aussi bien tenue. Frank n'était toujours pas là, donc pas de problème avec Luna. Et j'ai des biscuits pour toi. Hannah a fait de la pâtisserie et chacun de nous a apporté un petit sachet. Il faut absolument que tu goûtes. Et …

— Respire un coup, Josie-Jo. fait Nici en posant ses mains sur mes épaules. — Tu déblatères.

Je laisse retomber la tête. — Je suis nerveuse, j'avoue alors.

— Pourquoi donc ? Ce n'est que moi.

— Je n'en sais rien moi-même.

— Bon, alors on va traverser et vérifier que tout va bien, dit-elle avec cette détermination calme qui lui est propre.

L'assurance de Nici est contagieuse, alors j'acquiesce. — J'aimerais que Luna puisse venir, je murmure tout de même en caressant encore la chienne.

Nici presse légèrement mon épaule et m'offre un sourire encourageant. — Luna est en sécurité ici, Josie. Et puis elle surveille ton appart pendant qu'on est en face. Prête ?

Je prends une grande inspiration avant d'acquiescer. — Prête quand tu l'es.

Une minute plus tard, nous sommes devant mon immeuble. Celui d'en face paraît, dans le crépuscule, encore plus oppressant que d'habitude. Les fenêtres nues et la façade muette semblent nous observer tandis que nous traversons la rue.

Mon cœur s'emballe quand j'atteins la porte d'entrée. Je m'attends presque à ce que le dragon de l'intendant d'immeuble l'ouvre à la volée, mais rien de tel ne se produit. Je me demande un instant si c'est un signe. Mais de quoi ? Un «N'avance surtout pas » ou un «Regarde, je t'ouvre la voie » ?

Les mains tremblantes, j'empoigne la poignée et l'abaisse lentement.

À ma surprise, la porte n'est pas verrouillée. Au léger grincement quand je l'ouvre, des frissons me courent dans le dos. Je prends une grande inspiration, entre dans le hall et referme la porte derrière moi. À côté, j'entends la respiration discrète de Nici, qui m'apaise peu à peu.

L'obscurité et le silence de la cage d'escalier nous enveloppent . Seul le léger grincement des vieilles marches en bois sous nos pieds nous accompagne tandis que nous tâtons prudemment notre chemin vers l'étage.

— Si tu vois quelque chose, tu me le dis tout de suite, d'accord ?, chuchote Nici.

— Promis. J'essaie de calmer mes mains qui tremblent tandis que nous atteignons le deuxième étage, d'où j'ai si souvent vu la femme.

Je colle mon oreille contre la porte pour écouter, et elle pivote sans un bruit vers l'intérieur.

Je manque de perdre l'équilibre, seule la prise rapide de Nici m'empêche de tomber.

Nous échangeons un regard et elle hausse une épaule avant de me faire signe de passer devant.

J'hésite. Pourquoi la porte n'est-elle pas verrouillée ? Y a-t-il quelqu'un dans l'appartement ?

Je tends l'oreille de toutes mes forces. Mais rien, juste le silence.

Un petit tapotement sur mon épaule me fait presque sursauter. Je me retourne d'un coup, mais ce n'est que Nici, qui me tend avec un sourire désolé une petite bombe aérosol.

— Du spray au poivre ?, je chuchote.

Elle hausse les épaules et arque un sourcil.

Je dois bien admettre qu'avec le spray en main, je me sens effectivement plus en sécurité, tandis que nous nous faufilons l'une après l'autre dans l'appartement.

L'intérieur de l'appartement baigne dans une pénombre inquiétante ; seuls les premiers rayons du jour naissant filtrent à travers les fenêtres poussiéreuses. L'air est vicié et sent le bois humide. La lampe de poche de mon téléphone projette une lueur faible sur les murs et les meubles, flous dans les ombres. Je ne sais pas à quoi m'attendre ; j'avance lentement dans le couloir puis vers le salon, Nici tout près derrière moi. Tout paraît intact. Acheté récemment pour louer à des hôtes de courte durée.

Mais pas de femme blonde, pas de traces, pas d'indices, juste un appartement impeccablement rangé.

— Ça fiche la trouille, murmure Nici, ses yeux fouillent la pièce avec attention. — Il n'y a rien ici. Et pourtant, quelque chose cloche.

J'acquiesce, je le sens aussi. Comme un bâtiment laissé vide alors qu'il ne devrait pas l'être. Comme s'il restait encore quelque chose des anciens occupants.

Chaque ombre, chaque grincement du vieux parquet fait battre mon cœur plus vite. Je finis par atteindre la fenêtre où j'ai si souvent aperçu la femme mystérieuse. Mais quand je regarde dehors, je ne vois que les rues désertes.

Soudain, j'entends un petit craquement, comme si quelqu'un rampait au sol. Les poils de ma nuque se hérissent, et je me retourne brusquement. Mon souffle se coupe, mon cœur s'emballe. Le froid m'enveloppe, fait picoter ma peau. Quelqu'un est là, et il ou elle ne veut pas être découvert.

— Tu as entendu ça, toi aussi ?, je chuchote, tendue.

Elle secoue la tête. — Quoi donc ?, articule-t-elle sans un son.

Je lève la main, j'écoute. Je n'ose pas bouger. La lumière de la lampe de mon téléphone danse pourtant sur les murs, projette des ombres vacillantes qui sautillent nerveusement. Mais je n'entends plus rien.

Prudemment, je continue. Nici est à présent à côté de moi, les lèvres serrées en un trait fin. Nous fouillons chaque pièce, mais l'appartement ne nous livre rien. Aucun indice, aucune trace — juste le néant.

— Il n'y a rien ici, Josie-Jo, constate Nici au bout d'un moment d'une voix lasse. — On perd notre temps.

— Il doit bien y avoir quelque chose, Nici. Même si la femme est

partie, je l'ai vue ! Il doit rester un truc.

Nici soupire. — On a déjà tout vu. Peu importe combien de temps on va encore fouiner, là où il n'y a rien, on ne trouvera rien. Partons. J'ai besoin de dormir, et toi aussi.

Ses mots transpercent le silence de l'appartement, plus froids que l'air autour de nous.

— Non ! Je sens la déception m'étrangler. — On peut encore regarder les meubles de plus près.

Nici s'arrête. — Ça ne mènera à rien. Ils sont manifestement tous neufs. Ne le prends pas mal, mais tu t'accroches à des chimères, là où il n'y a rien.

— Et si vraiment quelque chose clochait ici et qu'on ne le voyait pas ?, je rétorque.

Elle secoue la tête. — Tu te montes la tête …

La frustration me noue l'estomac. — Je ne peux pas partir sans rien découvrir.

Nici soupire, et ses épaules s'affaissent. — Et s'il n'y avait rien à découvrir ? Il ne s'est plus rien passé. Laisse tomber. Franchement, tu n'as pas besoin de plus de stress. Tu t'imagines déjà des bruits qui n'existent pas.

— Je sais ce que j'ai entendu !, je lâche, le cœur me martèle la poitrine comme un marteau-pilon. Ses doutes me touchent en plein cœur. — Pars si tu veux ! Mais moi, je reste jusqu'à ce que je sache ce qui se passe.

— Josie, c'est n'importe quoi. Nici fait un pas vers moi et pose une main sur mon bras. — Tu vas juste te rendre encore plus dingue en restant. Qu'est-ce que tu espères ? Que cette femme apparaisse d'un coup pour te raconter sa vie ?

— Je n'en sais rien ! Mais je ne peux pas faire comme s'il ne s'était rien passé !

Elle retire sa main. — On est venues, on a vérifié et on n'a rien trouvé. Ça doit suffire, Josie-Jo. Si on se fait choper ici, c'est violation de domicile. Je ne peux pas me le permettre.

— Alors vas-y, je murmure. Je comprends les arguments de Nici, mais je refuse, maintenant, d'abandonner. Quelque chose me dit qu'il y a plus ici que ce que nous voyons, et je ne partirai pas avant de l'avoir découvert. — Mais moi, je reste.

Nici reste encore un instant, comme si elle envisageait de m'emmener de force. Puis elle secoue simplement la tête, et la

déception dans son regard me fait plus mal que je ne l'aurais cru.

— Prends soin de toi, Josie-Jo. Et appelle si tu as besoin d'autre chose que quelqu'un pour cambrioler des appartements avec toi. Elle attend une seconde mais, comme je la fixe seulement, elle se retourne et file hors de l'appartement.

La porte se referme dans un léger clic. Le silence qui reste résonne plus fort que n'importe quel bruit que j'aie jamais entendu. Mon souffle devient court ; l'obscurité se plaque contre moi, comme si elle voulait m'engloutir. Un instant, j'hésite ; mon regard glisse vers la porte que Nici vient de refermer derrière elle.

— Paula, qu'est-ce que je dois faire ?, je chuchote. — Je cours après elle ? J'abandonne ?

Ma sœur défunte, toujours si forte, si courageuse, ne se serait pas laissé submerger par la peur, n'aurait pas hésité. — J'aimerais que tu sois là.

Dans le silence, je l'entends rire. Doucement et avec tendresse, comme dans notre enfance, quand j'étais encore une fois trop prudente.

— Tu n'as pas besoin de moi, Josie, dirait-elle, avec cette étincelle malicieuse dans les yeux. — Tu sais déjà très bien ce que tu dois faire.

— Je le sais vraiment ? La vérité, Paula, c'est que je suis complètement perdue. Je ne sais plus ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Mais je ne peux pas m'arrêter de chercher des réponses.

J'attends une réponse, une sorte de signe, quelque chose qui m'indique la voie. Mais il n'y a que le silence. — Je vais y arriver, hein ?, je murmure.

La pensée de Paula me donne, l'espace d'un instant, la force d'avancer. Elle a toujours été la plus courageuse de nous deux, celle qui prenait tous les risques pour découvrir ce qui se cachait derrière la façade. Si elle était là, elle me pousserait à continuer, me rappellerait que je suis plus forte que je ne le crois.

Alors j'inspire profondément et je retourne au salon. Forcément, il doit y avoir des indices quelque part dans cet appartement. Quelque chose qui explique ce qui se trame ici.

Je tiens fermement le spray au poivre devant moi et je recommence à fouiller les pièces. Je passe au crible chaque recoin, chaque arête, à la recherche de … quoi ? Je n'en sais rien. Mais je le sens — comme un bourdonnement sourd au fond du crâne. Quelque chose est là. Quelque chose qui m'échappe. Quelque chose qui se cache quand je le cherche.

Puis un léger grincement derrière moi. Je me fige, j'écoute, mon cœur galope tandis que je me retourne lentement. Rien. Juste l'obscurité. Et puis je l'entends de nouveau, plus fort cette fois, comme si quelqu'un se faufilait dans la pièce d'à côté.

Mon souffle s'accélère, l'air devient soudain trop lourd à inspirer. J'essaie de refouler la panique, mais elle bat à mes tempes, embrouille mes pensées. Je suis seule. Je dois être seule. Et pourtant, il y a quelque chose ici ! Je le sens, juste sous ma peau. Je rassemble tout mon courage et j'ose entrer dans la pièce sombre à côté.

Là, je m'arrête et j'écoute. Rien.

Un déclic. La porte d'entrée ! Quelqu'un était ici !

Je cours vers le bruit, en espérant pouvoir le coincer dans la cage d'escalier.

Soudain, je trébuche sur quelque chose au sol, mon téléphone m'échappe. Il tombe face écran vers le haut, n'émettant plus qu'un mince halo de lumière.

Je reste là, pétrifiée. La peur enserre mon cœur comme un étau de fer. Je me force à me remettre en mouvement. Chaque geste me donne l'impression d'être engluée dans un marécage. Lourde et poisseuse.

D'une lenteur infinie, je me penche. Je garde la main qui tient le spray au poivre devant moi, tandis que de l'autre je tâtonne le sol.

Je frôle quelque chose de doux, d'humide, de chaud. Un cri me monte à la gorge. Je l'avale avec peine. Je ne dois pas me faire repérer. Ni par le cerbère de l'immeuble, ni par … quoi que ce soit d'autre qui est ici avec moi dans l'appartement.

Puis je le vois. Je m'immobilise net. Mon cœur trébuche, et un instant, mes pensées semblent s'arrêter. Je n'arrive presque plus à respirer.

En plein milieu du sol, à un pas de moi à peine, elle gît — un rat mort.

Son poil est hirsute, ses yeux vitreux fixent le vide. Son pelage est imbibé de sang.

L'estomac me retourne. Mes pensées s'emballent. La sueur me coule dans le dos.

Qui a fait ça ? Pourquoi est-il là ?

Car une chose est sûre : quand je suis passée ici tout à l'heure avec Nici, le rat n'était pas là.

Chapitre 19

De retour dans mon appartement, je claque la porte derrière moi et m'y adosse. Mon cœur bat encore à tout rompre dans ma poitrine, tandis que l'image du rat mort clignote devant mes yeux. Qui a fait ça ? Qui, bon sang, est encore entré dans l'appartement ?

Une blague de Nici ? Jamais. Elle a une peur bleue des rongeurs.

Mon estomac se noue de dégoût et une main glacée semble serrer mon cœur.

Pourquoi quelqu'un ferait-il une chose pareille ?

Je me laisse glisser au sol, les pensées tourbillonnent dans ma tête comme des feuilles mortes dans le vent d'automne. Fichu instinct de fuite, j'aurais dû prendre la bête en photo ! Mais je n'ose pas y retourner seule. Qui que ce soit, il ou elle a été tout près de moi. L'idée que quelqu'un rôde là-bas, capable de faire ça, me donne la chair de poule, comme si on m'avait plongée dans l'eau glacée. Et si cette personne ne voulait pas seulement me faire peur ? Et s'il y avait autre chose derrière ? Ce n'est pas une blague — c'est un avertissement. Un avertissement immonde, répugnant.

Soudain, je ne me sens plus en sécurité chez moi. Est-ce que cette personne pourrait tout aussi bien être dedans, à quelques pas seulement ? Non. Luna n'aurait pas laissé un inconnu entrer chez moi en mon absence.

Je serre les paupières, je refoule la panique qui monte et je respire plusieurs fois profondément.

D'un geste nerveux, j'enlève mes chaussures et je jette ma veste sans y penser sur le porte-manteau. Ce n'est qu'alors que je remarque que quelque chose cloche. Où est Luna ? Elle n'est ni à sa place, ni venue à la porte pour m'accueillir.

— Luna ?

Je cours au salon, je souffle une seconde en la voyant allongée sur le canapé, même si elle n'est pas censée monter sur les meubles. Puis je réalise qu'elle se contente de lever mollement la tête en m'entendant.

Un son inquiet m'échappe tandis que je me précipite vers elle.

— Luna ? Ma voix tremble quand je m'agenouille à côté d'elle et lui caresse le museau. Elle halète fort, ses yeux semblent lourds et troubles. — Qu'est-ce qui ne va pas, ma belle ? Qu'est-ce que tu as ?

Mon regard tombe sur la table basse, ou plutôt sur ce qui n'y est plus. Le sachet de biscuits de Hannah — il a disparu.

Non, pas disparu. Il est posé à côté de Luna !

— Oh non … Luna, qu'est-ce que tu as fait ? Je lui caresse les oreilles soyeuses tandis qu'un froid me gagne de l'intérieur. Est-ce que je l'ai mise en danger, à force d'être engluée dans mon propre chaos ?

— Ça va aller, je murmure en prenant la tête de Luna entre mes mains, mais ma voix sonne creux. — Ça doit aller.

Mon premier réflexe, c'est d'appeler Nici. J'ai déjà le téléphone en main quand je m'arrête net.

Elle était passablement agacée quand elle est partie. Tu ne crois pas, toi aussi ?

Elle ne me laisserait pas tomber pour autant, Paula.

Tu veux prendre le risque ? Tu veux vraiment mettre votre amitié en péril juste parce que tu n'arrives pas à décider seule ?

Je pourrais appeler Leon.

Et tu comptes lui dire quoi ? Hé, Leon, mon chien, oui, celui-là même qui ne se laisse pas toucher par toi et qui risque de mordre s'il est acculé, doit aller chez le vétérinaire ?

Paula a raison. Mais porter et transporter Luna, c'est un défi. Luna pèse environ 20 kg — plus d'un tiers de mon propre poids. L'idée de la descendre par l'escalier et de la mettre dans la voiture me paraît presque impossible.

Je prends une grande inspiration et j'essaie de chasser le désespoir. La tâche est physiquement exigeante, mais faisable.

Lentement et avec toutes les précautions, je hisse Luna sur ses pattes. Elle vacille et ses yeux sont troubles, mais je parviens à la remettre doucement debout sur ses jambes. Elle titube, pourtant elle trottine à mes côtés jusqu'à la porte. Un coup d'œil vers l'escalier, toutefois, me montre des marches qui ressemblent à une montagne infranchissable.

— D'accord, Luna, on va y arriver, je marmonne en me penchant vers elle et en enserrant son ventre de mes bras. De toutes mes forces, je porte Luna lentement dans l'escalier. Dès les premières marches, je sens l'effort dans mes bras et mes jambes. Luna est lourde, et je dois concentrer chaque mouvement pour qu'elle ne tombe pas et ne se blesse pas.

Heureusement, ma voiture est encore au parking souterrain, mais le trajet jusque-là me paraît interminable. Dans un dernier effort,

j'arrive, tout de même, à déposer Luna avec douceur dans le coffre.

Je démarre et je file vers la clinique vétérinaire où sont aussi soignés les animaux du refuge. Heureusement, l'établissement est assez grand pour assurer un service d'urgence. Luna reste immobile pendant tout le trajet. Chaque respiration de la chienne est lourde, et l'idée qu'elle soit peut-être en danger de mort est presque au-dessus de mes forces. Mon regard retourne sans cesse au rétroviseur, même si je ne peux pas la voir par-dessus la banquette arrière.

Le parking du vétérinaire est petit, mais il reste quelques places. Les mains tremblantes, je me gare, je détache ma ceinture et j'ouvre le coffre.

Le vent glacial me gifle quand je soulève Luna. Sur la vitre de la porte d'entrée brille une pancarte où l'on peut lire « Urgences 24 h/24 ». Le sol semble vibrer sous mes pieds quand je pousse la porte et que j'entre à l'accueil avec Luna dans les bras.

— S'il vous plaît, j'ai besoin d'aide tout de suite !

La réceptionniste, une femme d'âge mûr au visage soucieux, n'hésite pas et accourt vers nous. — Que s'est-il passé ?, demande-t-elle en me guidant vers l'une des salles de soins.

— Elle a mangé quelque chose de mauvais. Elle a chipé les biscuits sur la table. Elle a l'air complètement dans les vapes, dis-je, comme si elle ne pouvait pas le voir elle-même.

Elle hoche pourtant la tête. — Je vais prévenir tout de suite la vétérinaire. Elle va s'occuper d'elle.

Je pose Luna sur la table d'examen, puis il faut attendre. Les secondes semblent s'étirer à l'infini jusqu'à ce que la vétérinaire, une femme d'une quarantaine bien entamée, aimable mais toujours professionnelle, entre dans la pièce. Elle me salue brièvement avant de se concentrer sur Luna. D'un geste sûr, elle examine la chienne, tout en lui parlant d'une voix apaisante pour la calmer.

— Elle a mangé des biscuits ?

La culpabilité me serre la gorge, alors je hoche simplement la tête, sans un mot.

— Est-ce qu'ils contenaient du xylitol ?

— Je ne sais pas. C'était un cadeau. Mais d'habitude, Hannah cuisine avec du vrai sucre.

— Pouvez-vous le vérifier ?

Je hoche de nouveau la tête, le téléphone déjà en main. Puis je me rends compte que je n'ai pas le numéro de Hannah.

Mia ! Elle doit avoir les coordonnées de tout le monde dans le groupe !

Je la cherche vite dans mes contacts et je l'appelle.

Décroche, Mia. Décroche. Décroche, décroche. Dé ! Croche ! Décroche, décroche, décroche !

Rien, si ce n'est la tonalité qui me vrille le conduit auditif.

— Je n'arrive à joindre personne.

— Restez parfaitement calme. Nous allons examiner Luna à fond et voir ce qu'elle a pu ingérer. S'il s'agit d'une intoxication, il faut agir immédiatement.

Hébétée, j'acquiesce et j'observe, nerveuse, la docteure examiner Luna puis lui administrer finalement un comprimé.

Après ce qui me semble une éternité, elle en finit. Son expression est grave mais posée quand elle me regarde. — J'ai donné à Luna un médicament pour la faire vomir. Avec un peu de chance, ça suffira, commence-t-elle. — Néanmoins, je vais surveiller sa glycémie et contrôler ses enzymes hépatiques pour m'assurer qu'elle n'en garde pas de séquelles. Je penche fortement pour une intoxication au xylitol. Un substitut du sucre très dangereux pour les chiens. Mais vous avez réagi à temps. Je préfère la garder ici cette nuit par sécurité, mais je pense qu'elle va s'en sortir.

Une boule se forme dans ma gorge et j'inspire profondément tandis qu'un soulagement m'envahit. — Merci, dis-je à voix basse. — Merci de l'avoir aidée.

La vétérinaire acquiesce, compréhensive. — Nous ferons tout pour nous assurer qu'elle se rétablisse complètement. Appelez demain, nous en saurons plus.

Je caresse doucement le pelage soyeux de Luna et j'essaie de retenir les larmes qui me montent sans cesse aux yeux. Je sais à quel point Luna déteste rester dans un environnement étranger . — Tu es si courageuse, Luna, je suis désolée de t'avoir fait subir ça. Je reviendrai demain dès que je le pourrai, d'accord ?

Me tournant vers la vétérinaire, je dis : — Elle a peur des hommes, au cas où vous …

— Nous en tiendrons compte. Merci.

D'un dernier baiser tendre sur sa tête, je laisse Luna aux mains de la vétérinaire et je sors.

Dans le couloir, j'inspire profondément tandis que la réalité me tombe dessus. J'ai mille questions et une montagne d'incertitudes en

moi, mais à cet instant, seule Luna compte.

Quand je m'assois enfin dans la voiture, mon regard accroche quelque chose coincé sous l'essuie-glace. Une étroite bande de papier qui frémit à chaque rafale, comme si elle voulait me souffler un secret.

Un gémissement m'échappe. Pas encore.

Était-elle là depuis le début et, inquiète pour Luna, je ne viens que de la remarquer ? Ou bien quelqu'un m'a-t-il suivie jusqu'au cabinet ? Ou peut-être n'est-ce qu'une pub ou un tract.

J'essaie de chasser l'idée d'une menace possible, mais le scintillement se change en martèlement incessant qui pulse à mes tempes quand, les doigts engourdis, j'entrebâille la porte. Avec précaution, je glisse la main par l'entrebâillement sans descendre, de peur que quelqu'un ne se trouve dehors.

Quand je déplie le billet, une froide moiteur s'insinue dans mes membres. Ce n'est clairement pas un flyer. Les mots, écrits au marqueur noir, semblent griffonnés à la va-vite.

Dans l'obscur de la nuit, quand les ombres s'éveillent,
le silence se brise, les peurs happent les faibles.
Entends-tu le murmure qui court dans les ruelles ?
Le cauchemar enfle, et la paix s'envole, cruelle.

Dans le calme du logis, les rats, ils dansent,
l'effroi se répand, te laisse à jamais en absence.
Le temps devient l'ennemi, la vérité un jeu,
mais la réponse se cache au fond des ombres, peu.

L'incertitude quant à la personne qui m'a envoyé ce message et à ce qu'il est censé signifier me hérisse les poils de la nuque, et un froid glacial me parcourt l'échine. Mon cœur bat si vite qu'on dirait qu'il veut jaillir de ma poitrine.

Qui a écrit ça ? Qu'est-ce que cette personne me veut ?

Tu dois appeler la police.

Et ensuite, Paula ? Me laisser dire d'appeler seulement quand j'aurai vu quelque chose ?

Ma main se referme sur le billet.

Tu as quelque chose de concret.

Involontairement, j'acquiesce. Je mets le contact, je pars. Direction le centre-ville, à côté du grand centre commercial se trouve le commissariat central. Peut-être me croiront-ils si je me tiens vraiment devant eux. Ils doivent me croire. Il faut qu'ils me croient, tout simplement !

Un coup de klaxon me ramène sur ma propre voie et me rappelle que la mort ne rôde pas seulement dans le poème sur le siège, mais aussi sur la route. Les 3 km jusqu'au poste me semblent une éternité.

Là, m'accueillent un escalier de marbre, une façade vitrée, une porte close, un concierge derrière un interphone et trois autres personnes qui attendent.

Je veux me mettre dans la file, mais la femme en deuxième position me fait signe d'avancer. — Dites pourquoi vous êtes ici. Nous attendons déjà pour être laissés entrer.

Comme en transe, j'acquiesce, je passe devant elle et je me demande ce que je vais bien pouvoir dire au micro derrière la plaque métallique, avec des inconnus à portée d'oreille.

J'appuie sur le bouton rouge au-dessus duquel il est écrit « Veuillez sonner ».

— Oui ?

La voix sonne sèche. Celle d'un fonctionnaire qui a déjà trop d'années, ainsi que trop de personnes hystériques derrière lui.

— Josephine West. Je … j'ai trouvé une lettre de menace sur ma voiture. Ce n'est pas le premier incident de ce genre. Je souhaite déposer plainte.

— Revenez demain matin à huit heures, nous pourrons prendre votre plainte ; pour le moment …

— Ce n'est pas possible !, dis-je d'une voix désespérée en lui mettant l'enveloppe sous le nez. — Je ne peux pas rentrer chez moi maintenant, s'il vous plaît, vous devez regarder ça.

Mon ton a dû sembler assez hystérique pour qu'il revoie sa position. — Un instant, s'il vous plaît.

Un grésillement m'indique qu'il a raccroché. Les joues en feu, j'attends une réaction. La porte s'ouvre et une jeune commissaire se tient devant nous. — Madame West, veuillez entrer, s'il vous plaît.

J'ai du mal à y croire, mais je me mets aussitôt en mouvement. Derrière la lourde porte, où ça sent le nettoyant pour tapis, l'argile

expansée et les uniformes fraîchement lavés, je me sens pour la première fois depuis des jours vraiment en sécurité. La brune à la haute queue de cheval m'indique de prendre place dans une pièce à la porte ouverte. Il s'y trouve un bureau, un ordinateur et trois chaises. Rien de plus.

— Commissaire Carla Pullmann. Veuillez vous asseoir.

Je me laisse tomber sur la chaise, la lettre serrée comme si ma vie en dépendait.

Comme les ombres de ces veilleuses pour enfants qu'on avait autrefois dans sa chambre, la conversation file à côté de moi. Elle examine la menace, demande s'il y a eu d'autres lettres, des mots plus concrets. Elle m'informe de mes droits, demande ce qui se serait passé, s'il y a déjà un numéro de dossier attribué, je le connais par cœur. Elle met la lettre sous scellé. Note quand et où elle a été trouvée. Demande d'autres incidents. Je lui raconte tout. Je lui suis infiniment reconnaissante de ne pas remettre un seul mot de mon récit en question. Qu'elle reste patiente et compréhensive jusqu'à la dernière phrase. Mon enthousiasme perdure jusqu'à ce qu'elle me raccompagne d'une poignée de main réconfortante et dise : — Nous allons creuser et nous vous recontacterons.

Elle me glisse un flyer dans la main.

— Vous allez me recontacter, dis-je. La phrase résonne dans mes oreilles. J'ouvre le flyer. « Guide d'action en cas de menaces de la part de l'ex-partenaire. » Seules quelques puces accrochent mon regard. Rester calme. En cas de danger, appeler immédiatement le 110.

Ah !

Autoprotection, éviter d'être seule, au besoin se réfugier chez des amis ou en famille, faire changer les serrures. Le numéro de l'association de protection des femmes. Une image d'un spray au poivre.

— Mais …

— Je sais que tout cela paraît très menaçant, Madame West. Vous pouvez appeler à tout moment.

En moi, la colère et la déception explosent. Je savais bien qu'on n'allait pas me coller dans un programme de protection des témoins, mais là …

— Merci.

Le mot sonne appris, raide, fade. Sans appel.

Je traîne les pieds jusqu'à la porte puis dehors, dans le monde aux

aguets. Je sens longtemps encore le regard pensif de la commissaire dans mon dos. Ce n'est pas un réconfort.

Une chose est sûre : tant que je suis en vie, mon affaire ne semble pas assez grave pour les autorités. On verra combien de temps ça va durer.

Chapitre 20

Ce n'est qu'en arrivant chez moi une heure plus tard que je réalise que je suis en train de me noyer. Je suis comme sourde, j'entends tout à travers un bourdonnement, je vois tout derrière un voile d'eau glacée, et je ne sens plus rien. C'est comme si le lac venait me chercher. Comme s'il revendiquait après toutes ces années ses droits sur moi. Je n'ai presque plus de forces pour lutter. Que peut bien quelqu'un comme moi contre ces masses d'eau ?

En entrant dans l'entrée, je fixe la lumière clignotante de la caméra. Ah oui. Les caméras. Quelle idée à la con.

Je m'avance vers mon étagère à chaussures. Un léger vrombissement retentit derrière moi. Je lève les yeux et regarde la lumière clignotante de la caméra. Je pars vers le couloir, le léger vrombissement du petit moteur qui la fait pivoter me suit. Je me retourne et je regarde la lumière clignotante de la caméra. Le conseil de Leon pour un nouveau téléphone, plus sécurisé, n'a pas servi à grand-chose.

Immobile, je fixe l'objectif.

Alors, pensé-je, *ça te plaît, ce que tu vois ? T'es content, maintenant ?*

Mes yeux commencent à me piquer parce que je ne cligne pas. Des larmes chaudes coulent sur mes joues, mais je ne pleure pas. À quoi bon ? Ça ne sert à rien. Finalement, je me détourne, je me traîne jusqu'à la cuisine et je vais à l'évier. L'eau martèle la cuve en inox avec fracas. Un moment, je regarde le jet. J'ai soif, affreusement soif. Lentement et dans la douleur, sans savoir d'où elle vient ni si je ne me l'invente pas, je passe la tête sous le robinet et je bois à grandes gorgées.

Mes ongles me font mal, tant j'ai refermé les mains sur le bord de l'évier. L'eau froide m'entre dans la bouche et le nez. Cette sensation, je la connais. Je me ressaisis. Je ferme le robinet et je pivote d'un coup. Le balai pend à un crochet en fonte près de la porte. Le manche est solide dans ma main. Je suis prête. Prête à nager, à me battre, à faire tout ce qu'il faut pour échapper au lac et à la folie. La caméra me fixe quand je me rue dans l'entrée. Elle me fixe encore quand le premier coup la frappe. Des morceaux de plastique s'éparpillent sur moi. La diode vacille, puis s'éteint.

Je marche au pas vers la chambre. Là, la caméra me rit au nez, clignotante. Elle se tourne un peu à droite, puis à gauche, comme si,

d'un hochement de tête désespéré, elle voulait me dissuader de ce que je m'apprête à faire.

Trois coups plus tard, elle gît elle aussi en pièces détachées à mes pieds.

À bout de souffle, mais avec une sourde impression de triomphe dans la poitrine, je m'affale sur mon lit.

On n'est jamais mieux servi que par soi-même, pensé-je, soulagée de constater que la pression sur moi a un peu relâché. Respirer me semble un rien plus facile.

Mais seulement jusqu'à ce que je me rappelle que les caméras ne sont pas la cause de tous mes maux. Sans me presser, je me relève. Le calme intérieur qui me tient encore bien serrée m'inquiète, mais pour l'instant, il y a plus urgent que mon système nerveux. Je retourne à la commode de l'entrée. Tout en bas, dans le tiroir du fond, je trouve mes stilettos, ceux que je portais au mariage. J'ai voulu les brûler, les découper au couteau, mais je n'ai jamais eu le cœur de le faire. Aujourd'hui, ils vont me servir autrement. Dans la cuisine, je prends ma planche à découper, j'y pose solennellement le téléphone, j'empoigne la chaussure et je m'acharne sur l'écran et la coque avec le talon jusqu'à ce que l'objet ressemble à un survivant de presse à ferraille.

Je reste longtemps assise devant, à fixer les restes. Finalement, la vie au bord de la folie a son petit charme. J'étouffe un rire hystérique, je me traîne jusqu'au salon, j'allume la télé et je fixe l'écran. Je ne sais pas ce qui passe, je ne sais pas combien de temps je reste là, inerte. Ce n'est que lorsque les ombres de la nuit se glissent par les fenêtres que je bouge enfin.

J'ai peur du noir. Alors j'essaie d'appeler Éric. Il ne répond pas. Il est sans doute encore vexé à cause de Luna. Tant pis, retour à la télé. Ça doit être la soirée polar. Je n'ai pas vraiment envie d'un polar. Pendant que je me brosse les dents sans conviction, la sonnette retentit.

Ce sont sûrement les voisins, pour me dire d'arroser les plantes parce qu'ils repartent encore au ski, me raconté-je à moi-même.

Un coup sourd me détrompe aussitôt. Je m'arrête dans le passage vers l'entrée.

— Josie, je sais que tu es là !

Michael !

Mes jambes me lâchent. Comment est-ce qu'il est entré dans l'immeuble ?

Les voisins sont-ils vraiment au ski ? Oh, pitié, non.

La vieille dame du dessus est complètement sourde, elle n'entendrait même pas l'explosion d'une conduite de gaz ici.

— Ouvre cette putain de porte ! Je veux te parler.

Pas un son ne franchit mes lèvres. Je veux lui dire de dégager, que j'appelle la police, mais pas un mot ne sort de ma bouche.

— Josie ! Tu te rends compte qu'ils vont m'enfermer si tu continues à raconter de telles conneries ? Mets ton avocate en laisse et calme-toi, bordel ! — Nouvel martèlement contre la porte. — Ouvre, sale garce envieuse !

Ses mots s'abattent sur moi comme l'écho de ses poings. Mon regard file vers le téléphone. Il est dans l'entrée, accroché au mur. Pratiquement juste à côté de lui. Si j'appelle la police de là, il entendra chaque mot.

— Je te jure que je défonce la porte si tu n'ouvres pas !

Enfin, mon corps réagit. — Va-t'en ! — crié-je, désespérée. — J'appelle la police.

Le téléphone. Il est si près. Le portable ! Je m'apprête à aller dans la chambre quand je me rappelle que j'ai transformé ma dernière chance d'aide en déchet électronique.

— Josie. S'il te plaît. Fais preuve de bon sens.

— Moi ?! Dégage ! Tu aggraves les choses, tu ne fais que ça !

Je me mords les lèvres pour retenir un sanglot. J'ose un pas prudent vers le téléphone. Une latte de bois grince sous mon pied.

Il frappe si violemment la porte que le bois en tremble.

— S'il te plaît, Michael, pars ! — ma voix tremble. Je la hais pour ça. Il ne doit pas l'entendre.

— Josie, — sa voix devient plus douce. Il a bu, je crois presque pouvoir le sentir, mais c'est plutôt l'expérience qui me souffle cette évidence. — Josie, ouvre. Juste une minute, puis…

— Non !

Un coup assourdissant. Je me réfugie en criant contre le mur près du téléphone. Il a dû se jeter l'épaule contre le bois. Ça a tenu bon. Mais Michael est costaud. Et l'appartement ancien a encore ses vieilles portes en bois. Superbes, mais pas pensées pour les ex-maris colériques.

— Arrête ! Arrête ! Arrête ! — hurlé-je. J'arrive enfin à décrocher et à plaquer le combiné contre mon oreille.

— Sale garce sournoise ! Arrête d'envoyer la police sur moi et regarde-moi en face, bordel !

Un cliquetis sur la poignée. — Josie, je te jure devant Dieu que si tu n'ouvres pas, j'entre et je t'apprends les bonnes manières !

— Hé !

Michael se tait. Je laisse retomber le combiné. Les voisins seraient-ils déjà rentrés du ski ?

— Les bonnes manières, hein ? — La voix est basse, mais même à travers la porte, j'entends la menace qu'elle charrie.

— Toi et moi, on peut en discuter quand tu te seras volatilisé, tout de suite.

Leon ! D'où il sort, lui ? Je veux dire quelque chose, mais Michael me devance.

— T'es son nouveau baiseur, ou quoi ? Casse-toi !

— Ou quoi ?

Leon semble toujours calme, mais il y a dans sa voix quelque chose qui me hérisse la peau des bras.

— Ou je vais te dégourdir les jambes, moi !

J'entends un choc mat, suivi d'un gémissement. Mon cœur se serre. Leon ! Je dois l'aider, je dois…

— Je te déconseille fortement de réessayer, — fait alors la voix de Leon. Une netteté impossible à manquer la tranche. — Mais continuons, si tu veux, à jouer un peu. Comme ça, ils te prendront enfin la main dans le sac.

— Pff, chien lâche ! Tu vas le payer !

J'entends des pas qui descendent l'escalier. Lourds, traînants.

— Hâte de voir ça, — grommelle-t-on plus bas derrière la porte. — Josie ?

J'ose enfin m'approcher jusqu'à la porte, j'y pose même la tête. Mais je ne peux pas ouvrir. Je n'y arrive pas, simplement pas.

— Attends-moi une seconde, d'accord ? — Sa voix, qui sonnait si menaçante à l'instant, devient soudain si veloutée que des larmes de soulagement me montent aux yeux. Mais je n'arrive pas à le dire. À dire à quel point je lui suis reconnaissante d'être là.

J'entends aussi ses pas dans l'escalier. Mon Dieu, il ne va quand même pas… !

— Leon !

Rien. Le couloir est silencieux. Mais pas pour longtemps.

— Josie. Il est parti. Est-ce que tout va bien pour toi ?

La peur qu'il disparaisse, lui aussi, et me laisse seule me pousse à ouvrir la porte. Un éclair me traverse, l'idée que je serais plus en sécurité seule, que je devrais le renvoyer. Mais ce sursaut de mon instinct de sécurité s'évanouit quand je le vois devant moi.

Je le fixe. Je vois comme il est pâle, comme il est inquiet. Je scrute son visage à la recherche de blessures.

— Est-ce que Michael t'a…

Il fait un geste pour balayer ça, mais je vois ses mains trembler. — Ça va. Et toi, comment tu vas ?

— Il n'est pas entré, — je lui apprends ce qu'il sait déjà. — Merci d'avoir…

Qu'est-ce qu'il fait là ?

Je me tais. Je le fixe. Je recule d'un pas.

Il lève aussitôt les mains en signe d'apaisement. — On peut parler dedans ?

— Non. Pourquoi t'es là ?

— Je voulais voir comment tu allais, parce que…

— Les caméras ! C'était toi. Tu les pilotais ! — Avant qu'il réponde, je lui claque la porte au nez. Mes pensées s'emballent. J'ai des vertiges. C'est trop. Beaucoup trop.

— Josie, écoute-moi. Je sais que tu as peur, mais je peux t'expliquer ça !

Je me recroqueville derrière la porte, les mains plaquées sur les oreilles. Je ne veux pas entendre, je ne veux pas être ici, je veux juste…

— Josie, les caméras ont une fonction anti-sabotage. J'ai reçu un mail signalant une possible tentative de sabotage. Ça arrive lors de fortes secousses ou quand, sur les versions avec câble, quelqu'un coupe les câbles. Le mail m'a été envoyé parce que c'est moi qui les ai achetées. J'ai eu peur que quelqu'un soit chez toi, ou que tu… s'il te plaît, ouvre.

Ça paraît cohérent. Mais, au début, les manipulations de Michael m'avaient, elles aussi, paru vraies et cohérentes.

— Tu avais accès aux caméras tout ce temps ? — demandé-je, lasse.

— Non. Elles sont seulement enregistrées au constructeur avec mon adresse mail. C'est tout. Laisse-moi entrer, Josie. S'il te plaît.

— Les caméras, elles ont bougé quand je suis rentrée, — lui dis-je sans bouger d'un millimètre.

— Donc tu les as débranchées ?

Je lâche un rire bref. — On peut dire ça comme ça.

— Je vois. Je suppose que tu veux être tranquille. Tu veux que je m'en aille ? Ou t'as besoin de quelque chose ? Tu veux que j'appelle quelqu'un ?

— Non ! — L'idée que Michael puisse revenir, l'idée même d'être seule, me terrifie à ce point que je me redresse quand même et que j'ouvre la porte.

Je recule aussitôt d'un pas.

Leon est au milieu du couloir. Ses joues sont rouges, mais dans son regard, il y a une profonde sérénité, peut-être aussi une forme de désillusion. Ses mains tremblent légèrement. Sur les phalanges de sa main droite court une vilaine éraflure. Mon regard s'y ventouse comme une tique à de la chair fraîche.

Il tourne un peu la main pour dissimuler la blessure. — Je me suis sans doute accroché à son zip, — marmonne-t-il. Malgré sa taille, il a l'air d'un écolier surpris en train de se battre dans la cour.

— Je suis en tout cas contente que tu sois venu, — dis-je doucement.

Voilà pourquoi tu l'as laissé sur le palier et que tu rêves de le brancher à un détecteur de mensonges, raille ma petite voix intérieure. Mon Dieu, peut-on être plus contradictoire ?

— Moi aussi. — Il désigne la porte, puis moi. — Je peux ?

J'acquiesce et je recule encore pour le laisser entrer. Sous ses baskets crissent des débris de plastique.

Il examine d'un air sceptique les restes du pied de la caméra au plafond. — Tu n'y es pas allée de main morte.

Je hausse les épaules. — Cette journée n'y est pas allée de main morte, dis-je à voix basse. — J'imagine que je voulais lui rendre la pareille. Peut-être que je réagis aussi un peu trop vivement quand une caméra suit chacun de mes mouvements toute seule. Je suis presque sûre qu'elle ne fait pas ça de son propre chef.

— Non, en effet. Je crains que ton ex soit plus tenace qu'on ne le pensait. Tu as ton portable ici ?

Il a l'air fatigué.

— Bien sûr. Je hoche la tête. — Les restes sont sur la planche à

découper, dans la cuisine. Une autre idée me revient. — La carte SIM pourrait encore fonctionner. J'ai oublié de la découper. Un rire me chatouille la gorge. Deuxième manche de ma crise d'hystérie.

— Ce n'est pas le problème, pour l'instant. De toute façon, il sait déjà où tu habites. Avec la carte SIM, il peut seulement te géolocaliser.

— Ah.

On reste là. Au milieu des débris de la caméra, à se regarder, passablement démunis.

— On devrait peut-être appeler la police, dit Leon finalement. — Je peux témoigner qu'il est venu chez toi, ça devrait aider à l'éloigner définitivement de toi, non ?

— Je suis déjà allée au commissariat aujourd'hui. Un nouveau cadeau sous mon essuie-glace. Ils ne peuvent rien faire. Je hausse encore les épaules, croise les bras autour de mon torse, comme pour m'enlacer moi-même. Pour sentir que je suis encore là. — Désolée que tu te retrouves embarqué là-dedans.

— Hé. Il s'avance vers moi. Hésitant, comme s'il s'approchait d'un animal effarouché. — Ça va aller. Avec précaution, comme s'il craignait que je m'effondre à tout moment, il passe ses bras autour de moi. À nouveau, des éclats de plastique crissent sous ses chaussures. — Tout va s'arranger, Josie.

Je me laisse enlacer. Plus encore, je m'y abandonne presque. Malgré toutes mes peurs, malgré les doutes, j'ai besoin de quelqu'un qui me retienne, là, maintenant. — Vraiment ? Je l'ai déjà dit, ça. Je ris, un son qui ressemble à un sanglot. — Et maintenant, je ne sais plus quoi croire.

Son étreinte se resserre, encore et encore. — Fais-moi confiance. On va y arriver. Une chose après l'autre. Et avant que tu recommences à penser que tu pourrais te débarrasser de moi : je reste avec toi. Jusqu'à ce que tout ça soit terminé. Et après aussi.

Je veux le croire. De tout mon être. Pourtant, je m'entends demander : — Et s'il n'y a pas d'après ? Si ça ne s'arrêtait jamais ?

— Il y a un après. Crois-moi. Personne ne le sait mieux que moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ça finit par aller mieux. Il suffit d'y croire dur comme fer. Il bouge un peu, et j'entends la porte d'entrée se refermer. Il a dû la pousser du pied. — Viens. On va quelque part où tu peux t'asseoir.

— Ça allait déjà mieux, j'avoue, tandis qu'il me conduit au salon sans me lâcher. — J'allais bien, vraiment bien. Et maintenant… Je

m'interromps, Michael, la femme à la fenêtre, le harcèlement. Quelque part en moi, une idée s'agite, sans que j'arrive à l'attraper. — Je devrais peut-être simplement déménager, finis-je par dire. — Aller quelque part où il ne me trouvera pas.

Quelque chose que je ne voulais pas jusqu'ici. Parce que quitter cette ville, abandonner mon bénévolat au refuge pour animaux, Nici… Pour moi, c'était comme si Michael avait, en fin de compte, quand même gagné. Eh bien, de toute évidence, c'est le cas.

— Tu pourrais au moins changer d'appartement. Peut-être une colocation. Juste le temps que la situation se calme. En tout cas, tu ne devrais pas rester si souvent seule.

Quelque chose en moi résiste. — Je ne veux pas avoir à céder devant lui.

Mais je ne veux pas non plus continuer à vivre dans la peur. Partager un appart ? — Peut-être avec Nici ? Mais elle est tellement chaotique. Et si ça détruisait notre amitié ? Est-ce que ce n'est pas justement ce que Michael cherche ? Il veut m'isoler, avec tout ça ?

— Tu peux témoigner que Michael a violé l'ordonnance d'éloignement, je reviens à sa proposition d'il y a un instant. — Ils l'arrêteront peut-être pour de bon, et je serai tranquille.

Pour combien de temps ? Combien de temps il restera derrière les barreaux ? En admettant qu'il ne s'en tire pas avec une amende. Et si c'est le cas ? À quel moment il te tuera, Josie ? Mais tu auras peut-être de la chance, peut-être que ça lui suffira que toi, tu sois enfermée. Dans une gentille petite cellule capitonnée.

— Josie ! L'appel de Leon me surprend. Ses mains se posent sur mes joues, m'obligeant à le regarder. — Respire. Et grave-toi surtout une chose dans la tête. L'obstination ne t'emmènera nulle part, ici. C'est bien joli de ne pas vouloir baisser les bras, mais il ne s'agit pas d'une place de parking, pas d'un siège au conseil municipal. Il s'agit de ta vie. Il me regarde avec une détresse presque palpable. — S'il te plaît, crois-moi. Ça là… Il désigne d'un geste ample mon appartement, ma vie, moi. — … c'est l'œuvre d'un dingue, et c'est comme tel que tu dois agir. Nici est ta meilleure amie. Michael le sait, lui aussi. C'est là qu'il te cherchera en premier.

— Tu veux que j'emménage avec des inconnus ? Même en posant la question, je secoue la tête. La prise de conscience que Leon a raison me coupe littéralement les jambes. J'ai la tête qui tourne. — Il faut que je quitte cette ville, articulé-je, sans voix.

Il acquiesce. M'aide à m'asseoir sur le canapé, puis attrape ma main.

— Tu te souviens de notre premier rendez-vous ? Quand tu m'as

demandé ce que je faisais avant d'être ici ?

Je hoche la tête, l'esprit ailleurs.

— J'ai pris la fuite, Josie. Il attrape mon menton. Quand il sourit cette fois, mon cœur rate un battement. — Et un nouveau départ peut être bien plus beau qu'on ne le croit.

— Pris la fuite ? Je suis contente de pouvoir détourner mes pensées. — De quoi quelqu'un comme toi pourrait-il fuir ?

Il laisse retomber la main et détourne le regard. — La liste est longue.

Je lui attrape le poignet, décidée à ne pas le laisser esquiver cette fois. Puisqu'il me lance cette histoire, je veux tout savoir !

La vibration de son portable interrompt mon intention.

Il le sort de sa poche, lit. Sa présence prend soudain une coloration menaçante.

Les tendons de ses avant-bras saillent quand il me colle l'écran sous le nez. Sa voix vibre de colère. — C'est son numéro ?

Le numéro ne me dit rien. Les mots sur l'écran, si.

« Viens. À. La. Fenêtre. »

Les mots se brouillent devant mes yeux, quand Leon bondit et quitte la pièce.

— Attends, où tu vas ?

Question idiote. Je le rattrape dans le couloir, derrière la vitre tout juste réparée. Le silicone sur les bords est un peu plus clair que sur les autres.

Il fixe l'appartement d'en face. Une lumière blafarde éclaire juste assez la pièce pour que je puisse lire l'inscription. En lettres rouges et luisantes, il est écrit sur la vitre : « Ose, Leon ».

Je sursaute quand le poing de Leon s'abat sur l'appui de fenêtre. — Ce salaud, je vais me le faire.

Il se repousse de l'appui. Comme en transe, je saisis son bras, mais il me repousse sans effort.

Ses pas lourds s'éteignent dans le couloir. J'entends le chuintement de mon couteau de cuisine qu'on tire du bloc en bois. Puis le claquement de la porte de l'appartement et un silence interminable.

Je suis toujours dans le couloir, incapable de bouger. Puis je force mes jambes à avancer et me précipite vers la porte.

L'obscurité de la cage d'escalier amplifie chaque bruit, j'entends ses

pas précipités dévaler les marches. Les images de l'inscription, du visage pétrifié de Leon et du couteau qu'il emporte se superposent dans ma tête.

J'hésite, je lutte contre moi-même, mais la peur pour lui finit par me pousser en avant.

Mon souffle est court quand mes doigts attrapent enfin la poignée de la porte d'entrée et que je l'ouvre. Le froid de la nuit m'engloutit aussitôt, me mord la peau, mais c'est le vide devant la maison qui me fait m'arrêter. Leon a disparu.

— Leon !, je crie, mais ma voix sonne maigre, perdue.

Je reste immobile, sentant le vent me plaquer des mèches au visage. Mes yeux balaient la rue sans répit, scannent les ombres qui dansent sous les lampadaires. Puis mon regard accroche la porte d'entrée d'en face — elle est entrouverte, comme si elle m'attendait.

Le frisson qui me parcourt le dos n'a rien à voir avec le vent. Il remonte lentement jusqu'à ma nuque. Je me mords la lèvre et pose un pied sur le trottoir.

Le béton est d'une dureté implacable sous mes chaussures, tandis que je me dirige vers la porte.

Elle n'est plus qu'à un demi-mètre. L'obscurité derrière avale tout ce qui pourrait se trouver au-delà.

Mon estomac se contracte quand je franchis le seuil. Une odeur de fumée froide et quelque chose de métallique flotte dans l'air. Quelque chose de familier, sans que j'arrive à le situer exactement.

Mon souffle est haché tandis que je traverse la cage d'escalier. Le nom de Leon est sur le bout de ma langue, mais je n'ose pas l'appeler. Le silence est trop dense, trop menaçant.

La porte de l'appartement est entrouverte.

J'hésite. Quelque chose dans l'obscurité derrière la porte m'attire autant qu'elle me repousse. L'entrebâillement est mince, rien ne s'entend au-delà.

Les mots de Leon et l'expression de colère dans ses yeux sont gravés dans ma mémoire. Il est ici. Quelque part derrière cette porte. Je ne peux pas l'abandonner !

Je passe le seuil et me fige. Mon cœur cogne si fort que je crains qu'il me trahisse.

Je fais un pas de plus, et le sol gémit à peine sous mes pieds. Un son si ténu qu'en d'autres circonstances je ne l'aurais pas remarqué ; là, je sursaute. Mon souffle se coupe, je reste pétrifiée.

Mon regard glisse le long du couloir, suit les ombres qui se tassent dans les coins. Soudain, un autre bruit, un léger raclement, comme si quelque chose traînait sur le sol. Ça se rapproche, presque juste devant moi. Mon souffle est court et rapide, tandis que le raclement avance encore.

Puis, sorti de nulle part, une faible lueur vacille au fond du couloir. L'écran d'un téléphone qui s'allume un instant avant de s'éteindre. Leon ?

Une part de moi veut faire demi-tour, quitter l'appartement, laisser Leon se débrouiller. Mais l'inquiétude qui me ronge de l'intérieur m'oblige à avancer.

Lentement, je pose un pied devant l'autre, chaque pas allonge encore le couloir.

Dans la pièce, j'aperçois Leon, de dos, comme fondu aux ombres. Quelque chose dans sa posture me fait m'arrêter. On dirait qu'il est taillé dans la pierre.

— Leon ?, chuchoté-je, ma voix se perd dans le silence.

Il ne réagit pas. Son corps est tendu vers quelque chose devant lui que je ne vois pas. La lueur funeste projette de longues ombres sur les murs, déforme sa silhouette.

J'ose avancer d'un pas. Un frisson glacé me parcourt l'échine, tandis que je me rapproche de ce qui fascine autant Leon.

— Leon, qu'est-ce qu'il y a ?

— Recule, Josie, dit-il, sa voix à peine plus qu'un souffle rauque.

Je sens les murs se resserrer autour de nous, l'air devenir plus dense, plus lourd, comme si j'allais étouffer d'une seconde à l'autre. Mais je ne recule pas. Je ne peux pas le laisser seul, pas ici, pas comme ça.

Mon regard, comme de lui-même, glisse au-delà de lui, et je sens la température de la pièce chuter à mesure que mes yeux s'habituent à la lumière vacillante de la lampe torche de son téléphone.

Les mots de Leon s'évanouissent, mais leur écho reste coincé dans ma tête, un sourd rappel à la prudence. Hésitante, je laisse mon regard parcourir la pièce, pendant qu'un frisson d'inconfort rampe sur ma peau.

Et je les vois.

Des photos. Une infinité d'images de moi — dans des situations différentes, à des moments différents. Des centaines, épinglées au mur avec des punaises. Sur certaines, je ris ; sur d'autres, je suis songeuse. Mais tous ces instants, qui ont dû être anodins, sont à présent pervertis

avec une précision maladive. Sur certaines photos, mon visage a été défiguré. De gros traits noirs, pareils à des cicatrices, barrent ma peau, comme si quelqu'un avait voulu effacer la vie de mon regard. Sur d'autres, mon visage est rayé, en tous sens, ou entouré de cercles rouges — comme une cible.

Mon cœur s'emballe, tandis que je continue d'examiner les lieux, que j'appréhende l'ampleur de cette collection dérangeante. Chaque photo me montre sous un autre angle, à un autre moment.

— Leon…, chuchoté-je, les mots me restent presque en travers de la gorge. Le SMS, l'invitation, la porte d'entrée ouverte. Tout crie au guet-apens. Et j'y ai foncé les yeux grands ouverts. — Qu'est-ce… qu'est-ce que c'est que ça ?

Lentement, il se tourne vers moi, avec dans le regard une expression que je ne parviens pas à déchiffrer, mais qui me glace le sang.

— C'était une erreur de venir.

Derrière moi, quelque chose grince. Puis un coup me frappe à l'arrière du crâne.

Chapitre 21

Un goût de plomb me colle à la langue. Je meurs d'envie d'un verre d'eau avant même d'ouvrir les yeux. Mes paupières sont plus lourdes que d'habitude. Si lourdes que… Non !

J'essaie de bouger, mes doigts, ma tête. En vain.

Je sens le sol stratifié contre ma joue, la pression désagréable de mon propre poids sur ma poitrine, le froid du sol.

Devant moi, une image floue se dessine. Du tissu. Un jean. Un jean sombre.

Je cligne des yeux. Ce qui aide parfois contre la paralysie du sommeil m'est presque impossible. C'est comme si quelque chose bloquait mes pensées avant qu'elles n'atteignent mes muscles.

Quand j'arrive à cligner deux fois, l'image devant moi s'affine un peu. Le jean bouge. De là part une traînée sanglante qui mène droit vers moi.

À gauche, j'aperçois une paire de baskets. Leon !

Je l'entends respirer. Je veux dire quelque chose, lui hurler dessus, lui demander ce qu'il a fait. Pourquoi il m'a trahie. Mais ni mes lèvres ni aucune autre partie de mon corps n'obéit à mes ordres.

Un gémissement à peine audible m'échappe quand je sens mes jambes se refroidir. Mon pantalon a disparu et la fine culotte de coton ne suffit pas à me protéger du sol glacé. Le froid me gagne, encore et encore. Je vois la chair de poule qui s'étend sur mon avant-bras. Il gît devant moi comme un corps étranger.

Quelque chose de chaud effleure ma nuque.

— Salut, Josie.

Je veux crier, je n'y arrive pas. C'est la voix d'une femme. Une voix douce. — Tu te souviens de moi ? On allait toujours au lac ensemble.

Non ! Non, ce n'est pas possible.

Un à-coup me traverse quand quelque chose me bouscule. Du coin de l'œil, je vois quelqu'un m'enjamber. Je ne vois que des baskets et le bas d'un pantalon sombre. Est-ce une femme ? Est-ce que j'ai juste imaginé Paula ?

Elle est morte ! Je l'ai vue être enterrée.

— Tu t'es trouvé un bel homme, Josie, susurre la voix. — Dommage que ce soit le mauvais.

Je concentre toute ma volonté dans ma nuque, dans l'espoir de voir ce qui se passe. Mais seul mon souffle s'alourdit et la panique s'épaissit.

— Laisse tomber, ma petite Josie. Tu ne peux pas t'échapper. La piqûre fait encore effet un moment.

De nouveau, un gémissement retentit, à peine audible.

— Je vous souhaite bien du plaisir, vous deux, chuchote la femme. — Vous allez bien vous amuser, n'est-ce pas ?

La question ne semble pas m'être adressée, mais elle ne reçoit aucune réponse.

Un claquement sec, cinglant. Je connais ce bruit. L'écho d'une gifle.

— Réponds, sale chien !

— On va s'amuser, croasse-t-il.

Leon ?

— Brave garçon. Un si brave, si brave garçon. Pourquoi pas comme ça tout de suite ?

Un bruit torturé, gargouillant emplit la pièce. Puis un baiser bruyant, un smack humide.

— Ne t'en fais pas. Il te reste encore quelques heures. À plus tard, mon chou.

Des pas s'éloignent. Mes pensées leur courent après, mais je ne comprends rien.

— Josie ? Tu m'entends ? La voix de Leon perce faiblement le sifflement dans mes oreilles. Je veux répondre, mais je ne peux toujours pas.

Les secondes s'étirent en éternités, mais la femme ne revient pas. Leon se tait et le froid devient de plus en plus mordant, jusqu'à la moelle.

Le silence m'encourage à un nouvel assaut contre les barricades de mon propre esprit et enfin mon auriculaire tressaille. Puis ma main, et, pour finir, mes jambes aussi frémissent.

— Je suis tellement désolé, Josie.

Mes jambes raclent le sol, impuissantes, à plusieurs reprises, une sueur froide me couvre. La nausée m'assaillit si soudainement que, tremblante, à moitié allongée, à moitié à quatre pattes, je vomis sur mes propres mains.

— Josie…

En tremblant, je relève la tête, écœurée, et pourtant étrangement réconfortée par la chaleur sur mes doigts et mes bras. Puis mon regard tombe sur Leon.

Il est assis, appuyé contre le mur, à seulement deux mètres de moi. Un couteau de cuisine dépasse de son bas-ventre. Il n'a pénétré qu'à moitié environ. Mais il est long et tranchant, pour que je puisse couper les tomates…

Un haut-le-cœur me secoue.

— Oh, mon Dieu ! Ma voix, déformée par des larmes qui ne viennent pas et par l'horreur pure, j'ai du mal à la reconnaître.

Je rampe vers lui. Mes mains agrippent son pull fin. — Mon Dieu, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ? Je suis tellement désolée.

Son regard, brouillé par la douleur, porte sur ses lèvres la caricature d'un sourire. — J'ai fait ça pour toi.

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Qui es-tu ? Je pleure, je n'arrive pas à m'arrêter. Mon regard file vers la porte. Des vertiges me prennent, mais il n'y a personne. Nous sommes seuls avec les images et le sang.

— Elle a dit qu'elle… elle voulait te planter un couteau dans le… si je ne…

Je prends conscience que mon pantalon n'est plus là et soudain, de la brûlure à ma cuisse. Je baisse les yeux. Une entaille aussi fine qu'un cheveu remonte de mon articulation du genou jusqu'à l'élastique de ma culotte. Elle saigne légèrement. Comme si quelqu'un avait fait courir sans appuyer une lame de rasoir de mon mollet jusqu'à mon sexe. Un cri faible, plaintif me secoue, puis mon esprit se ferme. Recroquevillée en boule tremblante, je m'agrippe à lui.

Leon gémit doucement, mais d'une façon ou d'une autre, il passe son bras autour de moi et me serre fort.

Tout devient noir devant mes yeux. Je crois entendre sa voix, sans en être sûre. Une partie de sa chaleur passe en moi. Le temps se dissout dans l'insignifiance la plus totale.

J'ouvre les paupières. Tout est de retour. La pièce. Leon. Le sang.

Affolée, je me redresse. Leon est livide. Le couteau est planté juste au-dessus de sa crête iliaque. Il ne s'écoule plus tant de sang de la plaie. Il doit être en état de choc, c'est sûr.

Je rampe vers mon pantalon près de la porte, m'essuie les mains sur

la jambe gauche et balaie la pièce d'un regard fébrile. Des caméras me regardent en ricanant depuis les quatre coins.

— Salut, Josie.

Avec un cri, je glisse jusqu'au mur. Le pantalon serré contre moi. La voix chantante sort d'un haut-parleur au-dessus de la porte.

— Tu ne veux pas l'aider ?

Mon regard revient vers Leon. Il semble inconscient.

— Ne t'en fais pas, il va se réveiller. Je veux que vous puissiez encore vous amuser. Vous vouliez vous amuser, non ?

— Qui es-tu ?!, lancé-je vers la voix.

Leon bouge légèrement.

— Chut, ne le réveille pas. Ce serait sûrement douloureux pour lui.

— Qui es-tu ? Ma propre voix me prête un courage que je n'ai pas, une force qui devrait m'avoir quittée depuis longtemps.

Je bondis sur mes jambes.

— Tu me connais, Josie. On a nagé ensemble.

— Pas du tout ! Tu n'es pas Paula !

— Tu en es sûre ? Viens. À. La. Fenêtre.

Je lance un regard sombre aux caméras.

— Allez, frangine. Ose. Tu ne veux pas qu'il arrive quelque chose à Leon, si ?

Sur des jambes tremblantes, je trébuche jusqu'à la vitre. La lumière est allumée dans mon appartement. Seulement dans la salle de bains. Pas dans l'entrée devant. Le plafonnier de la salle de bains découpe la silhouette d'une femme blonde.

— Les sœurs partagent tout, ma petite Josie, pas vrai ?

Haletante, je me penche, mais je ne distingue rien. Il fait sombre dans les rues, l'obscurité noie son visage. Elle recule d'un pas. J'entends le clic d'un interrupteur dans le haut-parleur au-dessus de moi. Puis tout s'éteint et son contour disparaît.

Je fixe en face pendant quelques secondes, mais rien ne bouge plus.

Mon regard tombe sur la rue. Personne en vue. Mais ils n'ont pas besoin de nous voir. Ma main cogne la vitre pour essayer. Une fois, deux fois, puis de plus en plus fort. Mes appels au secours ponctuent le vacarme jusqu'à se fondre en une seule cacophonie. Ma voix me lâche et mes bras se mettent à trembler.

— Bien, Josie, bien, félicite le haut-parleur. — C'est excellent que tu aies testé ça dès maintenant. Tu sais ce qu'il y a de beau quand on achète un appartement ? On peut en faire ce qu'on veut. Et dans mon appartement, il y a tellement de matériaux d'isolation phonique comme presque nulle part ailleurs dans cette ville. Tu comprends ce que je dis ?

Je me tourne vers les caméras. Elles semblent presque me regarder avec bienveillance.

— Tu vois, maintenant tu as réveillé Leon, et il doit avoir très mal. Pourquoi tu ne fais pas ce qu'une bonne femme fait et tu l'aides pas ?

En effet, Leon essaie de se redresser un peu, visiblement en souffrant le martyre.

— Non, je lui souffle. — Tu ne devrais pas bouger.

— Il faut qu'on sorte d'ici, gémit-il.

— Je sais. Je sais, oui. Je… je vais trouver un moyen.

Sa joue est chaude sous mes doigts glacés.

Il lève les yeux vers moi. Le doute, la peur et la douleur s'y amoncellent.

— Va jusqu'à la commode, Josie, dit le haut-parleur avec tendresse. — Ose. Je veux juste aider, tu sais.

Leon secoue la tête. — Ne fais pas ce qu'elle dit. Elle est cinglée.

— Si tu veux l'aider, Josie, tu vas maintenant à la commode.

D'un regard d'excuse vers Leon, je me lève.

Il essaie de me retenir par la cheville, mais n'y arrive pas.

Le tiroir du haut glisse vers moi sans bruit. Il est grand, profond et, en son centre, repose un seul stylo blanc-rouge-violet à côté d'un flacon pulvérisateur. « Injecteur de sulfate de morphine », est-il écrit sur le stylo. Sur le pulvérisateur, rien n'est inscrit.

— Donne-lui l'antalgique, Josie. C'est tout simple. Tu dois juste enlever le capuchon et lui injecter dans le quadriceps. Pour ça, tu appuies sur le bouton violet. C'est si facile que même une idiote, une pauvre idiote comme toi ne peut pas se tromper.

Je saisis les deux et je me précipite vers Leon. Il se recule.

— Tu ne sais même pas ce que c'est !

Un soupir outré sort du haut-parleur. — Leon, tu ne lui fais pas confiance ? Tu es de ceux-là ? Elle t'aime pourtant.

— La ferme, sale garce de merde ! Il se tait, la mâchoire crispée,

retombe en haletant, les yeux clos à s'en blanchir les paupières.

Je profite de son moment d'inattention, arrache le capuchon de l'injecteur de morphine et lui plante l'aiguille dans la cuisse.

Il ouvre grand les yeux, stupéfait.

— Je suis désolée, je chuchote, les deux mains sur son visage déformé par l'incrédulité et la douleur. — Je suis tellement désolée, mais qui sait ce qu'elle fera si on ne joue pas le jeu.

— Bien joué, Josie. Très bien. Maintenant, désinfecte la plaie. On ne veut pas qu'elle s'infecte, hein.

Mon regard tombe sur le flacon en plastique. Leon attrape ma main.

— Fais-moi confiance, je murmure, tandis que je prie pour que ce cauchemar ne soit rien d'autre qu'un cauchemar.

Je vais l'affronter comme tous les autres. Fonctionner, m'adapter, tenir. D'une manière ou d'une autre.

Je repousse prudemment la chemise déchirée, enlève le bouchon du flacon et pulvérise deux jets sur les bords de la plaie.

Leon pousse un cri dès que les minuscules gouttes touchent sa peau.

Maladroit, il se recule, le visage déformé par la colère, la méfiance et les tremblements, et me fixe en tremblant de tout son long.

Le haut-parleur rit. — Il ne restait que des désinfectants alcoolisés, Leon. Je te l'ai bien dit qu'elle n'était pas bonne pour toi.

En sanglots, à quatre pattes, je rampe vers Leon, mais son sifflement menaçant m'arrête net.

— Bien, très bien. Maintenant on attend que la morphine fasse effet. T'en fais pas, ça va vite. Et puis vous allez vous amuser un peu tous les deux. Comme vous l'avez toujours voulu. Tu voulais t'amuser avec lui, Josie, non ?

Je secoue la tête en regardant les larmes tomber devant moi et éclater sur le sol.

— Allons, Josie, nous sommes tous pourris. On veut tous s'amuser. Et vous allez vous amuser. Avant même que le soleil ne se lève. Pas vrai, Josie ? Sinon je viens chercher ton clébard et je le vide, tu m'entends ?

— Laisse-nous partir, s'il te plaît, je m'entends dire.

— Je veux juste que vous vous amusiez, c'est tout.

Un hoquet de Leon me fait relever la tête. Il porte la main à sa poitrine, glisse le long du mur jusqu'au sol et reste couché dans l'angle, le corps secoué de spasmes.

Un hurlement jaillit du haut-parleur. — Qu'est-ce que t'as fait, espèce de garce ?!

Je fixe Leon, dont les jambes tremblent toujours de façon incontrôlée. Sa poitrine se soulève par respirations irrégulières, heurtées.

— Tu as dit que ça l'aiderait !, je hurle au haut-parleur.

Je l'ai tué. Mon Dieu, j'ai tué Leon.

— Aide-le !, crache la voix au-dessus de moi. — Aide-le, sale traînée inutile ! Tout de suite !

Je ne peux pas bouger.

Allergie à la morphine, j'entends Nici dire, *on a eu un patient qui a failli mourir parce qu'il était allergique à la morphine, tu te rends compte.*

Mon champ de vision se déforme.

Il est en train de mourir.

Le silence tombe.

Il est mort.

L'obscurité se referme autour de moi.

Chapitre 22

Josie …

Mon prénom glisse dans ma tête comme un chuchotement.

Je crois que c'est Éric. Lui aussi a toujours la voix un peu rauque le matin. Est-ce le matin ?

Où suis-je ?

Mes pieds glacés frôlent une plinthe. Je sursaute en papillonnant des yeux.

Leon !

Il est étendu sans bouger. L'un de ses bras repose de travers sur son visage.

— Non. Non-non-non-non-non.

À quatre pattes, je rampe vers lui, agrippe désespérément son cou. Il est chaud. Je m'en rends compte avant même de sentir son pouls faible mais régulier.

— Ne laisse rien paraître, siffle-t-il soudain.

Je chasse mon souffle dans un sursaut. Une vague de soulagement me submerge. Ce n'est qu'ensuite que je comprends et que je m'empresse de masquer toute émotion.

Je me recroqueville contre lui, comme pour le pleurer, et j'enfouis mon visage contre son corps afin que mes lèvres soient cachées aux caméras et que mes mots soient étouffés. Il empeste la sueur, à en piquer les yeux.

— Pourquoi tu es vivant ?, je murmure contre lui.

— Je n'avais pas la tête à m'amuser, répond-il d'une voix éraillée et sourde sous son bras.

Inquiète, je le parcours du regard. Le couteau est toujours planté, mais les bords ont séché, sauf par endroits.

— Comment tu te sens ?

— Jamais été mieux.

— Arrête ça.

Il grogne bas. — Laisse-moi mon humour noir. Après un bref silence, il ajoute : — Il est quelle heure ?

— Je ne sais pas. Les volets roulants sont baissés.

— Alors il doit faire assez jour. Tu testes un truc pour moi ?

— Quoi ?

— Regarde si les portes des autres pièces sont encore ouvertes. Si oui, et s'il y a aussi des caméras là-bas, trouve un angle où elles te voient mal, voire pas du tout, et observe si la caméra te suit du regard.

Dans mon cerveau engourdi par l'épuisement, les rouages se remettent en marche. — Pourquoi ?

— Je veux savoir si la bonne femme est encore là.

— Où veux-tu qu'elle soit, sinon ?

— Au travail.

Ça se tient, et en même temps pas vraiment.

— J'ai peur.

— Je sais, mais officiellement je suis mort, alors…

À contrecœur, je me détache de lui et me remets debout une nouvelle fois. Je parviens enfin, sur deux jambes, jusqu'à mon pantalon. Je l'enfile, même si la blessure à l'intérieur de ma cuisse brûle de protestation.

Le chemin jusqu'à la porte me paraît long, alors qu'il y a à peine sept pas. Pourtant, la main sur la poignée, je me retourne encore vers Leon. Il est immobile, inchangé.

Ma main tâtonne vers la poignée. L'acier brossé m'envoie un frisson le long du bras.

La pièce derrière est sombre. Je cherche prudemment un interrupteur. Une lampe au-dessus d'une table à manger s'allume d'un coup. Une seule caméra est suspendue en biais, sur ma gauche, au-dessus de moi.

Craignant que la femme blonde soit ici, je longe au plus vite hors du champ de la caméra et pousse le plus à gauche possible. L'appareil est clairement orientable, mais il reste pointé sur le centre de la pièce.

Un peu ragaillardie par ce constat, je traverse la pièce vers la porte qui donne sur le couloir. La porte d'entrée sera verrouillée, mais peut-être que quelqu'un m'entendra frapper là-bas !

J'arrache la porte du couloir, me jette dedans et m'arrête net en trébuchant.

Une odeur sucrée m'agresse. Elle émane du mort, plaqué contre la porte comme un épouvantail. Chemise à carreaux, jean taché. La chemise est déchirée. Sur sa poitrine est inscrit en grosses lettres

noires : « Toc, toc ».

Son visage est si bouffi que j'ai un haut-le-cœur. La contraction de mes muscles du cou coupe court au cri qui emplit le couloir.

— Josie ! Ça va ?!

Je trébuche en arrière et regagne la cuisine. Le bourdonnement des mouches à viande, amassées aux commissures, aux narines et aux oreilles, me poursuit jusqu'à l'évier. Je ne rends plus que de la bile et de l'acide gastrique.

Je me cramponne au robinet. Pendant de longues secondes, je voudrais pouvoir filer dehors par la bonde de l'évier.

— Josie !

Je titube en arrière. C'était Frank. Je suis sûre que c'était Frank. Il n'y a que lui pour porter ce type de chemise. Mais pourquoi ? D'où sort-il ?

Leon s'est redressé, visiblement mon cri l'a assez secoué pour qu'il abandonne sa couverture. Je trébuche jusqu'au mur et m'y appuie des mains. Mes yeux errent sur les innombrables photos de moi. Au refuge, au parc, au café, en train de laver les fenêtres.

— Tu n'es pas Paula, je marmonne. — Tu n'es pas Paula. Tu es le diable, la fin, tu n'es pas Paula !

— Elle s'appelle Diana Keller.

Ma tête pivote vers Leon comme celle d'une chouette.

Il me regarde avec amertume.

— Comment tu sais ça ?, je souffle vers lui.

— Elle bosse dans la même boîte que moi.

— Mais… ça veut dire quoi ?

Leon baisse les yeux. — Je ne le savais pas.

Je me retourne brusquement vers lui. — Tu ne savais pas quoi ? Quoi ?!

— Que c'est ma faute, dit-il doucement.

Des bribes de mes dernières conversations avec Leon défilent devant mes yeux. — Qu'est-ce qui s'est passé il y a deux ans, Leon ? Tu as dit que tu t'étais enfui ! Devant qui ?

— Pas devant elle !, crie-t-il, puis il se tord de douleur et s'affaisse un peu sur lui-même.

— Devant qui, alors ?! J'ai fait plusieurs pas vers lui, la main tendue, accusatrice, vers le couloir. — Il y a un mort accroché à la

porte ! C'est qui, cette femme, Leon ?

— J'en sais rien ! Je…

— Arrête de me mentir ! Ne me mens plus ! On va crever tous les deux ici, alors ne me mens plus, bordel !

— Je ne mens pas, proteste-t-il à voix basse. Quand il tend la main vers moi, en signe d'apaisement, je remarque à quel point elle tremble. — S'il te plaît, viens près de moi.

— Non ! D'abord, il faut que tu…

— Je parle, d'accord, mais approche, comme ça je n'aurai pas besoin de parler si fort.

J'avance vers lui à contrecœur. Même s'il est mon seul réconfort dans cet enfer, je doute de plus en plus de pouvoir lui faire confiance.

À un mètre de lui, je me laisse tomber à ses côtés et j'essaie, malgré le mort deux pièces plus loin, de comprendre ce qu'il me dit.

— Je ne la connais qu'au boulot. Elle m'a raccompagné une fois quand ma voiture n'a pas démarré. J'étais nouveau, je ne me suis pas posé de questions. Elle a demandé si on pouvait sortir un de ces soirs. J'ai poliment décliné.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Elle ne m'inspirait pas confiance. Elle avait un côté…

— Psychopathe sur les bords ?!

— Dans ce goût-là. J'avais l'impression qu'il fallait toujours qu'elle ait le dernier mot, qu'elle n'avait aucune paix intérieure, qu'elle… doive toujours gagner.

— Et après ?

— Rien, après. Elle a retenté plusieurs fois, comme je l'ai dit, je crois qu'elle n'aime pas perdre. Mais on est dans des services différents. Je ne la vois qu'occasionnellement. Et… Il s'interrompt. La sueur perle sur son front. Il lève sans cesse les yeux vers le plafond, comme pour s'empêcher de regarder de plus près la plaie à son ventre.

— Pourquoi tu as crié ?, demande-t-il peu après.

— Parce qu'on n'est pas seuls, dis-je d'une voix sourde. — Dans le couloir, il y a… Keller. Tu as dit Keller, non ?

— Il y a un Keller dans le couloir ?

— Diana Keller ! Mon Dieu, c'est la femme de Frank !

— De quoi tu parles ? Leon a l'air excédé. Une goutte de sueur lui

tombe de la tempe.

— Diana Keller est la femme de Frank Keller, il est dans notre groupe de thérapie ! Elle le maltraite ! Il n'a jamais osé la quitter !

— Et c'est pour ça que tu as crié ?

— Il est mort.

— Ici ?!

— Il est pendu à la porte.

— Ici ?!, demande-t-il encore, comme si j'étais un synthétiseur vocal mal paramétré.

— Je viens de te le dire !

— Montre-le-moi !

Un souffle m'échappe. C'est le désespoir qui alimente ma colère. Je voudrais en crever sur place pour pouvoir tout fuir. — Pourquoi ? Ça t'excite ? Tu veux une vidéo de charognard ? Allez, sors ton portable, et j'y retourne tout de suite !

Il me dévisage, sidéré. Je ne comprends pourquoi que lorsqu'il attrape sa poche d'un geste faible mais rapide.

— Tu as un portable, je souffle.

— Bien sûr que j'en ai un, répond-il sur le même ton révérencieux.

Pendant quelques secondes, nous fixons l'écran où se reflète la lumière du plafond. De toute ma vie, la vue d'un appareil électronique ne m'a jamais autant réjouie. Un souffle incrédule m'échappe. Je sens que je souris, je ne sais pas où mon esprit meurtri va chercher cette émotion, peu importe.

Je me mords les bouts des doigts jusqu'au sang tandis qu'il compose les urgences.

La suite, je la connais. Trois tonalités, un message enregistré. — Police secours, veuillez rester en ligne.

Je me rapproche, je veux entendre chaque mot, je veux les entendre dire qu'ils sont en route. Avec hélico, ambulance, avec tout ce que la police peut déployer.

— Police secours, commissaire Anita Relek.

La tête de Leon bascule en arrière, soulagée, il ferme les yeux. — Oui, bonjour, dit-il, une main posée sur le flanc près du couteau. — Leon Polman à l'appareil. On est retenus prisonniers dans un appartement. On est blessés et…

— On, c'est qui ?

— Ma… copine, Josie West, et moi.

— Alors, vous vous êtes bien amusés ?

— Quoi ? Le visage de Leon se décompose.

La voix, tout à l'heure professionnelle, prend un goût écœurant de triomphe. — Vous croyiez que ce serait si simple ?

Leon jette le téléphone au loin. Il glisse sur plusieurs mètres et finit sa course contre la plinthe.

Le haut-parleur grésille. — Tu n'imaginais quand même pas que j'allais gentiment te laisser ton téléphone, si ?

Un muscle travaille dans la mâchoire de Leon. Il a les yeux clos.

J'attends, pour voir s'il va se mettre à pleurer. C'est plus simple d'attendre qu'il craque que d'affronter mon propre désespoir.

Dans un bruit sourd, il cogne l'arrière de sa tête contre le mur derrière lui, puis fixe les caméras. — Pourquoi tu ne te pointes pas, sale lâche, hein ?

— Tu ne voulais pas de moi, tu te souviens ? Maintenant, c'est trop tard. Mais maintenant, Josie est là, pas vrai ? Et vous allez tellement vous amuser.

Leon tente de bondir, mais la lame dans son flanc l'arrête. Dans un gémissement, il retombe contre le mur.

— Chuuut, fait la voix dans le haut-parleur. — Sois bien sage, Leon, et alors je dirai à Josinette où j'ai caché la deuxième dose de morphine. Tu n'es plus allergique, maintenant, si ?

Leon semble vouloir répondre, mais ma main est déjà sur ses lèvres. Sous ses sourcils froncés, il me lance un regard agacé.

— Arrête, je t'en prie. Tu vas te tuer à ce rythme-là.

Un petit cri ravi, comme celui d'une ado, jaillit du haut-parleur. — Que vous êtes mignons, tous les deux. Va la chercher, Josie, pour que ce pauvre gars n'ait plus mal. Allez, va lui chercher ça.

Je me lève sans tenir compte du signe de tête négatif de Leon.

— Voilà. Tu veux savoir où c'est ?

J'acquiesce, soumise, incapable de lever les yeux vers les caméras.

— Tu étais déjà tout près. Mais hélas, pas assez près.

Mon propre pouls me gronde dans les oreilles. Mon regard retourne une fois encore vers Leon.

— Josie, laisse tomber. Regarde-moi. Ce n'est pas si grave. Si la plaie était mortelle, je serais déjà mort !

Il se veut courageux, mais son visage, sous les plaques rouges de la colère, est d'une pâleur crayeuse, et le col de son pull est sombre de sueur.

Je me détourne. Ce n'est que maintenant que je remarque que je n'ai plus mes chaussures. En allant vers le couloir, je les cherche en vain pour me détourner du but de mon court voyage. Le vrombissement des mouches me rattrape. Maintenant que je sais d'où vient la puanteur, l'idée même de voir Frank me donne la nausée.

Quand je tourne lentement l'angle et que je revois son corps martyrisé, un sanglot me secoue. Notre conversation au café s'impose à ma conscience. Il a essayé de me prévenir. Mon Dieu, il n'a jamais été jaloux. Il était son prisonnier. Il a essayé de nous prévenir tous les deux.

Je sursaute lorsque la voix de sa femme retentit en haut, à gauche.

— Il te plaît ?

Je ne peux pas regarder. Je ne veux pas non plus. On ne voit pas de quoi il est mort, et je n'ai aucune envie de regarder une seconde de plus que nécessaire. Mon regard glisse vers la commode. C'est la même que celle du salon où se trouvait le premier injecteur. Je m'en approche.

Un rire sort du haut-parleur.

— Hélas, ce n'est pas si simple, Josie. Réfléchissez correctement. Vous l'aimiez bien, Frank, non ? Vous vouliez vous amuser avec lui aussi, n'est-ce pas ?

Je secoue la tête en tremblant. — Je le connaissais à peine, dis-je en éclatant. — S'il vous plaît, laissez-nous partir. Je ne veux m'amuser avec personne !

— Allons, ne soyez pas comme ça. S'amuser, c'est important dans la vie. Il ne faut simplement pas vouloir s'amuser avec des hommes sur lesquels on n'a aucun droit, vous savez. Mais maintenant que je suis là pour surveiller, c'est permis. Allez, approchez-vous donc.

Je ne peux pas bouger d'un millimètre. L'odeur dans ce couloir étroit est bestiale.

— Vous savez, Leon est de ces types très particuliers qui veulent vous faire croire que tout va bien, même quand ce n'est pas le cas. Le couteau n'est pas profondément enfoncé, mais il est à un endroit merveilleux, là où passent quantité de tendons et de nerfs. En ce moment, il souffre atrocement. L'effet du premier injecteur s'est dissipé depuis bien une heure. Soyez gentille avec lui, Josie. Puisque je vous le laisse, après tout.

Tel un robot, j'arrive à faire un pas chancelant vers Frank.

— Bonne fille. Et maintenant, veillez à ce qu'il y prenne encore un peu de plaisir. Après tout, il a essayé de vous prévenir. Je ne pouvais pas tolérer cette trahison, n'est-ce pas ? Alors, faites-le bien lentement.

Pleine d'espoir, mon regard file vers la poche de sa chemise, dissimulée dans les plis du vêtement ouvert.

— Froid, très froid.

Le bras plaqué contre la bouche, je tâtonne la poche de pantalon de Frank. J'ai la nausée. Encore plus que je ne l'avais déjà.

— Bon sang, Josie, ne soyez pas si coincée. Ce n'est pas là non plus !

Ma main se retire. Je secoue la tête. — S'il vous plaît, laissez-nous partir, sangloté-je. — Laissons-nous simplement partir. Je ne parlerai plus jamais à Leon, je vous le jure.

— Il est trop tard pour ça. Vous devriez vous dépêcher. Votre héros essaie déjà de se redresser et de ramper jusqu'à vous. Ça pourrait devenir dangereux pour lui.

Au loin, j'entends effectivement un bruit de frottement et un halètement douloureux.

— Leon, ne bouge pas, tu m'entends !, criai-je, désespérée.

Il ne répond pas.

D'un pas décidé, je reviens vers Frank et saisis la fermeture éclair de son pantalon.

— Fais-le lentement. Fais comme si vous vous amusiez. C'est ce qu'il voulait, tu sais. La voix sonne rauque, étranglée. Quelques mouches s'envolent. — Je l'ai envoyé dans ce groupe pour qu'il en apprenne plus sur toi. Je voulais savoir qui était la salope qui faisait de l'œil à Leon dans ce refuge pour animaux infesté de puces.

Elle a *quoi ?* Frank était dans le groupe à cause d'elle ? Parce qu'elle l'avait forcé à m'espionner ? Les maltraitances, alors, c'était inventé ? Malgré moi, je secoue la tête. La preuve du contraire est sous mes yeux. Il pend à la porte. — Je n'ai jamais … fait ça à Frank.

— Tu m'as pris Leon. Tu lui as tourné la tête !, crache le haut-parleur. — Je l'ai vu à son sourire quand il parlait de toi ! Josie, oh, Josie, tu aurais dû garder tes mains loin de mes hommes. Parce qu'avec Frank aussi, tu as essayé. Il s'est rebellé, tu sais. Ton histoire de rupture réussie lui a mis des idées en tête. De mauvaises idées. Il a dû payer pour ça. Et maintenant, va donc le rejoindre et répare les dégâts ! Ou bien je suspends Leon à la porte d'à côté ?

Je dois me ressaisir. Écœurée, je glisse la main dans l'ouverture du

pantalon de Frank. J'ai toutes les peines du monde à me décider à chercher l'injecteur de morphine, que je suppose quelque part dans le caleçon.

Il n'en porte pas.

Mes mains frôlent quelque chose… Un goût de bile me remonte à la bouche.

Pas maintenant, Josie ! Pas maintenant.

Diana rit. — Oh, pauvre petite. Vous pouvez arrêter. L'injection est évidemment dans le tiroir.

Je trébuche en arrière. Furieuse, je fixe la caméra. — Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ?, hurlé-je. — Pourquoi faites-vous ça ? Qu'est-ce que vous voulez de nous ?

— Je veux m'amuser, Josie, dit-elle d'un ton sec, pour la première fois d'un sérieux terrifiant. — Je veux juste m'amuser.

***

Quand je reviens auprès de Leon, un tremblement diffus s'est emparé de moi. Aucune idée d'où il vient, car je n'ai plus froid. Mais il est là. Comme un bruit parasite au loin dont on ignore la source.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?, demande Leon faiblement. Il semble avoir renoncé à tenter de me faire entendre raison.

— La porte est fermée à clé, dis-je d'une voix éteinte.

Après avoir hurlé pendant des minutes à nos bourreaux à travers les caméras, j'ai essayé d'ouvrir la porte malgré le cadavre de Frank. Son corps est alors tombé du mur. Comme un sac, il a basculé de la porte, sur moi, contre moi. Je peux sentir son odeur sur moi.

Ensuite, je suis allée à la cuisine et j'ai essayé de briser une des fenêtres. Dans mon délire, d'abord avec la main, puis avec autre chose. Mais tous les meubles étaient vissés, même les tiroirs de la commode n'ont servi à rien. Trop encombrants, trop légers. Des meubles bon marché. Cette garce n'a fait que rire lorsque le minuscule tiroir du petit meuble près de la porte s'est brisé. Ensuite, elle m'a dit de rester loin des fenêtres. Sinon elle viendrait achever ce qu'elle a commencé.

Je n'ai pas demandé si elle parlait de moi ou de Leon.

À part ça, il n'y a rien ici. À part un injecteur de morphine et un couteau de cuisine.

Un instant, je songe à tambouriner simplement à la porte d'entrée. À crier, frapper les murs, le sol.

La gardienne de l'immeuble m'entendrait peut-être et viendrait voir et alors… La vieille dame appellerait-elle la police ? Arriveraient-ils à temps ? Ou bien Diana serait-elle plus rapide et y aurait-il un cadavre de plus dans cet appartement ?

— Qu'est-ce que tu as dans la main ?

La question de Leon me tire de mes ruminations, et je remarque que je serre encore le carnet. Il était posé à côté de l'injecteur de morphine. Je tends les deux à Leon, tout en continuant de fixer stupidement le mur où pend ma vie.

J'entends le petit plop du capuchon, puis un sifflement de sa part, ensuite un soupir.

Ça doit être l'effet placebo, car normalement il faut cinq à vingt minutes pour que la morphine agisse.

Je le sais grâce à Nici. Quand elle est fatiguée, elle ne cesse de parler de son travail, et moi, avec ma mémoire d'éléphant, je retiens même les détails inutiles. Même qu'ils ont eu, dans son service, une souris qu'ils appelaient Batman, parce que personne à part les infirmières ne l'avait jamais vue et parce que la direction de la clinique aurait fait tout un scandale si sa présence avait été connue.

Je ne sais pas pourquoi cette histoire me vient en tête maintenant. Peut-être parce que je fixe une photo où l'on me voit avec Nici en train de manger une glace en ville. Elle mange un sorbet citron, moi une boule de stracciatella et un tiramisu.

Va-t-elle me chercher ? Sinon, j'appelle chez elle au plus tard vingt-quatre heures après une dispute. Parce que je ne supporte pas les incohérences. Encore moins la rancune.

À côté de moi, un froissement de papier se fait entendre.

Je le repousse. Ça me gêne pendant que j'essaie de m'inventer un autre monde. Un glacier, par exemple.

— On ne sortira pas d'ici, murmuré-je.

— On va s'en sortir, Josie.

— Non. Il n'y a rien ici ! Elle a dit que c'était du verre de sécurité.

— Même le verre de sécurité, on peut le casser avec l'outil adéquat.

Je dois rire. Des outils. Oui, les outils, c'est formidable. Quand on en a.

Le froissement reprend.

— « Réveil 7 h 00, douche, ranger l'appartement, petit-déjeuner 9 h, séance de thérapie de groupe 12 h. » C'est quoi ?

— Ma vie, m'entend-je dire. — Elle a tout noté. Tout.

Il tourne simplement les pages. Ne dit rien, comme si je lui avais annoncé que c'était un annuaire téléphonique.

— Ça te plaît ?, demandé-je au bout d'un moment, acerbe, parce que le silence dure trop longtemps.

— C'est qui, Paula ?, demande-t-il.

Je lui arrache le carnet des mains. — Ça ne te regarde pas.

— Elle le sait de toute façon. Et moi, je ne pourrai sans doute plus le raconter à personne.

Enfin, ma tête se tourne vers lui. C'est comme si elle avait pris la décision sans mon cerveau, car je ne supporte plus de le voir ainsi.

Il a pris dix ans d'un coup. Ses joues sont creusées, de profondes cernes ombrent ses yeux.

— Ne dis pas ça.

Il repose la tête contre le mur et ferme les yeux. — Pourquoi tu ne me le dis pas simplement ?

— Parce que je veux sortir d'ici.

— Moi aussi, mais seulement quand la morphine aura fait effet. Alors, c'est qui, Paula ?

— C'était ma sœur.

Il entrouvre un œil. — Était ?

— Oui, passé, était !

— Je suis désolé.

— Pas la peine. Ce n'est pas ta faute, de toute manière.

Il relève la tête et me regarde d'un air scrutateur. — Mais la tienne ?

— Pourquoi on ne parle pas plutôt de ton passé ?, m'emporté-je.

Il hésite, avale sa salive avec peine avant de poursuivre : — Mon père… c'était un homme violent. Son regard glisse vers la caméra, et je comprends. Je me place devant lui pour que son visage soit caché à la folle de l'autre côté de la lentille.

— Ce n'était pas facile de grandir dans une maison où je ne me suis jamais senti en sécurité, murmure-t-il presque inaudible. — Ma mère a toujours essayé de me protéger, mais elle ne pouvait guère faire plus que détourner sa colère sur elle-même.

La colère et la douleur, que je connais si bien, imprègnent ses mots. Il lève la main en tremblant, montre la cicatrice sur sa joue. — Un fer à souder brûlant, avec lequel il travaillait. Je ne lui ai pas obéi assez vite quand je devais lui tendre l'étain. Son regard effleure le mien, s'en détourne aussitôt, agité. — Après ça, je me suis tiré de la maison. J'ai vécu dans la rue et j'ai tout fait pour survivre. Je sais donc ce que c'est que de vivre dans la peur. Chaque jour. Chaque nuit. L'insécurité permanente.

Ma colère se dissout dans ses yeux sombres. — Paula s'est noyée, soufflé-je soudain. — Nous avions dix ans.

Le lac me rattrape. Non, en vérité, il a toujours été là. Il planait au-dessus de moi, menaçant, comme un orage prêt à éclater au moment propice.

— Elle s'est simplement noyée, lâché-je encore. — On est allées nager. En pleine nuit. Elle m'a toujours poussée à faire ce genre de bêtises. L'eau était si froide, mais elle voulait absolument qu'on entre. On a nagé. Presque jusqu'au milieu et puis elle a juste coulé. J'ai essayé de l'aider ! J'ai vraiment essayé, mais… Le tremblement s'amplifie. Quand il me prend dans les bras cette fois, ça ne me console pas. J'ai seulement l'impression d'être à nouveau prisonnière des bras du lac.

— Ma mère m'a rendue responsable. Je ne lui ai pas parlé depuis des années. Mon oncle a emménagé chez nous pour qu'elle n'ait pas à s'occuper de moi. Tout ça est noté dans ce carnet. Comment sait-elle tout ça ? Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ? Qu'est-ce qu'elle veut de nous ?

— Respire, Josie. Tu dois respirer !

Mais je respire ! Bordel, je respire, mais le lac est partout. Rien n'a fonctionné dans ma vie depuis que Paula n'est plus là. C'est comme si le lac m'avait jeté un sort.

Quand les paroles réconfortantes de Leon finissent par m'atteindre, ma respiration s'apaise.

Le monde s'obscurcit et, pendant quelques instants dont je ne saurais dire la durée, je trouve quelque chose qui ressemble au sommeil.

Chapitre 23

— RÉVEILLE-TOI, Josie.

Je sens une main sous mon menton et j'ouvre les paupières. Dans un cri, je me jette en arrière. Diana est assise en face de moi. Ses lèvres rouge sang se tordent en un sourire hideux.

— Salut, rayon de soleil.

— Où est-il ? Où est Leon ?

— Bah, parti.

Mes mains sont ligotées. Dans mon dos. Le canon d'un pistolet me presse le ventre.

— J'ai besoin de ton aide, Josie. J'aimerais te rendre service, parce que jusqu'ici tu as été si courageuse.

— Où est Leon ?

— Allons, allons, tu le reverras. Il est là. Elle indique la deuxième porte à droite, qui mène à la chambre et qui était restée fermée jusqu'à présent.

— Tu pourras voir ton amoureux tout à l'heure. Mais d'abord, tu vas appeler quelqu'un pour moi.

Je fixe, sans comprendre, ses yeux bleu glace. Ils sont magnifiques. Aussi beaux que le reste d'elle.

Comme si elle lisait dans mes pensées, son sourire devient plus séduisant encore.

— Il ne m'a pas jetée, ma petite Josie. Pas tout de suite. On s'est bien amusés avant que tu débarques. Il m'a larguée. À cause de toi. Tu peux te l'imaginer ?

Je la fixe comme une souris fixe le cobra. Elle sourit toujours.

La pression de l'arme augmente. Je ne peux pas esquiver. Une sueur froide me coule dans le dos.

D'un signe de tête, ma tortionnaire désigne une assiette et une bouteille d'eau au milieu de la pièce. — J'ai même de quoi te faire manger, si tu m'aides à t'aider.

Comme je ne réponds pas, elle sort un portable de sa poche.

— Quelle chance que ta carte SIM ait survécu à ton attaque à la chaussure. J'ai pris la liberté de trouver un nouveau téléphone pour ta

carte. Elle affiche un large sourire. — Tu vas dire que tu veux lui parler. Tout de suite. Si tu fais la moindre bêtise, je t'explose la tête, compris ?

Je la vois composer le numéro de Michael.

Je hoche violemment la tête, jusqu'à ce qu'elle me plante l'arme dans le ventre.

À l'autre bout, on décroche. — Qu'est-ce que tu veux ?, lâche Michael sèchement. — Ton amant compte porter plainte pour coups et blessures ?

Diana m'adresse un signe d'injonction de la tête.

— Je… je veux te parler, dis-je enfin.

— Alors parle.

Diana arque un sourcil.

— Pas au téléphone. On peut se voir… chez moi ?

— Pour que ce minable m'en remette une, c'est ça ?

— Non… non, je suis seule.

— Tu pleures ?

— Non.

— Il t'a fait quelque chose ?

Si la situation était un peu différente, j'aurais ri. — Viens juste. Maintenant.

— Tu te l'imagines comment ? Y a des gens qui doivent bosser. Ah oui, c'est vrai, toi tu sors d'un divorce juteux. 19 h. Gare à toi si tu n'ouvres encore pas cette foutue porte !

Il raccroche.

Diana range mon téléphone en renâclant. — Quel connard, marmonne-t-elle avant de se tourner de nouveau vers moi.

— Et maintenant, ma petite Josie, on va t'habiller correctement, dit-elle avec un sourire glacé qui n'atteint pas ses yeux. — Toute en sueur et en loques, je ne peux quand même pas te laisser sortir. Je préfère que tu te fasses un peu belle.

Elle désigne une petite pile de vêtements par terre.

— Habille-toi, ordonne-t-elle, me retire les menottes et appuie son exigence d'un mouvement de l'arme. — Vite.

Elle se décale pour que je puisse prendre les vêtements. Une blouse simple mais élégante, et une jupe très courte.

L'idée de me déshabiller en plein milieu de la pièce sous le regard de Diana m'expose d'une façon que je n'aurais pas su imaginer hier encore. Mais je n'ai pas le choix.

Je laisse tomber au sol mes vêtements sales et déchirés, tandis que j'enfile les nouveaux. Ils sont propres et sentent le frais — un contraste mordant avec moi.

Quand j'ai enfin fini, Diana me regarde avec un sourire satisfait. — Bien joué, dit-elle, elle s'avance et tend la main vers moi.

Je sursaute, ce qui lui vaut un clac de langue désapprobateur. — Tiens-toi tranquille, grésille-t-elle. — Si tu ne coopères pas, Leon le paiera très cher.

Je sens ma gorge se serrer pendant qu'elle repousse de mon visage les mèches humides de sueur.

Puis elle porte la main à sa propre tête et arrache ses cheveux vers le bas.

Je pousse un petit cri. J'en ai honte quand je comprends qu'elle vient simplement de se retirer une perruque de la tête.

En réalité, elle n'est pas blonde, mais brune.

Je m'étonne d'y prêter attention. Et pourtant, ça me semble être la seule pensée sûre. Quelque chose de tangible qui ne peut pas me blesser.

Je vois que c'est une perruque de grande qualité. Même dans cette lumière tamisée, l'éclat des cheveux est visible. Je ne peux m'empêcher de remarquer le contraste entre le luxe de la perruque et mon allure échevelée.

— Elle t'ira à merveille. Diana sourit froidement et lève la pièce de cheveux. — Mets-la, ordonne-t-elle d'un ton sec.

Les mains tremblantes, je saisis la perruque et la pose prudemment sur ma tête. Elle est douce et a quelque chose d'irréel.

Alors que j'essaie de la placer uniformément, Diana éclate de rire. — L'ancienne propriétaire de ces cheveux serait choquée de les voir sur une traînée comme toi. Elle incline la tête. — Quoique, peut-être pas. Elle en était une aussi.

Je me fige.

Son rire enfle, comme si elle lisait dans mes pensées. Sans doute qu'elles sont faciles à deviner. — Non, n'aie pas peur, j'ai acheté ce bijou très correctement. C'est ta couleur de cheveux, tu as remarqué ?

Je ne parviens pas à répondre, incapable de faire autre chose que de la fixer. Ce n'est que lorsqu'un nouvel aiguillon me transperce le

ventre que je hoche la tête.

Diana me dévisage d'un regard scrutateur. — Parfait, finit-elle par dire. — Tu es splendide.

Sa voix dégouline d'un faux enthousiasme et d'un contrôle calculateur. L'éclat dans ses yeux dit la satisfaction qu'elle tire de la situation. Diana sourit toujours en sortant un rouge à lèvres de son sac.

— Ouvre-le.

Mes doigts tremblent tant que je mets une éternité à obéir. J'y arrive finalement, en le dévissant un peu.

Il est d'un rouge criard. La couleur est d'une intensité choquante, presque comme si elle imitait le sang sur la chemise de Leon.

— Laisse, je vais le faire, dit Diana d'un ton faussement dégagé. — Tu ne ferais que tout bousiller.

Sans un mot, je la laisse me prendre le rouge à lèvres des mains.

Le premier contact du bâton sur mes lèvres est froid, et je perçois l'odeur lourde et sucrée de la couleur. Sa main est étonnamment douce, et je sens de façon presque outrée la texture crémeuse sur ma bouche tandis qu'elle applique la teinte uniformément.

— Parfait, murmure-t-elle en me lançant un dernier regard d'évaluation. — Tu es exactement comme il faut pour notre petit rendez-vous.

Elle se penche un peu plus, son souffle me chatouille l'oreille. — Michael va adorer, susurre-t-elle. — Allez, on y va. Diana range le rouge à lèvres dans son sac et pose la main dans mon dos. — Il ne faudrait pas que Michael arrive avant nous.

À chaque pas dans le couloir, je sens l'obscurité monter en moi comme une marée noire.

En sortant, elle me tire devant la porte de la prétendue chambre. Ses ongles parfaitement manucurés me happent le menton comme une griffe et m'obligent à regarder. Leon est assis, inconscient, contre le mur. Les poignets aux menottes. Devant lui, un ordinateur portable ouvert. Sans doute en guise de remplacement aux caméras de sécurité, avec la webcam activée. La tache autour du couteau de cuisine luit d'humidité.

— Si tu joues le jeu, je l'emmène à l'hôpital. Sinon… Elle claque de la langue. — Alors je prendrai ce couteau et je me couperai quelques pommes pour le dîner. Tu piges ? Tu piges ce qui se passe si je vais chercher ce couteau ?

J'acquiesce, même si je n'en ai aucune idée. Se vider de son sang, exploser, se réduire en poussière, mon esprit n'arrive plus à suivre.

On me traîne plus loin. Comme une image rémanente du soleil, je vois encore Leon devant moi alors que nous sommes déjà loin. Combien de temps tiendra-t-il ? Combien de temps tiendrai-je ?

Je me laisse mener sans résistance vers la porte, mais mes pensées s'emballent. Si nous quittons cet appartement, je pourrais appeler à l'aide. Je pourrais essayer de la pousser dans l'escalier. Peut-être prévenir Michael. Il pourrait m'aider et… Leon pourrait mourir.

— Tu es prête, maintenant, dit Diana lorsque nous arrivons à la porte d'entrée. Elle enjambe le corps de Frank comme s'il n'était qu'un obstacle insignifiant lui barrant le passage. — Et n'oublie pas — si tu ne te comportes pas comme je veux, je n'hésiterai pas à en tirer les conséquences.

Son regard est glacé, et je sais que sa menace est sérieuse.

La cage d'escalier est silencieuse. Il est 18 h 40. Je le vois à la montre connectée à son poignet.

Dehors, il fait déjà nuit. Tout le monde semble être à table. De chez Mme D'Alessi, j'entends le cliquetis de la vaisselle.

Je veux crier, je sais que je ne peux pas, et mes yeux se remplissent à nouveau de larmes pour toute réponse.

Nous sortons de l'immeuble. Le vent me cisaille les collants à mailles fines. Sa voix me glace tout autant à l'oreille. — Laisse-toi porter par le courant, Josie. Laisse-toi porter par le courant.

Je sens qu'elle partage sa veste avec moi. Non pour me réchauffer, mais pour cacher au monde l'arme qu'elle me plante dans le flanc.

Mes yeux effleurent la liberté. Elle est à ma gauche et à ma droite. Il me suffirait de courir, mais jusqu'où irais-je, une balle dans le dos et avec des talons trop hauts ?

— On y est presque, me console la femme qui tient mon destin entre ses mains.

J'avance vers ma perte et le monde détourne les yeux.

Deux ados croisent notre chemin sur le trottoir devant chez moi. L'un détaille les traces sombres de mascara sur ma joue.

Mon regard se plante dans le sien.

Sauve-moi !

Je trébuche, Diana me rattrape. — Doucement, on y est presque.

Il détourne les yeux, s'éloigne à grands pas.

Ne le voit-il donc pas ? Ma détresse. Ou bien s'éloigne-t-il parce qu'il l'a vue ?

Diana me pousse dans le hall. Le sel de déneigement et la gadoue ont formé une flaque dans l'entrée.

— Allez, allez, il ne va pas tarder à arriver.

Les escaliers sont une épreuve. Je n'ai jamais su marcher avec des talons. Ceux-ci sont trop petits.

Diana ouvre la porte à clé.

Les éclats de verre ont disparu. En revanche, il y a de nouveau une caméra juste au-dessus de la porte. Elle est noire, pas blanche, petite, pas grande, mais son voyant clignote en vert.

— Souris pour les caméras, susurre Diana en refermant la porte. Le claquement de ses mains me fait sursauter. — Parfait, tout a marché à merveille.

De nouveau, elle passe un bras fraternel autour de moi. Ensemble, nous gagnons le couloir. Là, une autre caméra est accrochée au mur.

Elle désigne la salle de bains. — Tu dois y aller encore une fois ? Les hommes détestent quand on a besoin d'y retourner entre les préliminaires et le sexe.

— Quoi ?

Son rire me donne l'impression qu'elle m'arrache la peau de la chair. — Oh, pauvre cruche, tu croyais qu'on invitait Michael pour le thé ?

Elle m'empoigne par la nuque, ma tête cogne contre le mur. Ses lèvres sont si proches de mon oreille, elle me glisse brutalement l'arme entre les cuisses. — Je veux qu'il te pénètre à fond et te fasse comprendre à qui tu appartiens, pour que tu cesses enfin de mettre tes pattes sur mes hommes. Ça y est, tu captes ?

Elle me pousse par la porte de la chambre, où je m'arrête en titubant, tremblante.

Ma lampe à variateur sur la table de nuit diffuse une lumière floue. Une lumière qui peine à atteindre les coins de la pièce, où ma perception surexcitée repère deux autres petites caméras.

Michael, qui sera à coup sûr ivre, ne les remarquera presque pas. Est-ce que ça le gênerait ? Sait-il ce qui est en train de se jouer ici ?

Je comprends soudain que les caméras ne sont pas là pour que Diana nous voie. L'ordinateur portable. C'est pour que Leon voie ça !

— Je t'explique les règles : tu vas attendre ici. Juste ici. Tu as le

droit d'aller à la salle de bains. Mais si tu passes devant la caméra de la porte d'entrée, je retire le couteau de Leon. Quand Michael arrive, tu seras gentille. Très gentille. Si tu n'es pas gentille…

Elle me regarde, dans l'attente.

— Tu retires le couteau. Ma voix m'est étrangère. Sourde, comme celle d'une morte. Mais les mortes ne parlent pas, si ?

Ce petit cri encore. — Oh, tu es une fille si maligne quand il le faut. Quand vous aurez fini, on emmènera Leon à l'hôpital. Promis.

Elle m'embrasse sur la joue. Puis sursaute et efface la trace du rouge à lèvres. Elle me frotte grossièrement les traînées de mascara et tapote l'endroit, qui picote comme si elle y avait étalé du poison.

Je sais que c'est une illusion, mais la sensation ne disparaît pas.

Je reste là, à écouter le bruit de ses pas qui s'éteint dans le couloir. J'entends la porte de l'appartement s'ouvrir et se refermer.

— Attends, ma voix n'est plus qu'un souffle. — Comment je fais pour ouvrir à Micheal si je n'ai pas le droit d'aller dans le couloir ?

Je ne reçois aucune réponse. Un instant, je crois entendre des pas revenir vers moi, mais ce n'était encore qu'un tour de mon esprit.

Alors la prise de conscience me foudroie. D'un coup, le brouillard se dissipe. Comme si mon esprit n'avait jusqu'ici exploité qu'une fraction de sa capacité, les pièces du puzzle s'emboîtent à leur place.

Elle a laissé la porte ouverte ! La porte de l'appartement.

Michael peut venir droit jusqu'à moi.

Diana est très probablement retournée auprès de Leon pour pouvoir l'utiliser comme moyen de pression !

Si je fuis avant qu'elle n'arrive chez lui, elle ne saura pas où je suis, du moins pendant un moment. Tant qu'elle ne sait pas où je suis, elle ne peut pas tuer Leon. J'espère…

Je balaie cette pensée. Pas le temps pour des scrupules. Paula semble partager mon avis.

Nage, Josie. Nage pour sauver ta peau.

J'arrache mes stilettos de mes pieds, m'attends à chaque seconde à entendre une voix sortir d'un haut-parleur, ou qu'une balle d'un quelconque appareil de tir automatique futuriste me traverse le front, mais rien ne se passe.

Je cours. Le sol est froid. Toutes les portes sont ouvertes. En traversant le couloir, je jette un regard vers cette fenêtre fatidique par laquelle tout a commencé. En face, tout est noir.

Il est encore temps.

Je reporte mon regard sur la porte du vestibule.

Un choc violent.

Je serais tombée s'il n'y avait pas une paire de mains puissantes qui se referment sur mes bras comme un étau.

Trop tard.

— Bon sang, Josie. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Michael.

Son after-shave lourd me saute presque à la gorge.

Trop tard. C'est trop tard.

— J'ai sonné, pourquoi tu n'ouvres pas, bon sang ? Et pourquoi ta porte d'entrée est ouverte ?

— Je…

Perdu, tu as perdu, Josie, joue le jeu ! Joue le jeu, et tu survivras peut-être. Ce n'est pas si compliqué.

Je me soumets à la voix de ma sœur, je n'ai plus la force de penser par moi-même.

Je me force à sourire, sans savoir si j'y parviens. Mes lèvres sont engourdies.

— Désolée, je croyais avoir laissé le four allumé.

— Le four ? Le sourcil levé de Michael me glace les os. Il a toujours été le signe avant-coureur des ennuis.

Il est beau dans son costume, avec ses cheveux proprement lissés en arrière, ses traits sévères. Ça n'allège rien pour autant.

Je le hais, j'ai peur de lui.

— Dis donc, c'est quoi cette tenue ?

— Je me suis dit que ça te plairait peut-être.

La facilité avec laquelle je retombe dans mon rôle me choque. Le regard baissé, l'oreille aux aguets de sa réaction. J'ai l'impression de pouvoir deviner à sa façon de respirer ce qui va suivre.

— C'est encore un de tes tours de sorcière pour me remettre ton avocate sur le dos ?

Il me lâche. Son regard se plante dans le mien, que j'ai bêtement relevé.

À ma propre surprise, je constate qu'il est sobre. Plus sobre que d'habitude, corrige mon nez.

— Non ! Non. C'est justement de ça que je veux te parler. Je sais maintenant que…

— Que ?

Les mots sont comme des éclats dans ma gorge. — Que j'ai fait une erreur.

— Ah oui ?

Je saisis son bras. Je balaie tout ce que les interminables discussions du groupe de parole m'ont appris et je le regarde dans les yeux. Ce n'est pas un miracle si je l'ai aimé autrefois. La prestance, l'expression charismatique de ses traits, qui soudain s'adoucit quand je me blottis contre lui.

— Je t'aime, Michael. Et j'ai fait des erreurs, je le sais maintenant.

Les larmes tombent à pic, même si je ne voulais pas les lui montrer. Même si ce n'est pas lui qui les provoque.

— Attends ! Il attrape ma main que j'avais tendue vers lui avec espoir.

Effrayée, je le regarde. Il lutte visiblement avec lui-même, amorce plusieurs fois une phrase, puis laisse échapper un juron à peine audible et lève les yeux au plafond. — Ce n'est pas tout à fait vrai, finit-il par dire.

Mes genoux flageolent quand je prends conscience que je mens bien moins bien qu'il ne le faudrait en cet instant.

— C'est moi qui ai fait les erreurs, dit-il péniblement.

Le monde s'immobilise. — Quoi ?

L'agacement bien connu traverse fugacement son visage, puis disparaît aussi vite qu'il est venu. — C'est moi qui ai fait les erreurs, répète-t-il. — Ne m'oblige pas à le redire.

C'est un jeu, siffle Paula pour me mettre en garde. *Il joue le jeu. Il est avec Diana !*

— Mais tu…

— Je suis un pochard, Jo. Le dégoût traverse sa voix. — Tu n'as jamais eu le courage de me le dire. Anthony, lui, n'a pas eu ces scrupules. Regarde-moi.

Il lève sa main libre. Elle tremble subtilement. Maintenant que je le vois, je le sens aussi dans sa poigne. — J'ai hâte de rentrer à la maison, râcle-t-il. — Je boirais du nettoyant pour vitres si je ne pouvais rien trouver d'autre. Si tu…

Devant ses grandes mains sur ma joue, un pincement nerveux me

traverse le ventre. Une lueur de l'ancienne folie flotte dans son regard.

— Si tu veux vraiment me donner une autre chance… Son visage est plus près du mien qu'il ne l'a été depuis des années. — Alors ce serait vraiment le bon moment.

C'est mon signal. Si je l'accroche, c'est maintenant. L'intuition d'une femme qui se bat pour survivre m'ôte tous mes scrupules.

Je saisis sa nuque et l'attire tout contre moi. — On parlera plus tard.

Je semble à bout de souffle. Je le suis. Je sens une pointe d'alcool sur ses lèvres. Plus faible que d'habitude, mais indéniable.

Je n'en reviens pas qu'il se dérobe un instant à moi et me dévisage avec méfiance. — Tu es sérieuse avec moi, Jo ?

Encore des larmes, dont certaines, peut-être, sont réellement pour lui.

— Oui, articulé-je sur des lèvres tremblantes, et avant même que je puisse implorer Dieu de me pardonner ce mensonge, Michael me pousse en arrière vers la chambre.

Il est emporté, désordonné, brutal aux mauvais moments.

Je sais que c'est l'alcool qui lui a volé sa délicatesse. Avant, ce n'était pas comme ça.

La peur me paralyse quand nous atteignons le lit. Tout revient. Le matin où je n'ai, une fois de plus, pas réussi à me réveiller. Le matin où il est revenu dans la chambre pour me consoler. D'abord avec des mots, puis avec plus. Mon incapacité à lui dire que je ne voulais pas, la certitude qu'il voyait ma peur et qu'il est quand même entré en moi.

La nausée me monte, mes mains tremblent.

Tout se mélange en un pur effroi.

Leon, la blonde, non, la brune sorcière, l'agression, l'homme que j'ai aimé autrefois.

Je sens que je me fige en glace dans ses bras. Pas un muscle n'ose obéir à mes ordres. À quoi bon. Chaque décision idiote m'a menée exactement ici.

Il s'arrête. Michael Hartmann, allongé sur moi, sa main sous mon soutien-gorge sur mon sein, sa raideur qui se presse contre moi avec dureté, s'arrête et me regarde.

Sa main libre m'ôte la perruque, alors qu'il veut dégager des mèches de mon visage pour me voir.

— Qu'est-ce qui se passe, Jo ?

Les larmes deviennent des torrents, elles me brûlent les paupières.

Je le vois à peine à travers le voile.

— Aide-moi, je souffle, toujours raide comme un roc.

Il soutient ma nuque, me regarde, interrogatif. — Aider à quoi ? Et c'est quoi, cette perruque ?

— Continue. S'il te plaît, il faut absolument que tu continues. Mes mots ne sont qu'un souffle dans l'air qui s'épaissit.

— Quoi ?

Il se penche sur moi, approche son oreille de mes lèvres.

— Il faut qu'on couche ensemble maintenant, Michael. S'il te plaît, tu ne dois pas t'arrêter, sinon on meurt.

Il se redresse sans effort. Un léger voile de sueur brille sur ses bras. Il me regarde comme si j'avais perdu la tête.

Enfin, mes membres daignent à nouveau juger mes ordres sensés. Je me redresse, écrase mes lèvres contre les siennes.

Entre des baisers gauches, désespérés, je dis : — Il y a cette femme. Elle nous observe. Par les caméras. Si je ne couche pas avec toi, elle tue quelqu'un.

Quand il me saisit le visage cette fois, il n'y a rien de doux là-dedans. — Tu as pris quelque chose ?

Je secoue la tête, désespérée. Mon regard file vers le plafond dans l'espoir que quelqu'un m'entende. — C'est la vérité. Il faut que tu me croies.

Il hésite, me retient quelques secondes. Je vois ses yeux errer et s'arrêter fugitivement aux coins de la pièce.

Il les a vues. Les caméras.

Il me secoue légèrement pour que je le regarde de nouveau. — Où est-elle ?

Je crois rêver, je cligne des yeux pour chasser les larmes.

Une détonation assourdissante déchire l'équilibre fragile autour de nous. La force du coup de feu le projette sur le côté, hors du lit.

— Non ! Je saute à sa suite. Du sang jaillit de son ventre.

— Jo !

Il me regarde, incrédule. Comme si j'avais tiré. Comme si c'était ma faute si…

Je me retourne d'un coup.

Diana se tient dans l'embrasure. Elle a dû être dans la salle de bains

tout ce temps. Donc je ne me suis pas imaginé les pas qui revenaient tout à l'heure.

Elle a l'air contrariée. — Ce n'était pas bien, Josie !

Mes nerfs en lambeaux éclatent avec un bruit distinct. C'est ma propre bouche qui le forme, ce sont mes mains qui, à ma surprise, se ferment en poings. Une sensation étrangement familière.

— Tiens-toi bien, Josie ! Nous ne voulons tout de même pas…

Je me jette en avant. La douleur est oubliée. La peur aussi. Je saisis un stiletto au sol. La fine tige gainée de cuir est parfaite dans ma main. Tout se passe à la fois au ralenti et à une vitesse insensée.

La garce me fixe, stupéfaite, semble oublier de lever l'arme.

Dans un bruit sourd, je m'écrase sur elle. La chaussure en main. Le bras levé.

Elle hurle quand le talon aiguille la frappe d'abord à l'épaule, puis à la tête. Les bras levés pour se protéger, elle recule.

Je ne m'arrête pas. Ma raison se rebelle, mais mon corps ne connaît plus qu'un seul chemin et il l'emprunte tout seul.

Loin de toute volonté consciente, je la frappe encore et encore. Mes doigts ridiculement fins, mes ongles doux sont devenus des pattes et des griffes.

Diana hurle. De rage et de douleur.

Elle ne peut pas être aussi furieuse que moi. Personne ne le peut.

Un deuxième coup de feu me déstabilise un instant. Ma jambe gauche cède sous moi.

C'est la cuisse, me traverse l'esprit. *Elle a touché la cuisse.*

Un coup de crosse sur la tête me jette à genoux.

Diana me fusille du regard, folle de rage. Le sang lui coule sur le front. Un lambeau de cuir chevelu, avec plusieurs mèches brunes, pend de travers. Le canon d'un pistolet me ricane au visage, âcre, fumant. — Joli essai, salope !, crache Diana.

Je dois rire. Toutes les autres émotions étant épuisées, il n'y a plus que ce son qui puisse sortir de mon corps.

Ça me plaît. Ça me rend un peu plus forte que je ne le suis, un peu moins impuissante. Un peu plus courageuse face à ma mort.

— On se retrouve au lac, Diana. On se retrouve au lac.

Elle hésite. Un bref instant, puis son cri déchire la pièce. Elle s'effondre à genoux devant moi, se retourne en crachant sa rage. Un

couteau est planté dans son mollet.

Un couteau qui m'est très familier. Je l'utilise volontiers pour couper des tomates.

Je regarde, hébétée, le poing de Diana frapper Leon, allongé derrière elle au sol.

Leon… D'où il sort ?

Ce n'est qu'à la troisième descente de son poing sur lui que mon instinct de survie revient. J'attrape le couteau dans sa jambe qui tressaute et je frappe. Je frappe et je frappe encore.

Elle s'affale sur Leon.

Je frappe.

Des giclées rouges dansent en gerbes devant mes yeux.

Je frappe.

Elle ne bouge plus. Elle gît sur Leon comme une vache à moitié égorgée.

Le couteau m'échappe des doigts. Je pars en boitant. La douleur est loin.

Je me cogne à la porte d'entrée en essayant de l'ouvrir. Je trébuche dans la cage d'escalier et hurle à l'aide comme je ne l'ai jamais fait de ma vie.

Personne ne réagit.

Je continue. J'atteins la flaque de gadoue salée. Pieds nus, à moitié nue, je glisse dessus et me jette dehors, sur la rue.

Une lumière bleue me frappe en plein visage, m'aveugle. Des voix crient.

Je trébuche sur le trottoir, m'effondre douloureusement sur le bitume froid.

Entre les trois voitures de patrouille et les six policiers, je crois distinguer le visage de l'ado qui a apparemment entendu mon appel muet.

Chapitre 24

Une main chaude serre doucement la mienne et une voix familière effleure mon oreille. Il n'y a pas que la voix qui m'est familière. Tout. Le crissement des semelles en caoutchouc sur le linoléum. Des bips réguliers au loin.

C'était exactement comme ça, à l'époque. À l'époque où je me suis réveillée, Éric assis près de mon lit, qui a déposé un baiser sur mon front quand j'ai ouvert les yeux et m'a dit que j'étais en sécurité.

En sécurité, mais seule. C'est lui qui m'a dit que je m'en sortirais avec une légère pneumonie, c'est lui qui m'a dit que Paula n'avait pas survécu au lac.

Quand les souvenirs fragmentaires reviennent, ma main se crispe. Qu'est-ce que j'ai perdu, cette fois-ci ?

La voix qui me parle s'interrompt un instant.

— Josephine ? Josie ? Tu es réveillée ?

Je secoue la tête. Ma nuque me fait mal. Non, la cuisse. C'est la cuisse qui fait le plus mal. En fait, c'est déjà l'idée de tout ce qui pourrait me faire mal qui me fait souffrir.

Un rire chaleureux. Éric. C'est bien lui, pour de bon.

— Ouvre les yeux, ma chérie.

Je secoue de nouveau la tête.

— Tout va bien. Tu es en sécurité.

Je le sais depuis que j'ai entendu ta voix, ai-je envie de dire.

— En sécurité, ça ne me suffit pas, dis-je à la place, péniblement, d'une voix hachée.

Un poids s'affaisse sur mon matelas, et quand j'ouvre quand même les yeux, je vois qu'il s'est appuyé sur les coudes et qu'il tient désormais ma main, enfermée dans les siennes.

Dans ses yeux, je découvre quelque chose que je n'ai jamais vu chez lui. Des larmes.

Il n'en a pas versé une seule, à l'époque où le lac a déchiré notre famille. Du moins pas devant moi. Parfois, surtout à l'adolescence, je le lui ai reproché. Aujourd'hui, je sais que ce n'est pas son genre. C'est dire si je comprends encore moins l'éclat humide au coin de ses yeux.

— Quoi qu'il arrive maintenant, Josephine — je suis là pour toi, tu le sais, hein ?

J'arrache un sourire douloureux. — Je sais, tonton chéri.

Il me serre longtemps. Ne dit pas un mot. Et même si tout ce qui s'est passé ces derniers jours dit le contraire, je commence à le croire.

Je le crois si fort qu'au bout d'un petit moment, je trouve le courage de poser la question décisive : — Qu'est-ce qui s'est passé ?

Ses mains quittent brièvement les miennes, il sort un mouchoir de sa poche et efface les traces de son émotion.

Puis il redevient lui-même. Calme et maître de lui. — C'est ce que je voulais te demander, enfant. Mais seulement si tu veux en parler.

Je n'en ai pas envie, mais il le faut. J'ai besoin que quelqu'un me croie. Et maintenant que je suis ici, que je sens le trou de la balle dans ma jambe et que mes avant-bras portent les traces d'un combat acharné, ils vont bien devoir me croire.

Hésitante, je raconte ce qui s'est passé ces derniers jours. Éric en sait déjà une partie, mais il écoute patiemment. Seul le jeu de ses sourcils touffus trahit parfois sa colère.

À partir du moment où Diana m'a ramenée chez moi, je passe beaucoup de choses sous silence. Il le sent, mais ne me gronde pas. Je termine par mon effondrement dans la rue.

— Est-ce que j'ai une pneumonie, Éric ?, demandé-je quand il se tait un moment.

Il rit d'un rire sonore. Je crois qu'il en a besoin pour ne pas exploser.

— Non. Pas cette fois-ci.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? Qu'est-ce qu'il en est de …

Son rire s'éteint et mon courage s'envole.

— La femme n'a pas survécu. La police a laissé entendre que tu l'avais …

Mes lèvres serrées lui suffisent sans doute pour réponse, car il enchaîne rapidement :

— Les enquêteurs n'ont pas voulu trop en dire. Mais Michael n'a pas tenu, Josie. La balle aurait touché l'aorte abdominale.

Un étrange mélange de chagrin et de soulagement m'envahit. Le chagrin m'étonne. Et j'ai honte à en crever de ressentir ce soulagement-là.

— J'ai eu son frère au téléphone.

— Ah.

— Michael s'était inscrit dans une clinique de désintoxication.

— Quoi ?

Je cligne des yeux vers mon oncle, dont la bouche se tord en une grimace étrange. — Il y avait de plus en plus de plaintes sur son lieu de travail. Anthony a apparemment essayé à plusieurs reprises de lui parler raison, et il a fini par y parvenir. Il y a eu une grosse dispute, une altercation musclée et puis Michael se serait effondré et lui aurait tout avoué. La dépendance, qu'il ne savait pas s'y prendre autrement. Que c'était si difficile de se contrôler… Ce genre de choses, quoi.

Tout soulagement s'évapore et le chagrin s'apprête à jouer un solo amer.

— Il a essayé de m'aider, dis-je d'une voix étranglée. — Je lui ai demandé de l'aide, contre cette femme. Je ne savais pas qu'elle était si proche. Je ne savais pas…

— Chut. Ça va aller. Ça va aller, Josie.

C'est difficile d'enlacer quelqu'un quand on est allongée dans un lit d'hôpital. Mais on y arrive. Dans ces moments-là, tout devient possible, et tandis qu'il me caresse les cheveux d'un geste apaisant, je me prépare à la question suivante. Je pense malgré moi à la métaphore du pansement : mieux vaut arracher d'un coup, tout d'un coup, que de s'acharner lentement, morceau par morceau, à travers les drames du passé.

— Leon ? Qu'en est-il de Leon ?

Sa main sur l'arrière de ma tête se fige.

Éric incline la tête. — Tu veux aller le voir ?

Je relève les yeux. Il n'ira quand même pas m'emmener à la morgue, non ?

— Oui ! Où est-il ?

— Attends ici. Je vais te trouver un fauteuil roulant.

Quand j'ouvre la bouche, il lève la main, sévère. — Aucune objection, mademoiselle.

***

Leon cligne des yeux, l'air engourdi, quand une infirmière nous ouvre la porte de sa chambre en soins intensifs.

— Vingt minutes, prévient-elle.

Je vendrais mon âme pour vingt secondes près de lui, alors je hoche la tête.

Il est allongé sur le dos, la couverture remontée jusqu'au ventre, si bien que je ne vois pas la blessure. Le couteau n'est heureusement plus planté. En revanche, sa jambe gauche est prise dans un plâtre épais, et le côté droit de son visage est teinté de vert violacé.

— Je t'attends dehors, dit Éric, puis sa barbe me chatouille l'oreille et il murmure : — Je l'aime déjà mieux que Michael.

Avant que je puisse répondre, il se faufile dehors. Ses mots, pourtant, provoquent l'improbable : un sourire mince me vient aux lèvres.

— Salut, croasse Leon, qui me rend la grimace avec un peu plus de conviction que moi.

— Salut.

J'aimerais aller contre lui, mais je ne peux pas bouger. — Comment tu te sens ?

Il lève l'avant-bras en ricanant et désigne sa perfusion. — Ils ont de la bonne came ici. Oh, et ils disent qu'ils n'ont jamais eu quelqu'un qui fasse un si excellent bloc à couteaux que moi.

J'ai envie de rire, mais en même temps, la culpabilité me submerge.

— Je suis tellement désolée.

Il fronce les sourcils. — De quoi ?

— De tout ça. Je ne voulais pas t'embarquer là-dedans.

De la prétendue *bonne came*, il ne reste plus trace. Son visage se ferme, et il me vise d'un regard très, très clair et sévère.

— Ce monstre, c'était mon ex, pas la tienne. Ne va pas te raconter autre chose.

— Ton ex ?, répété-je, perdue.

Il détourne les yeux, attrape péniblement un verre d'eau sur la table à côté, mais ne boit pas.

— Elle ne s'est pas contentée de me ramener chez moi. J'ai couché avec elle. Une seule fois. Juste après mon arrivée ici.

Il marque une pause, je vois que parler la fatigue, mais j'ai besoin de savoir. Alors j'attends patiemment. — J'étais nouveau en ville. Elle avait de l'allure, elle s'intéressait à moi. Aucune idée… Je me suis dit que ça pouvait donner quelque chose. Il s'est vite avéré que non. Dès le premier jour, elle s'est montrée horriblement directive, presque

névrosée. À l'époque, on était sous pression à cause d'une faille de sécurité chez un grand groupe. Du coup, je n'y ai pas prêté plus d'attention que ça, mais je savais quand même que ça ne mènerait à rien et je le lui ai dit. Elle s'est énervée, puis a fini par accepter. Je… je n'aurais jamais cru qu'elle irait si loin. Elle n'arrêtait pas de demander si j'avais quelqu'un, si on pouvait se revoir. Parfois, je me disais qu'elle espérait que je changerais d'avis un jour. Je n'en savais rien, Josie, vraiment, sinon je te l'aurais dit tout de suite !

Je ne peux que le fixer. J'ai du mal à intégrer que la femme qui nous a fait ça était censée être son ex. La femme que j'ai…

Il retombe sur son oreiller. Quelques gouttes du verre sautent par-dessus le bord et trempent la couverture.

Le silence s'installe. Je ne sais pas quoi dire, mais le verre dans ses mains me rend nerveuse. Les gouttes sur la couverture aussi.

Maladroitement, je me rapproche en roulant et je le lui prends des mains. Je bois plusieurs grandes gorgées.

Il me regarde faire, songeur. — Je vais te décevoir. La bonne came dont je parlais est là-dedans. Il désigne la perf au-dessus de son lit.

— Je sais, j'ai la mienne, dis-je en montrant la poche de perfusion accrochée au support du fauteuil roulant.

Il sourit, épuisé. Dans son expression, je vois une pointe de peur. — Je parie que la mienne est meilleure.

— Leon ?

— Hm ?

— Comment tu es sorti de l'appartement ?

Son sourire déjà de travers se disloque complètement.

— Il y avait ce portable. Je voyais ce connard te pousser littéralement dans la chambre, et j'ai vu rouge. Je me suis placé devant les caméras dans la pièce d'à côté. Je voulais faire quelque chose qui obligerait Diana à revenir vers moi et interromprait ce qui se passait chez toi. J'ai menacé de sortir le couteau et de me suicider. Comme rien ne se passait, j'ai compris qu'elle ne me surveillait pas à cet instant. J'ai fouillé l'appartement, dans la… Il prend une grande inspiration. Quelques perles de sueur lui pointent sur le front. — Dans la salle de bains, il y avait un petit radiateur, que j'ai pu arracher.

— Tu as arraché un radiateur du mur ?

Il hoche la tête. — Le truc était petit et moi, très motivé.

— Et ensuite ?

— Ensuite, j'ai brisé la vitre et j'ai grimpé vers le bas.

— Les mains ligotées ?

— Les mains ligotées. Une idée stupide, qui m'a valu ça.

Il désigne sa jambe cassée. — Fracture du plateau tibial due à un traumatisme à haute vélocité. Ça sonne mieux que dérapé et sauté in extremis du deuxième étage, non ?

— Ça ne sonne pas mieux du tout !, m'écrié-je.

Son humour noir s'évapore. — J'ai eu peur de perdre connaissance sans arrêt en remontant. À chaque fois que je voulais appeler à l'aide, j'avais des voiles noirs devant les yeux. J'ai juste continué à ramper. Le couteau déjà en main. Je n'arrivais pas à croire qu'elle n'ait pas entendu ma progression jusqu'à vous. J'ai frappé. Après, je ne me souviens plus que de ses cris.

Je le dévisage, sidérée. Qu'elle ait été son ex ou non, je ne vois pas comment je pourrai jamais payer une telle dette.

— Je serais morte si tu ne l'avais pas fait, murmuré-je.

— Honnêtement, ça rend toute cette merde ici plutôt supportable.

Je ne peux qu'encore le fixer. — Tu réagis toujours avec un humour tordu aux situations difficiles ?

— Plus les vannes sont nulles, plus je suis nerveux.

— Pourquoi nerveux ?

— Parce que j'ai peur que cet… incident se classe vraiment cette fois dans le Top 10 des pires rencards du monde.

— Si tu peux encore appeler ce qui nous est arrivé un rencard, je n'ai pas envie de savoir ce que tu entends par relation.

Il souffle par le nez. — C'est peut-être mieux ainsi.

Un léger coup frappé à la porte vitrée me détourne. L'infirmière est dehors et tapote son poignet.

Je hoche la tête, mais me tourne de nouveau vers Leon. — Ce n'était pas le sens de ma phrase.

— Je ne t'en veux pas. Le mieux, c'est sans doute qu'on se remette les idées en place après tout ça, pour commencer.

Je hoche la tête, pensive. Et je le dévisage en même temps, de haut en bas. Le plâtre, l'endroit où le couteau est entré, les blessures sur son visage.

— Quand on se sera repris, tu viendras au cinéma avec moi ?

En geignant, il se penche un peu sur le côté et effleure furtivement

ma joue de l'index. — Quand on aura remis de l'ordre dans tout ça, Josephine West, j'irai avec toi jusqu'au bout du monde.

Un rire court et haletant le secoue. — J'ai mentionné les antalgiques puissants qui embrument mon esprit ?

— À peine. J'espère que tu le rediras quand tu seras à jeun.

— Tu peux compter là-dessus.

Nouveau coup à la porte. — Il faut que j'y aille.

— Tu reviendras me voir ?

— Aussi souvent que je peux.

Je manœuvre l'engin de fauteuil et sors dans le couloir.

Éric prend le relais. Derrière la porte qui mène au service hospitalier « normal », deux hommes en jean et veste de costume nous attendent.

D'une manière ou d'une autre, ils ont furieusement l'air d flics.

— Madame West, les commissaires Wilder et Schwartz. Auriez-vous un peu de temps pour nous ?

— Veuillez voir ça avec son médecin traitant, gronde Éric par-dessus mon épaule.

— C'est déjà fait.

— Ça ira, tonton. Je plante mon regard dans celui des deux hommes. — Vous êtes vraiment sûrs de vouloir me parler ?

Tous deux ont l'air un peu penauds. Pas autant que leurs chemises à carreaux, mais suffisamment pour me procurer un petit frisson de satisfaction coupable.

— Plutôt sûrs, pourquoi ?

— Ben, pour une fois, je suis vraiment sous l'influence de médicaments, et je suis aussi à peu près certaine d'avoir une ou deux preuves bien tangibles à l'appui de mes déclarations.

Je me touche le front, là où la crosse de l'arme m'a frappée.

Les hommes me regardent, gênés. Ils ont sans doute déjà eu une ou deux discussions avec la police de permanence et sont au moins au courant d'une partie des antécédents.

— Madame West, nous prenons votre affaire très au sérieux et nous sommes conscients que par le passé…

Je fais un geste de la main pour couper court, et j'ai du mal à croire que cela suffise à faire taire un homme qui paraissait si sûr de lui au début.

— Contentez-vous d’écouter attentivement quand je parle. Ça me suffira.

Épilogue

Quatre mois plus tard

— JOSIE ! — Hey, Josie !

Nici trottine d'un pas léger sur l'allée de gravier du parc. À côté de moi, Luna dresse la tête et hume, intriguée.

Je reste assise, parce que le soleil de début d'été perce pile entre les cimes des deux hêtres pourpres et me réchauffe le visage.

Ce n'est que lorsque Nici a parcouru les derniers mètres que je me lève et que je la serre dans mes bras.

— Alors, vous deux, les belles ?

Elle sort une friandise de sa poche, que Luna accepte avec enthousiasme. Depuis que la chienne a emménagé chez moi et que je la promène régulièrement au parc, sa méfiance envers les inconnus a presque totalement disparu. Il n'y a que les hommes qui nous abordent trop vite et trop lourdement qui nous dressent encore les poils de la nuque, à elle comme à moi.

Je demande à Nici : — Prête pour une petite promenade ?

Elle écarte les bras. — Née prête !

Nous gagnons l'allée de gravier. Les jardiniers du parc plantent les premières fleurs d'été dans les massifs, et partout ça gazouille et ça bourdonne.

Le silence entre nous ne dure pas. Un léger coup de coude de Nici y met fin.

— Alors, raconte, comment ça s'est passé ?

— Bien. Ça s'est bien passé.

— Oh, ah, waouh, on dirait que j'y étais.

Mon regard réprobateur lui arrache un haussement d'épaules. — Quoi ? C'est vrai, non.

— Ils m'ont acquittée. Tout était sur les caméras. Je me suis juste défendue, enfin, en quelque sorte. Le procureur a voulu retourner ça contre moi, mais mon état psychique exceptionnel, qui a déclenché

l'attaque contre Diana, était indéniable.

— Et Leon ?

— Pareil.

— Hey, vous pourriez écrire une bio à deux : How to get away with murder 2.0.

Qu'elle y soit allée un peu fort avec l'humour noir, elle s'en rend compte, pour une fois, toute seule. — Sur une échelle d'un à dix, c'était à côté de la plaque à quel point ?

— Un bon neuf.

— Et toi, comment tu le vis ? demande-t-elle, plus sérieuse, plus douce cette fois-ci.

— Pas bien. Mais la thérapie m'aide.

La thérapie et Luna. Je l'ai récupérée à la SPA à peine sortie de l'hôpital. L'intoxication au xylitol a été heureusement vite soignée, et la médecin qui me suivait, qui me connaissait via le refuge, a contacté Ella lorsqu'elle n'arrivait pas à me joindre.

Hannah s'est depuis excusée mille fois auprès de moi et de Luna. Une amie lui avait offert le xylitol comme *bonne alternative* et elle l'avait testé dans des biscuits. Quand je lui ai demandé, dans son explication, si l'amie en question était par hasard brune, grande et névrosée, elle m'a regardée très perplexe, mais a nié.

— Leon m'a demandé si je voulais emménager chez lui.

Nici a l'air ravie de pouvoir changer de sujet. — Hey, ça, c'est top. Et alors ?

— Je ne sais pas. Il est tellement désordonné parfois, il se réjouit toujours de façon démesurée quand je cuisine et…

Le grand éclat de rire de Nici interrompt ma liste de broutilles. — Et toi, tu es tellement folle amoureuse que tu te trouves de sacrées mauvaises excuses.

— Ça se voit tant que ça ?

— Oui.

— Tu as raison. Je ne peux pas vivre éternellement dans le minuscule appart qu'Éric m'a trouvé en urgence. Il me rend dingue de toute façon.

Nici passe un bras enthousiaste autour de moi et me fait presque basculer. — Ha, je te l'avais dit.

Je ne peux m'empêcher de rire. — Franchement, j'ai hâte de passer mes journées chez lui.

— Avant que tu te poses avec ce type, il faut qu'on fasse encore un truc toutes les deux.

— Et ce serait quoi ?

— On prend l'avion pour Madère ! Comme on voulait le faire après le diplôme…

— Mais… Je m'arrête net. Nici me regarde à la fois inquiète et pleine d'espoir.

— On le fait, je lâche. C'est ce moment, cet instant au soleil, avec Luna, avec Nici, avec notre projet qu'on nourrit depuis des décennies seulement en théorie, qui me montre qu'il est enfin temps pour un véritable nouveau départ.

J'attends de voir si Paula a quelque chose à redire, mais ma petite voix intérieure, d'ordinaire si excessivement prudente, se tait. À la place, j'aperçois fugitivement ma sœur devant moi.

Elle sourit.

L'image s'estompe quand mon nouveau portable sonne. Je le fouille au fond de mon sac et fixe deux mots qui me sont plus que familiers.

Numéro masqué.

— Josephine West ?, soufflé-je dans le combiné.

J'attends une réponse en vain.

Fin

Une petite demande pour finir…

Merci pour ta lecture !

Ce livre a été traduit de l'allemand. Si, au fil de ta lecture, tu remarques quelque chose que je pourrais améliorer, n'hésite pas à m'écrire à feedback@rosehard.de.

Si le livre t'a plu, je serais ravie que tu laisses un avis positif – cela m'aide à toucher de nouveaux lecteurs et à continuer de publier des histoires qui émeuvent.

Tes retours m'aident aussi à voir mes histoires à travers les yeux des lectrices et des lecteurs – à comprendre ce qui les touche, les émeut ou les surprend. C'est une belle manière de soutenir mon travail et de témoigner de ta reconnaissance pour les nombreuses heures consacrées à la création de ce livre.

Merci infiniment d'avoir pris le temps de partager tes impressions – par exemple en laissant un court avis sur Amazon.